NUMÉRO 1086 1er Février 1954

MERCVRE DE FRANCE

PIERRE JEAN JOUVE.. ... ... Page 193 ... ... En Miroir.
HENRI POURRAT ... ... Page 209 ... ...Les voleurs volés.
JEAN-JACQUES MORVAN. ... Page 223 ... ... Poèmes.
ÉMILE HENRIOT. ... ... Page 229 ... ..Idée d'un XVIIe siècle (I).
de l'Académie Française
SVEN LOLLIK. ... ... Page 254 ... ...Ma femme au Danemark.
PAUL DE CHÈVREMONT. ... Page 268 ... ... Poèmes.
S. DE SACY ... ... Page 271 ... ... Montaigne voyage.

MERCVRIALE

PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : Le Mois de Paris, p. 292. — MAX-POL FOUCHET : Lettres, p. 295. — RAYMOND SCHWAB : Poésie, p. 301. — DUSSANE : Théâtre, p. 307. — JEAN QUEVAL : Cinéma, p. 310. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 318. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 321. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 328. — ROGER BASTIDE : Brésil, p. 336. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 340. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 343. — MATILA GHYKA, PAUL HUNZIKER, GÉRARD GAILLY, JEAN BONNEROT : Variétés, p. 354.

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En miroir

FRAGMENTS

par PIERRE JEAN JOUVE

...Il m'a semblé que le personnage du romancier-poète n'était pas tout à fait semblable à celui du pur romancier. La tendance du poète est de faire le personnage unique, le personnage symbole. Autour de lui gravitent des éléments nécessaires, mais pas une société. Balzac au contraire n'a que faire d'une pareille conception du personnage. Le personnage vu par le poète est souvent construit sur le paradoxe, pour plus d'intensité. Il est créé pour le rôle de type extrême, et c'est son apparente fausseté qui est féconde. Un critique me disait un jour, de la Catherine dans *Hécate* : « Ce n'est pas probant. » Eh, tant mieux. Ce personnage ne dépend pas d'une définition réaliste, mais d'une autre définition raccourcie et violente — assez expérimentée et éprouvée toutefois pour enfermer *aussi* les conditions ordinaires d'existence.

Nul ne voit les traits de deuil d'Aurélia, mais combien sa personne est prenante! Car elle est capable de maint visage. La Diotima de Hölderlin est de la même transparente substance. Les plus lointains exemples viennent des romans du moyen âge, archétypes de noblesse, de candeur, de ruse et de folie, qui demeurent plus clairs et sacrés que tous les types.

HELENE

La Scène Capitale de 1935 marque l'achèvement grave de mon roman. C'est ce qui en reste le plus lourd à ma pensée.

La Scène Capitale comprend deux récits. On a rarement aperçu que les deux récits, pour composer un seul roman, présentent le même thème dans deux différents systèmes, deux atmosphères et deux écritures.

La Victime est imaginaire. C'est la paraphrase d'une des étonnantes histoires du Diable de Martin Lüther, telle que je l'avais rencontrée et notée dans les « Mémoires de Lüther écrits par lui-même » de Michelet. Toutefois je brouillai à dessein les époques, les lieux, et je précisai en trois journées le rythme de l'histoire. Le drame de la fausse morte-fausse vivante, victime de l'acte érotique coupable, prend alors toute sa violence, qui ne doit pas faiblir un seul instant.

Le second récit tient son titre de Baudelaire (« A travers la noirceur de la nuit, il avait regardé derrière lui dans les années profondes... ») — et ce récit *Dans les Années profondes* entraîne toute une remémoration, car il contient le personnage *Hélène.*

Hélène est liée aux parties les plus secrètes de mon sentiment, à plusieurs amours de ma vie, dont l'un au moins eut une fin tragique. Elle fut composée avec trois figures de femmes éloignées l'une de l'autre.

Je ne crois pas nécessaire d'expliquer par des souvenirs classiques le choix du nom « Hélène ». Il est possible que soit présent comme un symbole le nom de la Femme belle entre toutes dans l'antiquité. Mais il est possible aussi que « Hélène » ait été un masque pour « Suzanne », qui était le nom du premier modèle. En

tout cas le Second Faust ne joua aucun rôle en la circonstance.

Hélène fut formée d'abord et essentiellement d'une imago de mon adolescence, femme d'officier dont le portrait a d'abord passé dans le récit *Les Allées* : « N'était-ce pas là... que j'avais marché dans la poussière, sanglé en un pardessus vert et suçant ma canne, et que j'avais fait de l'œil vingt mille fois à la belle Capitaine H...? N'était-ce pas là que j'avais rêvé à l'art, à moi-même et à l'amour? » Au physique, Hélène est cette Capitaine H... Un visage long, pâle, remarquablement régulier et doux, de beaux yeux grands à la couleur de noisette, et une chevelure, ah! une chevelure énorme et repliée comme un nid de serpents, de teinte ou fauve ou cendrée — oui plutôt cendrée. Un grand corps ni lourd ni maigre, aux seins légers et orgueilleux, vêtu d'une robe à traîne de la mode 1900, où la dentelle noire joue sur un fond de soie mordorée.

J'avais aimé la belle Suzanne H... (et retraçant son portrait, je crois que je l'aime encore). Elle montrait quelque indulgence à mes soupirs de jeune homme. Je l'aimais — comme on adore à seize ans une déesse qui approche de la quarantaine. J'allais la visiter chez elle et je bravais son mari. Un jour plus étourdissant que les autres, ce fut le jour où dans son salon désuet, j'osai poser mes lèvres à l'intérieur de ses cheveux.

Plusieurs années après, ma première liaison réelle devait me mettre dans la brûlante confiance d'une femme dont l'âge s'éloignait plus encore du mien. Sans m'en douter, je jouais une scène qui eût pu être celle de Léonide. Pourtant ni Hélène ni Léonide n'eussent existé s'il n'y avait eu l'influence tragique d'une troisième figure, celle-là contemporaine du récit.

Il faut donc raconter maintenant l'histoire de Lisbé.

Un jour de mon très orageux tourment à Paris en 1909, j'avais éprouvé le choc d'une très jolie jeune fille, créature aux cheveux d'or bruni, qui apparaissait sous la

garde de sa mère dans l'hôtel où j'étais descendu, près du boulevard R. Rapidement le contact s'était établi, une passion réciproque nous avait saisis; mais après quelques jeux anodins, pourtant graves peut-être, la jeune fille m'avait été retirée, repartie pour sa province. Ensuite l'aventure à laquelle je viens de faire allusion s'était produite, me guérissant de la jeune fille. Ensuite je m'étais marié, enfin je m'étais remarié. Toute une existence de travail avait passé sur moi — lorsque vingt-quatre ans plus tard, par une radieuse journée d'avril, je me trouvais remonter le boulevard R. Je me souviens fort bien du mouvement singulier qui me fit descendre d'un autobus et reprendre à pied le chemin en sens inverse. Au coin même de la rue où avait été notre hôtel, une femme marchait à ma rencontre, elle s'arrêtait devant moi : la jeune beauté de jadis, les cheveux d'or, Lisbé.

Celle qui était devenue une femme mit en quelques minutes sa main sur mon cœur. Un tourbillon emportait tout passé, et voilait toute culpabilité. Elle était mariée, depuis longtemps; elle était (elle aussi) femme d'officier. Sa vie sans événements se passait dans une ville de l'ouest. Madame E. V. apparaissait très semblable à celle que j'avais jadis laissée, fixée au même point relativement à moi, rappelant des détails de nos ultimes entrevues; en ardeur de promesse et, semblait-il, dans une brusque hâte de vouloir que s'accomplît ce qui avait été promis. De fait c'était entre nous comme si le temps avait disparu. Elisabeth, ou Lisbé, ne paraissait pas admettre d'obstacle.

Je n'ai point connu de vertige comparable. Il n'y eut d'abord qu'une correspondance clandestine. Et dans cette correspondance éclatait aussitôt le mystère. Horrifiée, Lisbé constatait qu'elle était enceinte pour la première fois après ses quinze ans de mariage. Mais elle demeurait attachée au bonheur de m'avoir retrouvé. Or de mon côté je luttais pour réparer les déchirures dans l'unité sentimentale avec celle qui partageait toute ma vie.

Cet été-là, où je fus excité, navré — je vins à connaître l'Engadine. C'est alors que, descendant une fois le val

argenté de Bregaglia, beau comme une peinture de Delacroix, je me trouvai dans le féerique village de Soglio, regardant sans y croire les rochers déchirants de Sciora, qui dominent la rapide fuite de la vallée vers l'Italie.

Pendant un malaise qui me prit en cet endroit, toutes mes peines du moment se nouèrent. Une sorte de fulgurance se fit, des événements en trop grand nombre furent liés et désormais inséparables. Je commençai d'imaginer une « Hélène » dans ce pays, vivant entre les deux princières maisons de la famille de Salis, qui se trouvent, l'une dans la vallée basse, et l'autre au cœur de ce village prodigieux. Hélène était entourée déjà des prairies, des noyers, des châtaigniers, mélangés par surprise aux glaciers austères. Je me mis à écrire presque tout de suite, mais ce n'était pas l'heure encore, et je déchirai les brouillons.

...Dans l'hiver, Lisbé accouchait d'un enfant qui mourut en naissant. Je la revis au printemps, et plus admirable peut-être. Je luttais à présent contre elle et pourtant l'accomplissement amoureux se fit à l'impromptu.

N'était-elle pas retombée malade en rentrant chez elle? Je me mis à la craindre. Un jour, ayant frôlé son sein gauche, j'avais éprouvé la sensation de toucher un point dur. — Aprement, je poursuivais Hélène, Hélène par le moyen de Lisbé. Je revins en Engadine et à Soglio, je trouvai dans le Fextal une maison qui s'apparentait aux deux grandes demeures d'en bas, je m'y enfermai, et j'écrivis *Dans les années profondes* d'un trait, avec une émotion extraordinaire. La pensée de Lisbé était bien la « charge » d'Hélène; pourtant j'avais le courage, ou la lâcheté, de signifier à Lisbé notre séparation.

Presque deux années passèrent, de complet silence. J'appris qu'elle avait été opérée. Le démon de la curiosité me ressaisit à la fin d'un hiver, lorsque je lui envoyai La Scène Capitale. Un peu plus tard, j'allais lui remettre moi-même les poèmes *Hélène* qui suivirent, et ces poèmes lui montreraient Hélène morte... Une femme infiniment touchante, dont la beauté était tombée, telle fut Lisbé au printemps de cette année-là.

De furieuses, de désespérées reprises d'amour se produisirent pourtant, car elle les voulait. Je devais la fuir ensuite, encore une fois, je devais la faire souffrir, et je devais la retrouver en image sans pouvoir la laisser jamais. A la veille de Noël j'envoyai à Lisbé mon dernier message : Lisbé mourait du cancer.

◆

Que l'on relise les pages où se déroule la mort d'Hélène de Sannis, et l'on éprouvera un peu de l'intensité qui s'attacha à la mort de Lisbé, si l'on veut saisir la synthèse sentimentale opérée.

La chaleur et la force d'Hélène m'avaient été données par Lisbé, et incarnées dans un autre visage. Les visages pourtant communiquaient. Lisbé ne connaissait rien des lieux; l'histoire était pourtant congéniale à ces lieux. Lisbé ne pouvait même pas imaginer, je pense, qu'elle eût joué ce rôle, ni apercevoir le sens de l'histoire. En bref Lisbé m'avait donné le mythe d'Hélène, sans le savoir. Mais elle avait joué le mythe en entier. Mythe intérieur de la femme que peu de femmes osent reproduire. Le mythe d'Hélène est l'union en un acte de l'éros passif et de la mort.

Il fallait admettre que j'eusse le mythe en moi-même, pour l'avoir traité de cette façon à partir des accidents de ma vie. Ces accidents étaient-ils si fortuits? Une question se pose toujours : avais-je pu déterminer, par pouvoir insu, par magie, l'extraordinaire rencontre de 1933? Ce qui avait été l'objet de spéculation, de dialectique, au moment de *Vagadu*, était-il passé à l'expérience? Or je dois avouer que j'ai connu quelques autres exemples de prodigieux hasards presque similaires. La logique ne découvre aucune explication valable; mais de même qu'elle ne peut construire aucun rapport de temps et de mouvements pour rendre compte du phénomène, elle ne peut repousser le phénomène, à cause de son importance, dans le pur absurde. Le « hasard » est ici machiné

avec une absolue précision par un appel lancé, qui est enregistré, un appel comportant l'estimation de toute la manœuvre nécessaire.

J'admets que j'aie fait surgir Lisbé au moment où l'œuvre avait besoin d'elle. Notre volonté souterraine n'a ni présent ni avenir ni passé et rien ne la distrait dans le bloc de sa permanence. La sensualité de Lisbé en ses derniers moments était comme la signature de tout ce que j'avais annoncé — à propos d'elle. Je me souviens encore de l'effroi, mêlé d'admiration, avec lequel elle avait reçu mon livre.

D'autre part il y avait Soglio. C'est dans un milieu propice au plus haut degré que j'avais placé Hélène de Sannis. A Soglio, pourrait-on dire sans nulle littérature, les imaginations de la mort et de l'amour se fondent en un fracas splendide. A Soglio, Hélène de Sannis fut et devint si *vraie*, que le songe douloureux de son origine parut enfin s'effacer. Les caractères du mythe existent dans les formes mêmes de la nature. Je ne puis, encore maintenant, revoir le pays de ces montagnes sans trembler de la revoir, elle. Je vais jusqu'à croire sincèrement qu'aucun visiteur de « Sogno », par une après-midi de cristal splendide comme on en voit là-bas, ne peut ignorer qu'Hélène est dans l'atmosphère, prête à reparaître et revivre. Oui, l'on s'étonnera qu'un homme né dans les plaines du nord de la France ait élu d'affection ce haut mystère alpestre. Soglio — dont Rilke connut bien la grandeur — produisait, avec le développement d'Hélène, l'achèvement de mes amours pour la « terre d'ailleurs ».

Le mythe d'Hélène ne voulut pas me quitter. Il se transforma aussitôt dans la poésie sous diverses formes. Il fut comme le recours à moi-même pour rouvrir toujours la source d'inspiration aux heures les plus sombres. Hélène de Matière Céleste est celle même qui vient de périr, et sort triomphalement de la dernière phrase du récit : « Je partis sans avoir visité la tombe. » Ce sont ses transformations ou sombres ou claires, dans la zone innommable où une telle créature de Dieu ne peut pas ne

pas exister encore. Avec elle, Lisbé est alors nommée pour la première fois. Dans toutes les périodes du travail jusqu'à ce jour, il y a le passage de la Morte — la seule sous des vocables différents : tel celui d'Aurora, qui masque à la fois Lisbé et Hélène. Hélène déborde toutes ses images, avec des sens différents et toujours le même sens fondamental.

Je n'ai plus écrit de roman après La Scène Capitale. Toute recherche de sujet s'est terminée par un refus intérieur; toute considération sur « l'art du roman » aboutit à des conclusions négatives. Je pensais d'une part que je n'irais pas plus loin dans l'expression, telle que je devais la concevoir. D'autre part, l'invention s'est trouvée invinciblement ramenée vers l'expérience concrète, ce qui me semblait insatisfaisant. J'ai voulu proposer diverses explications au fait que je renonçais à poursuivre une œuvre de roman; la plupart des explications ne m'ont pas convaincu.

Il est probable que l'explication vraie est à rechercher dans la substance même de la dernière œuvre, par la culpabilité qui l'avait engendrée, dont elle s'est nourrie, et qu'elle a laissée derrière elle. Le drame personnel qui servit à son élaboration, drame des « années profondes », a profondément creusé un état affectif qui interdit ensuite la continuation. Par le roman d'Hélène se produisit une chute en arrière assez vertigineuse pour que tout mouvement d'écriture fût condamné d'avance, s'il n'était pas voué à la seule libre Poésie qui, à aucun moment n'ayant été dans le jeu, ne devait rien à personne.

Mais peut-être aussi un dessin secret existe-t-il, de Paulina à Hélène, qui ne veut pas être dispersé ou brouillé par l'apparition d'autres figures et d'autres problèmes. J'aimerais assez que cette explication fût également vraie.

DE L'EXIL

Sois d'exil et bénis l'exil! Tonnerre enfui, pierre lavée!

Ta bouche a-t-elle encore souffle après la tornade? Alors nous verrons bien si ton peuple est d'exil, si ta plante est d'exil, et si ton talon s'est marqué sur la route exilée des morts!

Si tu es de ces hautes landes libres! de ces lacustres idées! de ces vides souverains au carrefour des avalanches!

Dis l'exil! Nomme l'exil! Nous verrons si ta demeure est assez creuse et descend dans assez de vent et s'incruste enfin tranquille par delà pierres et planches.

L'exil dont je veux parler maintenant est l'état d'exil intérieur et de proscription pour cause de nature, de tempérament, forme de pensée ou manière de vivre. Je connais cet état depuis une vingtaine d'années. La conscience de cet état, la mesure de son étendue, ont été mes préoccupations ordinaires. On peut être en parfait état d'exil au milieu des siens; je sens que je n'ai pas vécu autrement.

Les événements de mon exil ont été changeants, tous avec le caractère commun d'exil. Les uns presque brillants, dans cette zone d'éloignement qui ne s'en va jamais de moi; les autres cruels, et continuellement variables. Les moments de faveur ont toujours été payés par des chutes consécutives. Bien des crises de fureur et d'angoisse, et des reprises après les chutes. Tout cela somme toute à la surface, laissant à peu près intact le fond du courage quotidien, avec très peu d'espoir. Et des dénuements extraordinaires. Cet état comportait au total une certitude. Le temps use le courage, sans étouffer encore la certitude. Telle est l'évolution des exils. Il m'arrive de me demander si je n'ai pas eu une affreuse

prémonition, lorsque j'ai dessiné (par les traits grossis d'un personnage) la fin de Luc Pascal dans Le Monde Désert.

Je conviens d'avoir, en une large mesure, choisi l'exil. Ma nature est sauvage et presque toujours insatisfaite. Mieux valait, me disais-je, l'exil que la compromission. Mais je porte une tendance qui ne s'accorde que rarement avec le jeu de la vie; c'est la tendance de rupture.

Il y a une inclination héréditaire, traçant le schéma de ma famille. Mon père rompit avec son père de façon retentissante, et ensuite avec ses sœurs. J'ai moi-même rompu à demi avec mon père. Mon fils a rompu avec moi. Cette suite de ruptures pour des raisons diversement valables marque tragiquement une lignée. Pour moi, avec une véhémence spéciale, la tendance s'est encore transportée vers d'autres buts, et aussi pour des raisons très valables. La tendance de rupture n'est pas la haine. C'est comme souffrance que j'éprouvai l'incompréhension de mon père à mon égard. Lorsque je fus amené en 1925 à rompre avec Romain Rolland après une amitié que quelques épreuves en commun avaient sacrée, je le fis avec une peine énorme, mais je le fis — ayant raison de le faire, car il s'agissait finalement de mon propre développement et de ma liberté. J'eus trop souvent, par la suite, le tort de pratiquer la rupture comme *ultima ratio* d'une dispute, comme solution d'une difficulté. Ce fut alors le cas de dire que mon bon droit me faisait perdre la cause.

Mais qui donc est responsable? Est-ce la tendance de rupture intervenant sans finesse, sans ruse, sans diplomatie, — ou sont-ce les animosités exceptionnelles qui, dans la société parisienne surtout, ont répondu à mon travail et à mon existence? Je mourrai sans doute n'ayant pas trouvé la réponse.

— J'étais porté au retranchement pour me défaire des premiers compagnonnages. Je fis le retranchement trop dur. Il me revient à la mémoire que je n'avais plus qu'une

seule relation intellectuelle, celle de Bernard Groethuysen — lequel me fut fidèle jusqu'à sa mort. Pendant les sept ans de ma vie à la rue Boissonade, en face de mon « jardin des âmes au printemps », je fus si attaché à la recherche de l'ascétisme religieux, que je n'aperçus pas une dérive, qui m'éloignait peu à peu et déjà définitivement de tous les mouvements littéraires et des gens à plume. De cette période date mon éloignement des lieux où l'on se montre, officines d'éditeurs, librairies, théâtres et journaux. Je lisais peu de ce qui paraissait, ou rien du tout. Je lisais Pascal, les Romantiques, le dix-neuvième siècle, Dostoievsky; je cherchais aussi ma nourriture dans la Poésie étrangère, Dante, Shakespeare et Hölderlin. Je ne sortais que pour des concerts.

Je revois dans la distance quelques figures amies de la première époque : Max Jacob, Léon-Paul Fargue, Jean Cassou, Gabriel Bounoure — et Rainer Maria Rilke. Un plus mauvais jour fut celui où je rencontrai Jean Paulhan, car on sait le dommage qui s'ensuivit pour toute une partie de mon œuvre.

L'époque de la rue de Tournon, apparemment plus ouverte, fut tout aussi sévère. J'avais l'illusion d'une autonomie dans une certaine force. Cette réalité n'existait guère que selon les perspectives de mon esprit. J'admirais alors l' « Anabase » de St.-John Perse; je connus Alexis Léger au cours d'une longue action que je menai pour sauver un émigré allemand. En ce temps-là je choisis, et retins près de moi, des artistes que je pouvais et voulais estimer en profondeur : Sima et Balthus, Pierre Emmanuel à ses débuts, Jean Wahl poète en même temps que philosophe. Aux soirées du jeudi venaient des visiteurs passagers. En 1936 j'eus l'honneur d'y recevoir Bela Bartok.

La guerre me trouva sans un appui, ou moral ou matériel. Par un paradoxe, les années d'exil concret, à l'étranger, m'apportèrent un travail si considérable, et l'audience de la Poésie parut alors si agrandie, que je crus un moment avoir renversé mes murailles, du moins leur part extérieure. A la libération, quand tout le travail

fut escamoté, je fus rendu à mon sort. Rechute entière jusqu'à l'abandon et apauvrissement. Le rythme de cette solitude nouvelle se stabilisa à Paris, comme si les problèmes de l'heure désormais m'évitaient. Alors que tous les esprits recevaient les sommations des partis divers, j'étais laissé libre de me continuer moi-même. Mais c'est aussi le temps où certaine réponse diffuse, par des âmes éloignées, m'est progressivement parvenue. Et grâce au Ciel! le travail ne m'avait pas déserté.

Quand un homme vit longtemps loin de son sol, on dit que son humeur s'altère, et la couleur des choses. C'est l'inscription du tombeau d'Ovide. L'exil intime, la séparation d'un esprit public, ne fait pas moins de mal à l'exilé.

La monotonie complète des jours, qui sont attachés seulement au travail, est une mauvaise récompense pour le travail. La difficulté vaincue et la page achevée, il y a comme un abîme de travail qui reste béant. L'âge soupire parfois après quelques distractions. Le quartier suburbain de Paris où je me suis retrouvé est bien fait pour exciter les ressentiments et la mélancolie. Quelle autre sensibilité j'avais lorsque j'habitais le « quartier de Meryon », dans un de ses appartements qui me fut volé pendant la guerre. Un cercle formé de peu d'amis est sûr; il n'est pas dit qu'il soit toujours salutaire. L'amitié peut souligner la constance de l'isolement et augmenter le poids de l'heure. Je n'ai jamais su avouer à mes amis la dernière de mes détresses : la voix se change en parlant. Me montrer en vérité est impossible, biaiser est malsain; entre leur âme et la mienne survient parfois un affectueux cauchemar de silence.

J'ai pris enfin durant ces dernières années le travers de restreindre encore mes engagements et mes contacts. Dans la mesure où je puis prévoir une déception, je m'abstiens. Cette politique de la déception peut devenir une pratique d'avarice. Mais ce qui m'éloigne du « siècle à mains » est si notoire, que l'ennemi a pu me donner

la réputation d'un personnage ombrageux, amer, d'un misanthrope inaccessible. Ceci n'est pas le moins du monde fondé : j'en appelle à ceux qui sont venus jusqu'à ma porte, et ont toujours été reçus simplement.

Je découvre, dans tout ce qui m'est arrivé, au-dessus de l'épreuve soutenue, une relative protection dont je n'analyserai pas la nature. Tout s'est passé comme si je devais pâtir, mais comme si devait prévaloir finalement la solution qui exclut le malheur extrême. C'est ainsi que, sans réel secours, j'ai traversé la crise morale et psychique de mon adolescence, les événements des deux guerres, les graves déboires dans la sortie de mes ouvrages. Je n'ai point rencontré le pire, en le frôlant souvent. Je n'ai pas non plus désarmé mon ennemi. La peau de chagrin ne s'est pas encore rétrécie, et je dépasse soixante-cinq ans en conservant à peu près les forces de la quarantaine.

Je n'arriverai donc pas à l'extrémité de l'exil intérieur, qui est refus de vivre. Si je puis faire une prière, je demande que la colère ne vienne pas à bout de ma résistance. C'est l'injuste colère qui me fait reporter sur mes écrits des sentiments de négation acharnée, que méritent à mes yeux tant de choses extérieures de ce temps. Que par une faveur momentanée du Ciel, je puisse ouvrir un livre en n'importe quel endroit et me sentir rassuré!

DE L'EMERVEILLEMENT

Il m'arrive souvent de « voir » devant moi le chaos du monde présent, accompagné d'affolement public — ou d'apathie de même nature — et parallèlement la méchanceté exceptionnelle des intelligences — désordres dont Paris offre d'excellents exemples; et de regarder cela comme on voit arriver le typhon sur la mer. Dans ces moments je me demande si l'affolement du monde préfigure une fin apocalyptique dont on aurait l'obscure conscience, ou s'il s'agit seulement pour le monde de

s'adapter au changement d'échelle. Il n'y a pour moi aucune réponse, sinon sur un tout autre plan. Le poète connaît une permanence, celle de l'émotion positive, de l'émerveillement. S'il la perd, il est perdu, comme un nageur épuisé disparaît à la surface des flots.

Or l'émerveillement n'est pas le don du seul poète; et sans doute n'y a-t-il que l'émerveillement pour sauver la vie de l'homme ordinaire d'un écrabouillement total. L'émerveillement est la science de l'enfance. Tout spectacle profond attire l'émerveillement. Les saints et les grands artistes ont vécu dans l'émerveillement.

L'extrême misère du monde de transition, c'est que l'affect y soit comme usé. Une impassibilité d'animaux féroces est à la mode : point de réactions si ce n'est celles de l'instinct carnassier. Il est inutile momentanément de faire sonner une cloche d'alarme en faveur de la qualité de notre espèce. Mais sans aucun doute parce que l'espèce se révolte contre l'espèce, l'individu se dissocie. Le voilà divisé d'avec lui-même, ce qui advient dans une situation trop dure ou trop longue à supporter; il poursuit sur plusieurs plans son intérêt, son obéissance, son désir; ce qui achève d'empêcher que se réunisse l'unité passionnée d'un amour.

Le Fauconnier, un des amis de ma jeunesse, disait : « La belle œuvre de peinture, c'est celle qui provoque un choc comme le fait un paysage inattendu au détour de la route. » Il ne doutait pas assez de la bonne volonté du voyageur, ni même de ses moyens d'apercevoir ce qu'il voit, de la validité de son regard.

Que dire, mon Dieu, à des personnages dont le divertissement est de n'être pas ému? Que dire à des obsédés qui sont partout, regardent tout, dévorent tout — que l'on voit dans les expositions portant des lunettes noires? Cependant pour eux les monuments, les grandes fondations, musées et bibliothèques, théâtres et concerts, se déplacent, venant au-devant de leur désir nul. Afin de leur plaire encore un peu, les spectacles vivent de déficit,

les voyages se pressent en gerbes multicolores à bas prix, les disques reproduisent des symphonies intégrales. L'homme qui ne sent plus rien se trouve dans un « continuo » d'impressions artistiques. Là est justement le joint, tout s'explique. Aucune chose n'échappe au pouvoir destructeur de la *répétition*. Celle-là est l'agent direct de la mort, dans le sens qu'elle tue. On dit que les confesseurs de grande expérience mettent en garde les fidèles contre les dangers de la trop fréquente communion.

L'Art, en même temps qu'il a pour fonction d'éterniser, a pour premier but de ressusciter en nous des états d'enfance, c'est-à-dire de nous émerveiller. L'émerveillement est la capacité de transfert subit vers l'objet, dans une aura de joie, donc en un état érotique de haute valeur — tant cet objet imprévisible nous comble du charme de sa présence. Paul Valéry le savait en choisissant le titre « Charmes ». L'enfant s'émerveille sans cesse et pour toute chose, conduit par son narcissisme; il en est autrement de l'adulte, qui met le mécanisme en jeu avec plus de difficulté parce que les épaisseurs de la vie ordinaire s'opposent, mais qui obtient un émerveillement plus secret, plus solennel et significatif, d'autant plus fécond qu'il a été arraché aux censures, aux prudences, et d'autant plus fort qu'il est plus *rare*. Pour que l'Art, après tant d'expériences accumulées par le génie, demeure ce qui nous émerveille, ce qui nous éternise en une seconde, il faut que notre contact avec lui reste rare, et ainsi produit par nous-mêmes, par ce que nous contenons de meilleur, par notre « Daimon ».

Ecrire, noircir du papier avec les signes d'une phrase, est inquiétant, douloureux presque toujours, pourtant merveilleux. J'ai souvent senti que je plaignais l'homme qui devait vivre sans rien exprimer de sa vie. Son émerveillement est peut-être difficile parce qu'il voudrait, non pas recevoir, mais produire.

J'écris ce livre pour des gens qui ne connaissent même pas mon nom. Et ce livre, qui contient tant d'examens de

soi, de confessions, généralement coloré par l'angoisse, ce livre ne peut exister que parce que (quelque part) le miracle existe. Dès lors une nouvelle définition du poète est en vue. C'est celui qui connaît, c'est-à-dire qui transcende, et qui nomme ce qu'il connaît. Ce qu'il connaît, et comment il le connaît, dépasse constamment sa volonté, sa vanité, et la volonté de tout le monde. Vis-à-vis de la Poésie, les hommes se retrouvent égaux.

Toutes les influences qui m'ont conduit par temps de détresse m'ont servi à comprendre une seule chose : que je manquais au rôle principal inscrit dans ma chair, si je cédais à leur séduction. Il fallait demeurer nu, exposé au vent, fût-il désespoir. Le rôle était dans la transformation incessante de la matière personnelle. Or cette matière, plus elle est personnelle, plus grande est sa proportion d'appartenance au monde entier. Voilà le rôle du poète.

Lorsque nous sommes faibles et voulons nous accrocher aux merveilles antérieures, nous fréquentons, comme je l'ai fait, les mystiques chrétiens ou les spéléologues de l'esprit. Nous découvrons ensuite que tous les appuis étaient nuls. Il n'y a, encore une fois, qu'un émerveillement propre, mais communicable, qui compte.

Les voleurs volés

par HENRI POURRAT

LE CONTE DU BOURGEOIS, DE L'ANGE ET DES VOLEURS

Il y avait une fois un bourgeois. Au mois de mai il a pris femme; à la Chandeleur a eu un fils. Pour le vœu qu'il avait fait, il a voulu alors faire le voyage de Saint-Jacques.

Cependant, pour le faire avec lui, en son quartier n'a pas trouvé d'ami, en sa ville pas de compagnon. Il a dû l'entreprendre seul.

« Eh bien, se dit-il, je me recommanderai au grand saint Raphaël. »

Plaçant sa confiance dans l'archange qui a guidé Tobie, un jour de dimanche il a fait ses adieux à sa femme; au jour de lundi, il s'est mis en chemin.

Certain soir, à un carrefour, il s'est fourvoyé, et dans les détours des vallons, il a achevé de s'égarer. Comme il longeait une montagne couverte d'un bois ténébreux et suspect, — mais par où passer, ha, mon Dieu? — il vit en sortir des voleurs. Ces voleurs du bois l'avaient vu. De la lisière, ils dévalèrent derrière lui pour lui couper la retraite... Bien en peine, il pria l'archange. Tout en priant, doubla le pas...

Tout à coup, — et il ne sut d'où venu, — il y eut pour marcher de son côté un beau jeune homme. Au premier pas, ce jeune homme l'a salué. Au second, il lui a parlé.

« Bon pèlerin, vous vous hâtez si fort! N'ayez point peur, reprenez vos esprits. Vous allez être hors de peine; tantôt vous serez au droit chemin. »

Et le pèlerin se trouva soudainement avec son conducteur sur la berge d'une rivière.

Sur le flot, point de pont, — et les voleurs, et les voleurs qui approchaient! — et sur la rive, point de barque. Voilà le pèlerin plus en angoisse encore. Son conducteur et lui, comment ne tomberaient-ils pas entre les mains de ces voleurs qui les talonnaient, qui arrivaient, fondant sur eux?

Toute son âme, il la tourne vers Dieu; de tout son cœur, il se recommande à saint Raphaël.

Dans le moment, et à son grand étonnement, avec son conducteur, il est à l'autre bord...

Et tout d'un temps il voit semblablement l'étonnement de ces voleurs qui les pressaient de si près. Ces hommes se trouvaient sur le point de les prendre, et ils ne les ont plus eu devant eux. Ils les ont aperçus là-bas, sur l'autre rive... Visiblement, la troupe de voleurs n'arrivait pas à comprendre comment les deux voyageurs poursuivis venaient de passer la rivière...

« Bon pèlerin, vous voilà remis au droit chemin. Vous n'avez plus qu'à suivre. »

Sur ces mots, le bon compagnon disparut tout de même qu'il avait apparu.

Le pèlerin se retrouva seul sur la campagne. Avant de poursuivre sa route, il ne manqua pas de faire l'action de grâces.

A son retour le pèlerin était contraint de repasser par le même lieu. Apercevant le bois, il a frémi. Approchant de la rivière, il a tremblé : « Mon Dieu, Seigneur, voici cette forêt où les voleurs ont leurs quartiers! Voici cette rivière... Je devais m'y noyer ou être saisi par les

voleurs... Cette fois-ci, sans guide, sans secours, comment ne pas tomber en leurs mains? »

Sous un rocher, ne sachant plus que devenir, bien las, il a fait halte. A l'ombrage d'un arbre il s'est couché sur l'herbe. Là, malgré le danger proche, il est resté; et malgré son angoisse, Dieu le voulant, s'est endormi.

En ce sommeil les forces lui sont revenues. Et en un songe lui est apparu le conducteur du précédent passage.

Je suis saint Raphaël, celui que tu as toujours su prier. Je t'ai tiré de ton premier danger. Je veux de même te tirer du second. Je t'ai porté miraculeusement par delà la rivière. Je te transporterai semblablement par delà ces pays jusque près de ta ville. »

Et là-dessus, le pèlerin s'est réveillé. Encore plein de ce songe, il s'est levé sur l'herbe. Et voilà qu'il a reconnu les arbres de son pays. Il s'est frotté les yeux, retrouvant les maisons, les chemins et les clos; il a pleuré, apercevant au bout des champs le bleu des lointains. Il n'était de chez lui qu'à une journée de marche.

Le lendemain, à l'angélus, il a vu son clocher. Au milieu de la matinée, il était à sa porte.

Dès qu'il s'est vu chez lui, il a pris dans ses bras sa femme et son enfant. Puis, tombant à genoux, il a adoré Dieu et remercié l'archange.

LE CONTE DE LA PARTIE AVEC SAINT ROBERT

Il y avait une fois un voleur dans ces campagnes, grand fléau et assez redoutable estafier. Faisant des siennes plus qu'il n'aurait fallu et toujours en quête d'un autre coup à faire.

Un jour il apprit que deux des moines de la Chaise-Dieu, cette bonne grosse abbaye que saint Robert a fondée, devaient le lendemain faire une quête dans les villages.

Les dépouiller de vive force aurait été chose bien rude. Tout le pays aimait ses moines : il voudrait mal de mort au brigand qui les assaillirait. Lui cependant résolut

d'avoir part congrue à cette quête, — c'est-à-dire d'en rafler le plus gros.

Le lendemain, dès le matin, il va se poster près du chemin, à un demi-quart de lieue de l'abbaye. Sur une place de gazon ombragée d'un maître fayard, il étend un carré de toile, pose dessus une poignée de piécettes, s'assoit devant en tailleur, son arbalète à son côté.

En approchant, les deux moines partant pour la quête, un vieux, un jeune, l'ont vu, cornet en main, tout occupé à jeter les dés sur cette toile.

« Six et quatre, qui font dix. A mon tour, maintenant!... »

Il ramasse les dés, les jette de nouveau. « Cinq et deux! Pas de chance!... Ce matin, grand saint Robert, toute la chance est pour vous... »

Les moines s'étaient arrêtés sur le chemin. Ils regardaient, s'ébahissaient, écoutaient l'autre qui continuait de parler à quelque personnage invisible.

« Encore trois écus que vous gagnez! A vous de jouer, grand saint! »

Il jette les dés, annonce les points, ramasse ces dés, les agite dans le cornet, les jette de nouveau.

« Un écu encore que je perds. »

Le plus jeune des moines avance, questionne ce beau joueur, n'obtient pas de réponse. L'autre était trop à la partie. Il ne parlait qu'au partenaire; mais de partenaire il n'y avait pas et toute cette partie restait pure déraison. Le vieux moine, celui qui avait la bourse à la ceinture, à son tour quitte le chemin, rejoint son compagnon et d'une grosse voix de basse questionne lui aussi le joueur.

« Que faites-vous là, mon ami, de grâce?

— Vous le voyez, mes Pères, je joue aux dés!

— Avec qui jouez-vous? Nous ne le voyons pas.

— Mes Pères, je joue avec saint Robert. Pourrais-je trouver partenaire meilleur? La chance est pour lui, ce matin. Il vient de me gagner six écus.

— Mais comment comptez-vous les lui faire remettre?

— Par des personnes de confiance, mes bons Pères. Voulez-vous être ces personnes, vous, ses très dignes fils? Faites-moi donc la grâce de vous charger de ses écus. »

Il ramasse à deux mains le tas de piécettes, et le déverse incontinent en la grande aumônière que le vieux moine portait à sa ceinture.

Sur quoi il plie la toile, salue bien profond les deux Pères, et sans oublier l'arbalète s'enfonce sous le couvert des bois.

A la vêprée, ces moines retournant de leur quête le trouvent installé de nouveau sous le maître fayard. Et comme le matin parlant tout haut, jouant tout seul.

« Mon Père, souffle le jeune moine, cet homme est décidément fol.

— Peut-être, murmura le vieux, a-t-il seulement la cervelle quelque peu dérangée. »

Avec beaucoup d'action, beaucoup d'entrain, l'autre continuait son propos et son jeu.

« Encore trente écus, trente écus! »

Il jetait de nouveau les dés, s'exclamait, riait d'aise.

« Et dix écus, cette fois, dix écus!

— Que vous avez perdus, mon pauvre ami?

— Que j'ai gagnés, que j'ai bel et bien gagnés, et avec cinquante autres, oui, s'il vous plaît, mes Pères! Ha, le jeu me vient, maintenant, le jeu me vient! Tenez, voyez, six et six, un coup magnifique!

— Gagnés, mais gagnés à qui donc?

— Gagnés à saint Robert, en loyale partie. Et, vous le savez, mes Pères, ajouta-t-il en se levant : au jeu, les pertes se règlent sur l'heure.

— Mais, mon ami...

— Vous l'ai-je pas montré ce matin? Donc, pas de difficultés, n'est-ce pas? Nous réglons ce compte sur-le-champ. Vous vous arrangerez avec votre grand saint, en rentrant à son monastère. »

Les moines voulurent sourire. Les moines voulurent

passer. Mais le gaillard était là sur le chemin, et il tenait en main certaine grosse arbalète...

Il a fallu lui remettre les soixante beaux écus qu'il disait avoir loyalement gagnés à saint Robert. Il ne restait plus grand-chose de la quête après cela.

Mais ce qui vient de la flûte s'en va par le tambour.

Trois jours après, dans la gibecière ne restait pas grand-chose non plus de ces écus. Et avant la fin de l'année restait encore moins du voleur : c'était sur le chemin, pendu haut et court au fayard, une pauvre dépouille cliquetante qui donnait de ses pieds la bénédiction aux passants.

LE CONTE DU MARGANDIER CHEZ LE MARCHAND

Il y avait une fois un marchand, du côté de Brameloup. — Ils y sont tous un peu marchands, là-haut, parce que le pays est sauvage. Ni blé ni vigne. Le foin, roide comme du jonc. Des poiriers de maigre vie, aux poires pleines de pierres. Dans ces montagnes ne vient que du mouton, à la laine pleine de nœuds. Et cette laine est de si grande âcreté que pour leur tissage ils sont obligés d'y mélanger une laine plus douce, qu'ils vont acheter dans les pays plus doux.

Ce qui fait que le marchand du conte dût se rendre à une foire, dans le Velay ou dans le Gévaudan. Et il en avait pour trois jours. Il venait de partir, — peut-être n'était-il pas à deux lieues du logis : un pauvre arrive, et chargé d'un message. C'était pour la maîtresse : sa mère était près de passer... Si elle voulait la revoir, il lui fallait y aller sur l'heure...

Elle savait l'homme brave homme et qu'il ne mentait point. « Ha, pauvre mère, pourvu, pourvu que je te trouve encore en vie!... Ma fille, dit-elle à la servante, une gamine de treize ans, avec à peine une queue de

cheveux sous son béguin, je te laisse la maison : ce soir couvre le feu et ferme bien la porte... »

Cette maison, au bord d'un bois, loin du village, pouvait passer pour solitaire. L'endroit était peureux; mais la servante par chance ne l'était pas. Elle fait l'ouvrage; puis l'heure venue, barre la porte, rassemble les braises, les couvre de cendres, se dévêt et se met au lit.

Un peu qui s'entend dire, un peu qui se devine, tout se sait vite dans les campagnes. Il y avait entre le village et la maison, dans sa méchante cahute, un garçon qui sut les nouvelles : un ragot qui vivait seul et, guère plus haut qu'un bouchon de bouteille, tout râblé, tout ribaud, tout rougeaud, tout riant. De marchand assis devant le métier à tisser le camelot, il avait tourné margandier : faux-saunier, contrebandier de tabac et d'indiennes; puis comme les courses, les batailles ne bonifient pas les hommes, de margandier avait tourné voleur.

« Bon, se dit-il, le maître est parti et la maîtresse part. Ne reste chez eux que la servante. Il faut prendre l'occasion au poil. »

Du pas de la porte, il calcule la chose, se dit que d'un levier de bois il forcera la porte de la grange; oui, il viendra à bout d'entrer... « La petite, je ne m'embarrasse guère de la petite! Il y en a qui l'assommeraient de coups et qui se paieraient de leur peine sur elle. Mais on n'est pas de ces féroces. Je sais ce que je ferai, bonnement. Il faut que je puisse tourner dans le logis sans avoir à me soucier d'elle : de fond en comble, tout visiter en paix. Je suis bien trompé si je ne déniche quelque magot. Que je vais me plaire là! Que j'y passerai de belles heures! »

Tout à coup, la servante a été tirée de son sommeil par un peu de bruit, bruit d'un briquet qu'on bat. Et dans l'instant par la lueur de la chandelle qu'on allume.

Elle ouvre les yeux. Elle voit un homme noir.

« Lève-toi, la fille. Sers-moi à boire, et sers-moi à manger! »

Elle n'était pas peureuse parce que rien, jamais, ne lui avait fait peur. Elle se lève, — le commandement qui lui avait été fait ne souffrait pas de réplique, — se vêt en hâte et se met en devoir de servir cet homme.

« Je n'allais pas rester sur mon ventre creux, tu comprends. Et maintenant, remets du bois au feu! »

Il vide son verre, jette la dernière goutte derrière lui, par-dessus son épaule. Mais le vin lui semblait de goût léger.

« La fille, donne de l'eau-de-vie! »

Elle donne de l'eau-de-vie.

« Mets-toi là, près de moi; tu me feras compagnie. Allons, la fille, mange un morceau.

— Merci, je n'ai pas faim.

— Hé oui, tu n'as pas faim... Et le goût du pain va te passer, ma pauvre. Qu'est-ce que je te dirais? Quand je partirai d'ici, je ne peux pas laisser un témoin derrière moi? Alors, qu'aimes-tu mieux? Que je te saigne? Que je te pende? T'étendre sur cette table, te saigner sur le bord, te prendre le sang dans une terrine... Mais ce sang, ce serait des saletés... Plutôt te pendre, dis... Oui, je vois que toi, tu aimes autant être pendue, hein, ma particulière? »

Il se penche brusquement, l'attrape par la gigue comme une brebis, la tire, la jette à terre.

Elle, elle voulait croire d'abord que le voisin plaisantait. Mais lui, en moins de rien, d'une corde qu'il avait apportée, il la ficelle comme un ballot de tabac, l'attache au pied de la table.

Alors, elle crut mourir de transes. Plus morte vraiment que vive, elle ne faisait que murmurer, presque sans voix : « Bon ange, secourez-moi! Bon ange, à mon secours! »

« Ton bon ange, fait le ribaud en avalant encore un verre d'eau-de-vie pour plus de belle humeur, il est enrhumé, ton bon ange! Piaule plus haut, si tu veux, mais il ne t'entendra point. »

Il tire une corde de sa poche, empoigne au coin du

feu la selle, le tabouret à trois pieds, la plante là, se hisse dessus en sifflant la Yoyette.

« Et allez, la fille, tu vas la sauter maintenant! » Passe la corde à la poutre, y fait un nœud coulant...

Soudain, tandis que sa patte y est engagée, dans ce train qu'il se donne, fait chavirer la selle...

Quel patatras! Quel cri!

Voilà le ribaud, le poignet pris dans le nœud, l'épaule démontée par la secousse, pendant et gigotant à un pied de la terre.

Il essaie de se dégager, du bout du pied de relever la selle, de s'attraper du moins de l'autre main à la corde... Ni sursauts, ni efforts, ni bramées, ni jurons ne peuvent rien à rien.

« A mon secours! A mon secours! Et toi, là qui m'entends! Tire-toi de ces liens, tire-t-en, ronge-les! On peut toujours, quand on le veut! A mon secours! Je te promets une somme... qui te fera du bien... pour toute ta vie... Ho! Ho! pitié, grâce, pitié! Tire-toi de tes liens, dépêche, la fille, dépêche! »

La tête fumante, il grince des dents, il jette des cris de possédé. La petite servante, tout éperdue, essaie comme elle peut de se défaire de ses cordes. Pour aider le pendu qui hurle, peut-être; peut-être pour fuir ses hurlements. Mais même en y plantant les dents, arrivera-t-elle à desserrer ces nœuds serrés en diable?

Lui pantelant et pendant, tantôt il geint, tantôt il hurle. Il repart à la supplier, puis à demi-fou de son mal, il se jette dans les menaces :

« Quand je me dépendrai, va, tu seras contente! Je te crève le ventre à coups de sabots, je t'arrache la tripe! »

Alors, elle, les mains tremblantes, elle s'arrête, n'ose même plus essayer de dénouer ses liens... Et il y perd sa dernière chance...

...« Que j'y passerai de belles heures!... » Oui, quelles heures il y passa...

Il avait cru défoncer les armoires, et c'était lui qui

pendait là tout disloqué. Il avait cru ficeler des ballots : et c'était lui qui tournait là au bout de la ficelle. Quelles heures, quelle nuit, quel point du jour encore...

Enfin un garçon est monté par le chemin, qui allait fagoter au bois. Il a ouï les cris. Il a vu toute forcée la portée de la grange. Il est entré tenant au poing sa serpe.

D'abord il a tranché les liens de la servante, puis s'est servi de ces liens pour lier le margandier. Enfin, enfin, enfin, il a coupé la corde...

Mais le ribaud n'eût plus tenu sur ses jambes. Il a fallu le charger dans le tombereau des vaches, l'amener au village.

Ils ne sont pas allés chercher le juge : ils ont fait eux-mêmes le jugement. Tout ce qu'on peut dire de l'homme, c'est qu'il n'a plus été parlé de lui dans le pays.

LE CONTE DE L'ALEZAN

Il y avait une fois un homme qui était arrivé dans le pays un beau matin, sa malle à quatre cadenas sur l'épaule : pas d'autre bagage que le baluchon dans un mouchoir noué des quatre bouts. Allez savoir d'où il sortait!

Le meunier disait en clignant de l'œil, comme on le dit de ces sans-logis :

« Celui-là, si je pouvais lui montrer sa maison, il me donnerait son jardin. »

Mais le gaillard au mois de mars se fit engager par une veuve qui avait des terres, et au mois de juillet, il se fit épouser par la fille. Une fois planté dans la maison, il a pris hardiment le dessus sur ces femmes. Maître et vrai maître. Plus une paille ne s'est tournée sans son congé, et plus un liard ne s'est dépensé sans son ordre. Réglant tout et gouvernant tout. Il le savait, le bougre :

C'est par l'épargne
Que se fait maison en Auvargne!

Il était de ces maîtres qui en morte-saison, quand les

bœufs ne travaillent plus, ne voudraient plus qu'ils mangent; et ils ne leur donnent alors que ce qui peut rester dans la crèche des vaches. — On disait que les bœufs y étaient devenus guerlhes, qu'à force de loucher sur le ratelier des vaches, ils en avaient gardé leurs yeux tordus. Enfin, pas un n'en eût remontré à ce gaillard pour les profits à faire. Et ma foi, il lui en profitait.

Quelques bonnes années ont passé. Il se poussait; il achetait des prés; son tas de fumier était un des beaux du pays; on commençait à parler de lui dans les auberges pour être maire. Les anciens disaient bien entre eux que l'estafier n'avait pas dû changer de peau. Lui, cependant, tâchait de devenir un personnage. Il savait qu'il ne faut pas se montrer trop, surtout d'un coup; mais c'est une bonne chose de devenir un gros : on doit vouloir se faire honneur.

Un jour donc, il a dit aux femmes qu'il allait acheter un cheval.

« Un cheval! fit la mère, il en coûtera bon.

— Je le veux dans les prix bas. Je sais à quelle foire j'irai. »

Il le savait, bien sûr : et des prix bas, si bas qu'on eût eu peine à faire le compte! Mais lui, il n'allait pas donner des explications à ces femmes, et elles, elles ne se seraient pas risquées à lui en demander. Elles baissent le nez sur leur écuelle. La jeune avale son restant de soupe, la vieille apporte les choux au lard. — Elles ne se mettaient pas à table devant l'homme et mangeaient tout debout, allant, venant, servant.

Le repas fini, le gaillard ferme son couteau.

« Prépare le baluchon... Oui, tout de suite. Mets à manger pour quatre jours.

— Quatre jours?

— Je vais loin.

— Tu emportes une longe? Mais le vendeur te cédera bien la sienne!

— Paix, les femmes, je sais ce que je fais. »

Et là-dessus, il part, le bâton à la main, la besace à l'épaule.

Quatre jours après, il revient entre chien et loup. Il ramenait un alezan, une fière bête, vive, nerveuse, qui semblait toujours en action.

Il l'enferme dans l'écurie, soupe, va au lit se refaire de la course.

A peine s'il venait de souffler la chandelle, il lui faut se mettre sur son séant, dresser l'oreille...

Le cheval avait dû se détacher. Il s'était même échappé dans la cour; on y entendait grand train, toute une galopade.

L'homme se jette à bas du lit, sans prendre le temps de passer sa culotte, et pieds nus, il y court.

Dehors, la lune donnait : rien, pas de cheval. Il va à la porte de l'écurie, cette porte était fermée.

Il écoute : l'alezan remuait dans sa litière, mangeait de la paille et grattait du sabot.

« Vingt bons dieux! J'aurais pourtant cru... »

L'homme rentre à la maison, se recouche, tue la chandelle.

Et dans le moment, le sabbat recommence. En plus gros, en plus fort. Ce ne pouvait être que l'alezan qui tournait dans cette cour, battant la terre de ses quatre fers, hennissant et ruant.

L'homme derechef saute à bas de son lit, passe sa culotte et va voir. Dans la cour, pas d'alezan. Il allume la lanterne, décroche son bâton, entre dans l'écurie.

L'alezan était attaché au ratelier, mais tout en sueur, les flancs battants comme une bête qui vient de fournir une course... Le nœud de la longe pourtant n'était pas dénoué; la porte n'était pas débarrée...

L'homme, un peu brouillé tout de même, resserre cette longe, fait un nœud de sûreté, cale la porte d'une

pièce de bois en arc-boutant, passe l'œil sur tout, ne voit rien qu'il puisse faire de plus, va se recoucher.

Sitôt dans le noir, il entend recommencer ce satané train d'enfer. Et cette fois la grande diablerie : galopade sur galopade, lancée et relancée, hennissements montés en cris furieux, des deux pieds ruades dans les portes, à croire que cette bête allait les défoncer, ruades dans les chariots, à croire que partaient en débris ridelles et brancards.

L'homme allume la lanterne, s'habille sans trop se presser, va prendre son fusil.

L'alezan cependant continuait son sabbat. On l'entendait foncer, tourner, pivoter, dans une frénésie de bonds, de voltes, de ruées mors aux dents et de soudains frappements, car se plantant tout debout et tapant des sabots il devait fracasser les vanteaux du portail ou effondrer les murs...

L'homme ne regarde plus à la cour : en trois pas suspendus il va près de l'armoire à une porte qui donnait sur l'écurie, brusquement l'ouvre.

C'était à en perdre le sens : l'écurie était toujours close, la cale mise à la porte de la cour, et l'alezan toujours attaché, le nœud toujours bouclé! Mais dans quel état, l'alezan! Tout tremblant sur ses jambes, époumonné, fumant, le poil tout collé de sueur, et les naseaux soufflant l'écume.

L'homme s'y attendait, — il devait avoir martel en tête. Cependant dans son saisissement, il lâche le fusil qui choit sur le pavé et le coup part, manque de tuer une vache.

Sans même ramasser son flingue, le gaillard s'enfuit, se jette dans la salle, des bancs et de la maie barricade la porte, puis se refourre dans son lit, les jambes cassées. Et lui qui se vantait de n'avoir peur de rien, les couvertures tirées par-dessus sa tête, il n'arrive même pas à s'endormir...

La diablerie a continué. Toute la nuit ce vacarme, de pire en pire.

Et la nuit du lendemain.

Et la nuit du surlendemain. Un sabbat davantage toujours s'endiablant.

Au matin du quatrième jour, l'homme a pris l'alezan par sa longe. Il l'a tiré hors de l'écurie et il est parti.

On a dit que cette bête, ce devait être le drac. Mais pourquoi donner dans la fantasmagorie? Sans doute les choses sont plus simples.

L'homme n'avait pas voulu que ce cheval lui coûtât cher. Il savait bien à quelle foire aller le prendre : hé, pardi, à la foire d'empoigne! Il était allé le voler dans quelque pâturage, vers le Puy Mary ou le Plomb du Cantal. Mais le maître de la bête avait jeté un sort sur elle. L'homme a dit être allé le rendre, son alezan. Le rendre et se le faire rembourser, peut-être? Le compte ne pouvait se régler que d'une volée de coups de pied au cul. Rendre, relâcher dans la pâture. Mais au plus tôt, c'était forcé : sinon le train eût continué : un sort y avait été mis...

Voilà ce qu'on a cru savoir. Et de l'affaire l'homme est resté si déferré qu'il n'a jamais pu être maire.

POÈMES

par JEAN-JACQUES MORVAN.

Mort-né
Formicant noyé de lavure
Je vais de forlonge en forêt dernière
Je sais les smérinthes chuintant des messes noires
Je sais la grande danse de Saint-Guy
Je sais la nuit des quatre jeudis
La mort
et ton visage un instant partagés.
Et pétrifiée une marionnette noire aux mille fils brouillés
me dit l'espoir
Electrocuté.

★

Une grenade éclatée saigne
A une portée de fusil
Terre de ronces, de larmes et de chants
Terre sans pain
A une portée de fusil
L'homme sangle l'homme pour le sauver
Une fois n'est pas coutume
Dans la nuit de la nuit
Terre de la terre sans miette de terre

Dans l'homme aiguille sang rouge
Mais vint le sang noir
Et le soleil du même noir
Des vertèbres brisées fuse le brouillard
Gaz de la mort
Aux racines de la terre
A quatre pas d'une source sans lune
Et les eaux mortes courent
Mais le sang, lui, ne court plus
Et la mort au visage de taupe
en myope
pour le mieux voir
l'écrase contre elle
Dans la nuit de la nuit.

★

Parce que je suis la soif
Parce que je suis mouillé
Parce que je suis buvard
Parce que deux pierres noires peuvent être humides
Et puis n'être que d'eau
Parce que la nuit d'aujourd'hui n'est pas tendre
Parce que je suis de sang et d'os broyés
Et parce qu'enfouies en moi il y a terres anciennes et froides
où prises de glace la vie lente a dormi le Temps
Parce que tu viens de très loin
Et parce que le long de ma route ton ombre est allongée

★

Quatre vierges noires et les trois Parques
semaine d'amour
et les sanglots des lames
et ses sanglots à Elle
Le sable blanc sur la chair d'ombre

Quatre vierges noires quartiers de lune
Et le brouillard sur Batz
Et les crapauds sans voix sur le sable
longue grève de nuit
moitié de terre et de mer
crapaud sec en nougat de granit
Et le brouillard
Et le vent de mer fou aux quatre coins
les sanglots des lames
larmes de quatre vierges noires
Les trois Parques au creux du rocher
Toute la lune
Tout le vent calme
Les sanglots des lames
étouffés,
Et les goélands manteau noir.

★

Tu dis que, la nuit, ton corps parle au mien
un canif enfoncé en l'aîne
Par saccades de la blessure aux lèvres nettes
coulent les ombres humides
ces ombres sournoises se frayent lentement un chemin

et envahissent, lourdes et sans poids, mes cuisses
Harassée, je roule, et les rocs arides et glacés de la terre
[sans pain
sont tout entiers dans ma gorge
le lit est tour à tour un champ de neige et un désert aux
[sables de soif
Toi l'ours blanc aux gestes de pendule
Et le félin qui traque et tue confond en une grimace
[cruelle
le soleil et le sable dans le même rouge
Les éclats des champs ont recouvert l'arbre
l'arbre planté en larme de feu sur l'horizon
A l'ombre de son ombre, je draine mes ongles dans la
[terre sèche et malade
pour griffer vers ma bouche la fraîcheur encore captive
[de l'amour.

★

Poignards blancs, larmes claires dans les veines de la
[Nuit
Manches de nacre, lames rouillées
Larmes claires, sang rouge et lourd
Tu pleures
les yeux tous grands ouverts
Tu regardes
La tache rouge
Larmes claires, veines de la nuit
Qui bouge, grandit, vit.
Qui soudain éclate de rire
A la vie
A l'amour
Dix poignards blancs
Larmes claires
Veines de la nuit

★

Chaque fois tout se fausse un peu plus
Et la rage rentrée, et l'éclatée ne sont plus utiles
Il faut la lucidité née du désespoir
Je suis sûr qu'au delà je te joindrai
Mais il faut, dents serrées, que tu tiennes
Que je tienne bon
Et le temps est court
Son rythme n'est plus celui du cœur
N'est pas non plus le leur
Mais je vais quand même en toi
Parce que
Je suis de chaque jour
Je suis de chaque heure et de chaque homme
J'essaie d'être
Et je ne suis pas encore.

★

Dans la douceur qui naît au coin de tes yeux
Il y a des déserts qui dorment seulement
et des terres
et des pierres mortes
Il y a des mers qui bercent des volcans
des mers noires
et des rivages blêmes
Il y a des sables de pierres broyées
et des gorges
et des yeux rouillés
Il y a
la tendresse sans mémoire qui erre dans ma voix

Et la fille, et la lune, l'homme et le vaisseau
Le lézard et l'orage.

★

Il y a aussi le noir, celui que je connais
Qui me connaît, qui sait que je suis fait de lui

Loup pris au piège qu'on achève lentement
Langue pleine des pierres des terres de courses anciennes
Et la poussière sèche collant au coin des yeux déjà voilés

Noir, couleur prise au piège de la vie
trop dévorante et dévorée
Noir où j'ai mis tout ce qui n'y était pas
et qui, aujourd'hui après mon ombre
me dévore cru.

IDÉE D'UN XVII[e] SIÈCLE

par ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française.

Voici désassemblé, par terre ou sur la table, devant nous, le tableau du XVII[e] siècle (1). *Disjecta membra.* En pièces, comme après un passage d'avions, ces plafonds stuqués de Florence ou de Rome, en milliers de morceaux rompus, que de savantes et délicates mains, les débris relevés et numérotés, recolleront sans qu'il y paraisse, dans l'ordre initial, la fresque reconstituée comme avant. Ici pourtant cesse l'analogie. Ce n'est pas un accident qui a ainsi disloqué le puzzle. Ce démontage a été fait pour répondre aux recensions du Dictionnaire, dans lequel coucher selon l'alphabet les composantes diverses de ce siècle, qui avant d'être le Grand Siècle n'aura été sous un numérateur commun qu'une centaine d'années comme les autres, en marche, chaotique, abrupt, se cherchant, avant de trouver son destin et de prendre figure historique. L'ordre en gradins des manuels de littérature avait si bien mis toute chose à sa place, après coup, comme dans l'*Apothéose d'Homère* ordonnée par Ingres! La chronologie avait aidé au classement par dates et générations... Ici, voilà Brébeuf, Baron, Benserade et Bardin presque en tête, et Voiture, Vaugelas, rejetés à la fin. C'est une chance pour lui qu'Arnauld commence par un A; on le trouve au début du livre où son âge aussi veut qu'il soit... Profitons donc de cet avantage momentané, qui donne à chacun la faveur d'une minute d'attention, selon ses mérites, au tournant des pages. Un Dictionnaire, pour une fois, doit et peut être lu d'affilée. L'occasion ne se rencontrera plus

(1) Préface pour un *Dictionnaire des Lettres françaises au XVII[e] siècle*, publié sous la direction de S. E. le Cardinal Grente.

autrement d'une telle révision possible avant le remembrement et la juste remise en place hiérarchique et nécessaire, une fois cette revue de détail accomplie.

Il faut dire d'abord que ce reclassement profitable à quelques-uns ne sera nuisible à personne. Les nullités resteront telles. Les gloires sont acquises et demeurent; la place est seulement assez large au second rang pour y voir accéder certains. Ces nouveaux venus à l'attention ou à une considération plus équitable ne seront pas nécessairement des grands hommes; mais il y en aura d'importants. Nous avons vécu très longtemps sur une vue du XVII^e^ siècle assez semblable à celle du mammouth de Cuvier : c'était une reconstitution de cabinet. Elle a commencé de rayonner avec la gloire posthume de Boileau, que l'admiration de son immédiate postérité a fait, aveuglément, l'arbitre d'un débat où il avait été juge et partie. Ce qu'il avait dit, méconnu, jugé, ignoré, condamné, approuvé, demeurait tel et était cru. Les forclusions et le palmarès de Boileau resteront dès lors indiscutés pendant cent cinquante ans; ils feront la loi tout au long du XVIII^e^ siècle, très sage et confiant héritier littéraire de celui qui, prestigieusement, l'avait précédé. Une loi approuvée par Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV;* Voltaire, grand louis-quatorzien qu'il était, et l'auteur à retardement du *Temple du goût.* Cet arrangement de mots, « le grand siècle », constitue une idée commode, juste par endroits, flatteuse à la fin; très scolairement propre à contenter les régents de collège, épris d'orthodoxie, farcis de tabous, sanglés de conformismes : La Harpe, Nisard, Brunetière, et les professeurs de Sorbonne encore récemment, avant l'avènement de nouveaux conformismes opposés. Le Grand Siècle, oui certainement il fut tel, digne de sérieuse admiration, et il mérite l'épithète; mais pour des raisons plus considérables et pour une estime plus libre et plus large que celle qui prévalait en sa faveur jusqu'ici. On a dit aussi « le siècle de Louis le Grand », et contrairement à l'apparence, ce n'était pas une flatterie de cour, de l'ordre *Nec pluribus impar.* La formule est de Perrault, le moderniste, l'inventeur de la Colonnade du Louvre et l'auteur présumé des *Contes.* Mais on remarquera que le contradicteur de Boileau, d'accord cette fois avec Boileau le défenseur des anciens, dans leur commune admiration du grand roi, n'a parlé du siècle de Louis le Grand que comme il eût dit le siècle d'Auguste ou le siècle de Périclès, moins peut-être pour faire sa cour à

Versailles que pour démontrer que dans la querelle des Anciens et des Modernes, ces derniers n'avaient pas la plus mauvaise part et que les grands esprits ses contemporains pouvaient justement prétendre à la palme, contre leurs illustres rivaux et modèles de l'antiquité.

L'apothéose d'un côté, et le dénigrement de l'autre; et beaucoup d'ignorance et d'acceptation du tout-fait dans l'entredeux, dont nous commençons à peine à nous débarrasser. L'apothéose est du XVIII[e] tout entier, si conservateur en fait d'art et de goût littéraire; qui n'a pas produit une tragédie autre que les succédanés de Voltaire et de Crébillon; pas une comédie capable de survie avant Beaumarchais; pas une poésie à retenir avant Chénier. L'esthétique, la poétique et la technique littéraire, au siècle des lumières, resteront celles du XVII[e]. La première réaction est allemande, sur un fond d'aigreur nationaliste contre la précellence de la forme et de l'esprit français, au nom du nouveau romantisme : la protestation de Herder contre la suprématie de la langue française; la protestation de Lessing contre la dramaturgie française imitée de l'antiquité. En France même, l'hostilité révolutionnaire a suivi, tout ce qui avait appartenu à l'ancien régime étant à réprouver et à abattre. Le déni de justice sera accompli, sur le plan littéraire pur, par nos romantiques de 1830, l'art à perruque dénoncé et la danse du scalp menée autour de Boileau et de Racine, Hugo avalisant d'ironie lourde cette fureur iconoclaste. Ce sera l'honneur de Musset d'avoir, dans le temps le moins raisonnable, si courageusement parlé, et si justement, de Molière et de Racine. Le retour aux classiques, entrepris au milieu du XIX[e] siècle, s'est accompagné de beaucoup d'erreurs et de croyances toutes faites, acceptées comme un héritage. On continue à dire le siècle de Louis XIV, l'école de 1660, à reconnaître Molière, Racine, Boileau, La Fontaine dans les quatre amis de *Psyché;* à voir dans Boileau le chef d'orchestre du sublime et parfait concert, et dans son tardif *Art Poétique* le livre des recettes et des lois sans lequel le classicisme retrouvé, dirigé, n'était pas possible. Autant de contrevérités, symboliques.

Nous aurons, depuis quarante ans, assisté à une révision profonde, où la Sorbonne a eu sa plus honorable part, de cette conception héritée. En vérité, encore qu'en ordre dispersé, la réaction avait commencé bien plus tôt. Sainte-Beuve, qui avait retrouvé Ronsard et qui allait mettre en

vedette Port-Royal et tout son siècle autour de lui, Sainte-Beuve a osé, contre ses anciens compagnons d'armes romantiques, rendre justice aux grands écrivains du siècle encore décrié, que Michelet embrasse entier dans sa haine de Louis XIV. Le plus complet Pascal que son temps n'avait pu connaître dans son texte filtré et tronqué, a été découvert par Faugère dans son manuscrit même, plus exactement lu et mis au jour en 1844 seulement. Saint-Simon n'a été révélé dans son intégrité qu'en 1829, et Tallemant des Réaux, l'autre témoin du siècle, est resté ignoré jusqu'en 1833. Cependant, sous les sarcasmes de Boileau, Théophile Gautier allait montrer une véritable poésie chez les jeunes contemporains de Louis XIII, qu'il nommera regrettablement « les Grotesques », car l'épithète prête à confusion. L'édition et l'érudition s'étant enfin mises d'accord, on aura vu la Bibliothèque elzévirienne, première à réimprimer Ronsard au complet, republier *in extenso,* sous le Second Empire, ces exquis et parfois ces grands oubliés, les Racan, les Tristan l'Hermite, les Saint-Amant, les Théophile de Viau, les d'Assoucy, les Cyrano, que devait renflouer encore, au début de ce siècle-ci, le savant Remy de Gourmont. Un XVII^e^ sérieux, éclairé, plus vivant, plus libre, plus touffu, moins réglé et moins équarri, s'est lentement et profusément dessiné sous nos yeux; et si en face de ce gain, le perdant qui nous l'avait caché s'appelle Boileau, contre qui la chose jugée a été cassée en appel — Boileau lui-même mieux connu et plus humainement remis en place dans son action et dans son caractère, bénéficiera lui aussi de cette grande réhabilitation. A défaut d'approuver le théoricien, on le redécouvrira ce qu'il a été au premier chef, un grand écrivain de combat, et même aussi bien un poète.

Il ne s'agit pourtant pas d'un complot pour dire systématiquement le contraire de ce qui était cru, admis, enseigné. De toutes parts et sur tous les plans, la lumière peu à peu s'est faite. A une vue étroite, officielle et pompeuse du siècle, une connaissance détaillée s'est lentement substituée, par un heureux concours d'études et de mises au point. Le premier constat était d'évidence, et l'on n'a pas eu besoin de fouiller des archives et de découvrir des mémoires inédits pour rendre au siècle ses cent ans, dont la fausse idée d'un siècle dit de Louis XIV l'avait de plus de la moitié frustré. Ce n'est pas médire du grand roi, ce n'est plus lui ôter le moindre mérite ni le diminuer d'un rayon que d'observer

que plus de la moitié du siècle échappe à son obédience, à son influence, à son intention, si le siècle en allant vers lui, et en quelque sorte en le préparant, concourt cependant à son apogée; que son règne ayant effectivement commencé, avec ses vingt-deux ans, en 1661, ce n'est pas lui qui a commandé *le Cid* à Corneille, le *Discours de la Méthode* à Descartes, *les Provinciales* à Pascal, ni encouragé les débuts de Molière, lequel jouait déjà la comédie, dans les provinces, quand le futur grand roi était encore aux bourrelets. Ces évidences chronologiques vont de soi et ne comportent point de lèse-majesté. Ce dont il faut simplement s'aviser, c'est qu'avant le début du règne, le siècle déjà fort annonçait sa grandeur à venir et de toute sa vigueur en préparait l'éclat. A peine dégagé des guerres civiles de l'âge précédent, il est sorti tout seul de l'anarchie et de la soldatesque, au poing gaillard de Henri IV. Ses premières armes littéraires portent l'estampille encore du XVI[e]. Malherbe et d'Aubigné, ses premiers poètes, avaient été jeunes cinquante ans plus tôt, comme son premier prosateur, François de Sales. Il a fallu, à toutes les époques charnières, compter avec ces attardés, ces hommes à cheval sur deux âges. Olivier de Serres, le Montaigne rustique, a fait son éducation civique au temps des guerres religieuses; son conseil d'apaisement et de sagesse familiale n'en aura que plus de vertu dans le commencement du siècle nouveau, assoiffé de paix, sous laquelle réapprendre à vivre. Malherbe n'écrit les premiers des plus solides vers du siècle, dans les années 1620, que pour avoir lutté dans sa jeunesse contre la toute-puissante influence de Ronsard encore vivant. En vérité, le siècle nouveau a tout à faire et tout à apprendre, en reconstruisant; ce dont il ne veut plus, ce dont il a besoin : une société stabilisée, des mœurs adaptées à ses conditions de vie souhaitée plus harmonieuse et plus douce, une langue enfin, pour s'exprimer dans ses façons de sentir et selon sa raison nouvelle, à la fois sérieuse et subtile. Cette société qui se cherche encore se trouvera sous l'effet d'une révolte et d'une nostalgie; la révolte, une répugnance plutôt, est inspirée par le mépris des guerriers et des compagnons gascons du roi de Navarre, devenu par le bonheur des armes, la raison et la bonhomie rusée, roi de France, pour la pacification du royaume; la nostalgie tient au regret de l'ancienne cour des Valois si aimable au temps d'Henri II, dont le souvenir chatoiera encore à plus de cent ans d'intervalle, dans *la Princesse*

de Clèves. Un roman d'idéal espagnol, l'*Astrée*, va, dix années durant, de volume en volume, au cours de sa publication échelonnée, proposer aux nouveaux Français de la Régence et de Louis XIII les principes et les prescriptions d'une existence raffinée, aux mœurs délicates et attentivement surveillées. Un groupe entier, dans un salon parisien, proche du Louvre, met en pratique cette morale civile et romanesque; et c'est à la marquise de Rambouillet que revient l'honneur d'avoir imposé de toute son autorité féminine, au personnel du temps nouveau, des manières d'être et des façons de penser qui dureront plus longtemps qu'elle, quoique son règne ait été long. Voici encore, et en passant, l'occasion d'un repentir, d'un jugement à récuser. Molière a fait rire des précieuses, mais des précieuses ridicules. Mme de Rambouillet ne l'avait pas été vingt ans plus tôt quand elle recommandait à ses familiers, à ses hôtes, un parler plus pur, des distinctions morales plus subtiles, de bonnes façons de se tenir et de se comporter, et la sociabilité nécessaire à s'admettre, à s'estimer et à s'entendre dans une même compagnie polie, entre grands seigneurs, esprits cultivés, honnêtes gens et femmes d'esprit. Ce n'est pas de cela que Molière s'est moqué, ni d'une Lafayette ou d'une Sévigné, plus tardivement familières de la Chambre bleue d'Arthénice. Molière n'en avait qu'aux renchéries, et beaucoup plus tard, quand la préciosité aura dégénéré, comme une mode qui se vulgarise. La préciosité, dans son commencement, a été le don spontané ou l'art de choisir le plus difficile, le plus méritant, le plus rare, ce qui avait dans tous les ordres, en fait de sentiments, d'usage, de manières, de jugement, de goût, de prudence, de convenance et même de vertu, le *plus de prix*, aussi bien dans l'attitude et le comportement social que dans le discernement des choses de l'intelligence et du cœur. Le service rendu aura été à tous égards considérable et le prestige de la France en a universellement bénéficié. Ce fut d'avoir obligé les gens du monde et les grands, si aisément enclins à se croire d'une espèce à part, à faire cas des choses de l'esprit, devant la supériorité duquel tous finissent par se sentir égaux, trouvant dans cette égalité une chance même de faire apprécier davantage leur propre mérite personnel; de ne devoir gré qu'à eux seuls de cette nouvelle aristocratie de la pensée; et d'avoir pour leur plus utile perfectionnement mêlé aux mondains les professionnels de l'esprit, écrivains, artistes, savants, qui étaient aussi des

bourgeois. Ce brassage est fait féminin, de la plus heureuse réussite. Il a préparé le beau monde et les gens de cour à l'estime la plus délicate des œuvres et au jeu subtil de la pensée; il a, en lui donnant ce public, tiré les spécialistes de l'intelligence de leur crasse pédante, de leur latinisme de bibliothèque et de leur bohème de taverne et de cabaret. Plus tard, quand la Cour absorbera l'élite ambitieuse et vaniteuse de la nation, c'est dans quelques salons de Paris, dans quelques maisons particulières de province où l'on n'a pas perdu le souvenir d'Arthénice et de la Chambre bleue, que se réfugieront l'indépendance du jugement, la plus haute curiosité de la vie, le besoin désintéressé de la connaissance complète de l'homme et de l'univers. La langue enfin a profité de ce concours du monde et des artisans de l'esprit. Livrée à ces derniers, elle risquait de rester pédante et livresque. C'est le bon service de Malherbe d'avoir bataillé pour que cessant d'être uniquement savante et farcie de vocables grecs ou latins, elle demeurât française et plus près de la vie, en suivant l'usage du peuple, fût-ce celui des crocheteurs du Port-au-foin. L'usage du peuple, cela veut dire évidemment l'usage de tous, c'est-à-dire une langue unique. Mais il y a usage et bon usage. Vaugelas à son tour a dit avec intelligence quel devait être ce dernier, par l'accord des personnes du monde et des écrivains les meilleurs. Il est certain qu'on ne parlait pas chez la marquise de Rambouillet comme au Port-au-foin; mais le langage des savants y était aussi tenu pour ridicule, et celui des jeunes héros retour de l'armée pour glorieusement incivil.

Pour débrouiller le vaste chaos du siècle se cherchant, entre tant de tendances diverses, il faudrait s'en tenir ici aux faits généraux, aux principes. Il va de soi qu'ils n'ont d'efficacité qu'en raison des fortes personnalités qui les appliqueront en fait, dans le milieu le plus restreint, c'est-à-dire capable aux yeux du plus grand nombre de prestige, d'autorité, de retentissement. Un siècle, comme une génération, comme une suite de générations, qu'est-ce après tout qu'une petite collection d'hommes dont certains ont été plus actifs et plus décisifs que les autres, soit qu'il devançassent l'opinion, soit qu'ils eussent l'habileté d'agir en prévoyant le consentement de tous? Les plus agissants ne sont pas toujours les plus géniaux. Et selon le champ où ils opèrent, il n'est point de commune mesure entre les contemporains qui ont, à la même date, exercé les plus profondes influences.

Voiture, Balzac et Vaugelas n'égalent pas Richelieu, mais ils ont exercé sur la langue un pouvoir comparable au sien, dans son ordre. Dotés de savoir, d'esprit et de bon sens, et placés dans les conditions les plus favorables, mais sans génie profond, uniquement pourvus d'éloquence, d'amabilité, de culture, à ceux qui n'en savaient rien, ils ont appris ce que pouvait et devait être l'ordonnance la plus juste du discours, ou seulement l'aisance intelligente et le tour délicat à donner aux propos de tous et de tous les jours. Avant que la littérature prenne corps et constitue sinon un univers à part, tout au moins un monde autonome à la recherche d'une pensée qui lui soit propre, à exprimer dans un tour en soi-même beau, il faut que dans la société qui s'organise une place soit faite à un petit nombre d'amuseurs aimables et de fins esprits, capables d'exprimer les vœux, les aspirations, les fiertés de ceux dont ils sont les témoins, en attendant que le génie éclate, imprévisible, chez les quelques autres qui n'avaient besoin que d'eux-mêmes et de leur solitude où grandir. Entre les turbulents et les favoris des deux régences, lors de la minorité de Louis XIII, de la minorité de Louis XIV, la cour n'est d'abord qu'anarchie. A l'occasion et au service d'un prince faible, mais consentant à être dirigé, Richelieu fonde l'autorité du roi, assure avec rigueur la solidité du régime et le prestige de la France; et aussi bien, la considération supérieure des choses de l'esprit est entrée assez profondément dans la pensée de ce formateur pour qu'il ait jugé nécessaire aussi d'assurer leur direction éventuelle à la faveur de leur importance reconnue, en créant l'Académie française. La première manifestation du nouveau corps, en censurant *le Cid* contre l'opinion favorable du public, devait aussitôt, d'ailleurs, démontrer l'inopérance et les inconvénients du dirigisme en littérature. Les conditions de la vie et l'événement historique semblent alors les moins propices aux libres travaux de l'art et de la pensée qui ne se conviennent, en principe, qu'entourés de sécurité et de paix. La guerre protestante, la guerre étrangère, l'intrigue à la cour, le trône menacé; l'Anglais aidant les réformés à la Rochelle, l'Espagnol à Corbie, la possibilité de sa brusque descente sur Paris : et c'est le temps où paraît *le Cid*, et à quelques mois près le *Discours de la Méthode*, raison de fierté et fierté de la raison, manifestations géniales d'isolés, qui ne relèvent d'aucun groupe et d'aucun cénacle; deux parfaits individualistes, le poète provincial avocat à Rouen, et le capitaine retiré pour

s'occuper de philosophie dans sa tranquille solitude d'Allemagne ou de Hollande, en pleine guerre de Trente ans. A l'un et à l'autre, il ne faut que se trouver à l'abri de la persécution et de l'intrigue, et la liberté d'être soi dans ce temps individualiste.

Est-ce forcer le moins du monde la réalité de l'histoire et les conditions du génie que de supposer dans cette première partie du siècle, au milieu de son anarchie même, une certaine effervescence propre à permettre ces éclats soudains de qui seul trouve sa pensée, sa forme, sa diction et les lois profondes de son art? On a parlé de romantisme des classiques, et il y a certainement un abus à prétendre concilier ces antinomies. On serait plus fondé à imaginer une poussée de véritable romantisme avant les classiques. Le romantisme est de la jeunesse, dans sa force. Par sa vitalité explosive, c'est bien lui qui caractérise toute cette littérature Louis XIII, si diverse, savoureuse et drue, active et chercheuse à sa fantaisie, dans tous les ordres, quand le siècle n'avait que trente ans. Elle tient à cette époque même, fantasque, bouillonnante et désordonnée, sans règle et sans souci de règle encore, où chacun avec plus ou moins de bonheur s'efforce et victorieusement tire à soi. N'est-ce pas, bien plus réel que dans les drames de 1830, le caractère propre de l'époque, éclatant, avant même ses héros livresques, dans la frénésie de ses personnages réels, dans l'ambition de ces écervelés et de ces fats, un Boutteville ou un Cinq-Mars, dont Richelieu si justement fait voler les têtes légères, dans le goût d'intrigue et d'aventure de ces amoureuses bottées, empanachées et courant, pistolet au poing, les routes, les auberges, les embuscades, les rencontres, une Chevreuse, une Longueville, une Montpensier tirant dans Paris le canon sur les troupes du roi; en quête de quoi, si ce n'est de plaisir, de vanité et de roman? La stérile Fronde n'est que d'un temps, mais son esprit d'indiscipline en a devancé la date historique. Le second quart du siècle y baigne tout entier, et pour ne s'en tenir qu'à lui, les plus divers de son personnel littéraire en ont subi tout naturellement l'influence. Il faut imaginer sous cette lumière et dans ces coups de vent ces contemporains d'esprit et d'âge différents, leurs rencontres possibles, le vieux Malherbe et le jeune Corneille, le penseur Descartes et le rhétoricien Balzac, Vòiture l'amuseur, le curieux Sorel, la sérieuse Mme de Rambouillet, Retz le premier de nos mémorialistes, et ces beaux poètes lyriques

dont nous parlerons tout à l'heure; et ces esprits baguenaudeurs, qui parfois sans avoir rien fait ont contribué par leur présence, leur autorité, leur influence personnelle, en témoins, en applaudisseurs, en critiques, en simple public, à la transformation spirituelle de leur temps. A attirer sur eux l'attention, il y aura l'occasion de bien des oublis réparés, de curieuses figures évoquées, de plaisants propos, de beaux vers; et peut-être aussi, en passant, de quelques remarques importantes sur les changeantes et injustes destinées de notre poésie. Sans les rappels aux unités et les remarques contraignantes de l'Académie sur *le Cid*, dans quel sens de sa plus géniale liberté fût allé Corneille? Sans les interdits de Malherbe, quel tour eût pris, avant la grand'route classique, la nouvelle littérature de ce siècle?

Malherbe, aux yeux de la postérité, occupe une place irritante et considérable à ce point tournant de nos lettres, justifiée par de très beaux vers comme par le service éminent qu'il aura rendu à la langue. Mais le sort qu'on lui fait est excessif, parce que Malherbe n'était pas le seul poète de cet âge. Son disciple Racan, avec des vers aussi heureux, mais plus humains; aussi sérieux dans sa traduction des *Psaumes*, plus libre et plus divers dans sa poésie légère, se lit avec plus de plaisir. Et d'autre part, attardé comme Malherbe, et comme lui ayant fait ses écoles au siècle précédent, le vieil Agrippa d'Aubigné, le magnifique poète des *Tragiques*, continuait aussi bien la grande tradition lyrique et satirique du XVI^e^, qui disparaîtra avec lui. D'Aubigné, par sa verve, son feu, son désordre, l'ampleur de son inspiration, ses enthousiasmes, ses colères, son don admirable des images, était un poète autrement puissant et fécond que Malherbe; et il faudra attendre Hugo pour retrouver une même richesse de verbe, une même virulence lyrique dans l'invective, une même foi brûlante et vengeresse. Mais on voit bien que d'Aubigné appartient encore au siècle de Ronsard, et que Malherbe, avec moins d'imagination et de génie que lui, appartient seul au siècle nouveau. Pourquoi donc cependant toute la place donnée à Malherbe? C'est peut-être qu'il était le seul à pouvoir y prétendre. L'homme était médiocre, sans âme, sans grandeur, sectaire, sans nuance, partant sans justice. Il a orgueilleusement fait table rase, au nom de son seul jugement, de tout ce qu'il s'était produit avant lui, tenant nos anciens poètes à mépris. Son verdict contresigné quarante ans plus tard par Boileau pèsera lourdement sur deux siècles. En vain

Mathurin Régnier, Théophile et La Fontaine à bon droit auront protesté contre sa détestable et peut-être nécessaire tyrannie. « Il pensa me gâter », dira le fabuliste au souvenir de ses prescriptions excessives. Son œuvre elle-même est d'une inspiration étroite, courte, limitée; et il n'a servi que la forme. Déjà mis au pinacle par son autorité infatuée et sa situation de poète officiel aux cours de Henri IV et de Louis XIII, son prestige lui vient d'avoir contraint la poésie à être techniquement sévère à elle-même, et d'autre part à s'exprimer pour tous dans le langage le plus courant. André Chénier, bon connaisseur, le louera d'avoir rompu avec la terminologie gréco-latine et mis en circulation l'image purement française. Il fallait que le pouvoir de l'homme fût grand, ou répondît particulièrement au vœu de l'époque et à l'aspiration générale, car de même que son œuvre poétique, publiée seulement dans les recueils collectifs, obtiendra l'admiration des connaisseurs avant sa réunion en un seul volume posthume — la doctrine critique et théoricienne de Malherbe n'a fait l'objet d'aucun écrit, n'a rempli aucune préface, n'a gonflé aucun manifeste. Il l'a seulement parlée, à grand renfort de grognements et de paradoxes, dans un petit groupe, et elle y a naturellement agi, admise et reconnue par tous, ce qui justifie notre observation précédente relative au pouvoir des minorités les plus effectivement agissantes sur l'esprit du siècle. D'où le grand cas que fera Boileau de la nouvelle foi littéraire prêchée par Malherbe, dans ses prescriptions de linguistique et de technique poétique : l'école classique en est sortie et pouvait se réclamer de lui. Mort depuis trente ans, Malherbe apparaissait alors le prophète justifié et le fondateur heureux de l'art littéraire triomphant à l'heure de l'apogée du Roi Soleil. Il faudra la venue des romantiques pour réviser les dits de Boileau et les interdits de Malherbe, et, au-delà de l'école classique, regretter (sinon retrouver) la vieille tradition si vivante qu'il avait purement et simplement confisquée en quelques jugements sommaires.

Or, cette tradition, du vivant encore de Malherbe et tout de suite après lui, avant Corneille même, et à l'époque où il écrivait *le Cid, Horace, Polyeucte,* était représentée de la façon la plus active et la plus riche par tout ce groupe de poètes mineurs, si l'on veut, mais doués du plus beau talent, comme ce Théophile de Viau, ce Saint-Amant, ce Tristan l'Hermite, ce Maynard, qui ont maintenu un instant, et avec bonheur, contre Malherbe et son rigorisme éloquent, le

lyrisme, la personnelle fantaisie, l'accent subjectif, qui disparaîtront avec eux, et dont Boileau renforçant les prescriptions de Malherbe, ridiculisera par une citation ricaneuse, comme il est toujours possible de le faire, le talent réel et l'exquise originalité. Nous avons déjà nommé ces *minores* et ces petits maîtres, vrais poètes, capables d'émotion et de mélancolie devant l'inconstance des saisons, capables aussi de sentir la beauté des champs comme les douceurs de la vie rustique et contemplative, amis fervents de la nature au point qu'il faut exprès les oublier pour pouvoir dire que le XVII[e] siècle ne l'a pas aimée; analystes subtils de leurs cœurs sensibles, libres, sains et fougueux chanteurs, artistes excellents au surplus, et très habiles prosodistes. Ils n'ont pas toujours une bonne réputation. Le moins que l'on puisse dire de l'un d'eux est qu'il a passé pour goinfre et ivrogne parce qu'il a célébré en vers truculents la bonne vie, les plaisirs, la table et le vin. Les anecdotes sur Racan font de lui un hurluberlu. D'autres, plus gravement, ont été mis au ban de la littérature en raison de leur athéisme ou de leur libertinage. Théophile a manqué de peu le bûcher pour quelques charges un peu grasses dans le *Parnasse satyrique;* et l'ironie du sort veut que le malpensant Des Barreaux ne soit plus connu, dans les anthologies, que par un sonnet d'ailleurs admirable où il se donne en exemple par son repentir. Ce sont ceux-là, nous l'avons indiqué en passant, que pour les délivrer des condamnations du goût, Théophile Gautier a remis au jour au milieu du siècle dernier, en les désignant sous l'appellation de *Grotesques.* Le mot, malheureux pour un procès de réhabilitation, a historiquement son sens. Par opposition au style rectiligne des parcs dessinés au cordeau, c'est, tirée de l'art des jardins, une épithète alors employée pour caractériser ces décorations de rocailles, en forme de grotte, pleines d'exubérance et d'irrégularité, dans leur foisonnement noueux, dont les jardiniers d'alors agrémentaient à l'italienne l'aménagement de leurs parcs, dans un esprit d'imitation volontaire des curiosités naturelles. Et le mot caractérise aussi ces personnages de fantaisie, monstrueux, caricaturaux et burlesques, dont l'archéologie avait retrouvé maints échantillons, sous forme de statuettes ou de masques, dans les fouilles des anciens monuments. Car l'antiquité a eu elle aussi ses grotesques. Il a donc pu paraître un moment quelque analogie entre ces figures bouffonnes et celles des poètes en question, qui ont en effet je ne sais quoi de

ces rocailles et de ces magots, et *grotesque* leur est resté depuis que, donnant la main à Malherbe, l'auteur de *l'Art Poétique* les a brutalement sacrifiés sur l'autel du goût, ne les citant, comme Théophile et Saint-Amant, que pour en rire. Grotesque a pris depuis un sens burlesque et caricatural, assez péjoratif si l'épithète est appliquée précisément à des poètes qui ne dédaignaient pas le caprice, la drôlerie, la belle humeur. Ce ne sont pas du tout des grotesques, comme nous l'entendons aujourd'hui. Il aurait beaucoup mieux valu les dire *baroques*, comme on nomme certaines perles de forme singulière et verruqueuse. Baroque eût convenu à ces poètes et à cette poésie si proches de l'art décoratif et de l'architecture du même nom, si parfaitement à la mode et prodigue en chefs-d'œuvre dans le même temps. La caractéristique de l'art baroque est une continuelle surcharge et une tumultueuse excroissance, sans commune mesure avec l'esprit de préciosité, où on le confond quelquefois. Le précieux ne tend qu'à la pointe, c'est Voiture et c'est Benserade, ou l'abbé de Pure. Le baroque est au contraire un gonflement, un chantournement; et ce peut être Gongora, Saint-Amant ou Cyrano de Bergerac; ce peut être même Corneille quelquefois. L'*Illusion Comique* est baroque; *le Cid* en a même quelque chose, par la volute, le panache. L'art de Racine ne le sera point et n'aura rien de cette robuste exubérance. Aimés et goûtés de leur temps dans les meilleures compagnies — (pensionné du roi, Théophile est ami des Montmorency, Saint-Amant était chambellan de la princesse Palatine et compagnon d'armes du duc de Retz et de d'Harcourt, Tristan était familier de Bouillon, frère de Turenne), — destinés à subir le plus méprisant ostracisme, nés la plupart dans les dernières années du xvi[e] siècle, ces poètes ont vécu leur vie d'aventures et de lettres, soldats, voyageurs, beaux cavaliers et bons garçons, dans les temps encore agités de Henri IV, de la Régence et de Louis XIII, où ils représentent, avec leurs grands chapeaux à plume, leurs bottes aux larges revers, l'épée en verrouil et le baudrier en sautoir sur leur justaucorps de buffle ou de velours, des personnages tout voisins de ceux qu'Abraham de Bosse a dessinés d'un burin fantasque et précis dans ses amusantes estampes, de ceux que Georges de Latour a peints dans ses audacieux contrejours. Ils pourraient figurer, comme comparses, sur la scène de la *Place Royale* ou de *Mélite*. Rêveurs, libertins, lyriques par le souffle et l'exaltation de leurs sentiments personnels, baroques par l'exubérance, ils

avaient lu Ronsard, encore vénéré dans leur jeunesse, et sans doute subi avec l'agacement de joyeux drilles n'aimant pas à être contenus, le despotisme de Malherbe. Et tous, je pense, pouvaient faire leur la protestation d'ailleurs si mesurée de Théophile contre le réformateur du Parnasse :

Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui.

En vérité, impatients du joug, ils voulaient à leur tour faire pour eux, et au lieu de cette poésie éloquente, raisonneuse et agenouillée, dans ses grandes prosopopées officielles, mener et poursuivre la leur librement, au gré de leur humeur individuelle qui par la suite les apparentera si étroitement aux romantiques. C'est bien eux qui autorisent à parler d'un romantisme Louis XIII, qui éclate dans les premières comédies de Corneille. Et c'est ce romantisme effervescent que le goût resserré, classique, rationaliste et bourgeois du XVII[e] siècle, au milieu du siècle, va trancher net, au nom de l'impersonnalité de l'art, en même temps qu'il va, pour deux cents ans, interrompre l'effusion personnelle et le lyrisme pur. Après l'admirable *Belle vieille* de Maynard, il n'y aura plus, en attendant Chénier, que La Fontaine pour oser dans ses vers rêver à sa guise, s'émouvoir en parlant de lui, et dans ses merveilleuses *Elégies* laisser battre et chanter son cœur. Hors celui-là, on peut chercher; il n'y aura plus de beaux vers qu'au théâtre, où c'est seulement Alceste ou Phèdre qui dit *je*... En raison de cette carence, l'amateur de poésie directe et non transposée, est justifié d'aller en chercher les dernières effusions chez ces baroques, depuis peu remis à leur place et admirés des connaisseurs.

Non loin d'eux, dans le même temps et par le même tour d'esprit, car ce sont quelquefois les mêmes, ayant respiré le même air, voici, plus important qu'on ne pensait, le groupe décrié des Libertins. Libertin, comme Grotesque, est péjoratif. C'est un mal pensant, un irréligieux, un athée. L'orthodoxie a fait, tout au long du siècle, systématiquement son procès au libertinage, et ce procès pouvait aller loin, être capital. Renvoyons d'ici, dans ce *Dictionnaire,* aux notices consacrées à Garasse, à Théophile, à Des Barreaux; à la longue enquête de Lachèvre sur le rude combat mené par le parti de l'ordre et de l'obéissance à des poètes trop insolemment amis de leur plaisir et trop enclins à se moquer de ceux qui les leur interdisent; à ces voluptueux et incroyants mondains, à ces irrespectueux rieurs, à ces légers amis de Ninon de Lenclos,

lecteurs amusés de Pétrone et de l'Arétin. Ce n'est là qu'un aspect du libertinage, comme si l'adversaire, dans sa prudente autorité, avait trouvé bon de le sous-estimer, de le diminuer et de le réduire à cela, sous couleur de poursuivre quelques têtes brûlées et de châtier des mauvaises mœurs. Il y a cependant autre chose, et plus grave, et plus important, chez ces libertins, que tapageuse incrédulité, blasphèmes, omelette au lard du Vendredi Saint, sarcasmes, forfanterie de mauvais goût et plaisir naïf de choquer. Il s'agit d'une façon de penser plus sérieuse, négative et dubitative, dont Montaigne est le parangon. Et Molière, dans un vers de *Tartuffe*, a bien spécifié le caractère profond du véritable libertinage, qui intéresse plus la philosophie que le plaisir : « *C'est être libertin que d'avoir de bons yeux.* » Le libertinage ainsi défini est d'ordre critique; et rien autre qu'une manifestation continue de libre pensée, non encore montée en système, mais éparse et comme se cherchant; l'opposition diffuse encore aux affirmations du conformisme autoritaire et doctrinaire. Fervents de Lucrèce et sectateurs de Galilée, les Libertins, c'est cette nombreuse école d'érudits, de philosophes, d'agnostiques, de voyageurs, de physiciens et de médecins, réalistes de tout acabit, sceptiques de tous bords, savants et spirituels mauvais sujets, les Gassendi, les Bourdelot, les Peiresc, les Bernier, les La Mothe Le Vayer, les Chapelle, les Jean-Jacques Bouchard et les Bayle; les Saint-Evremond, les Miossens et les La Moussay; de grands seigneurs eux-mêmes, qui chansonnent l'enfer en latin — *Securae sunt nostrae vitae* — *Igne tantum perituri* — *Landeriri* —, comme le Grand Condé lui-même, ou l'inquiétant Vendôme; ou ces agnostiques amis de Pascal, Miton ou Méré. Contemplateur silencieux, plus convaincu peut-être que les autres de l'insondable obscurité universelle, le plus grand des écrivains français, Molière les a connus et vus de près (côté Bernier, Chapelle et Gassendi) avec assez de sympathie et d'intérêt, sans doute, mais en observateur seulement, ayant à ménager son franc-parler et sa liberté de jugement pour d'autres objets. Mais il aura au moins risqué l'esquisse de ce libertin dans son mystérieux et trouble Don Juan, dont on n'explique pas le caractère en désignant en lui le type du grand seigneur méchant homme, qui fait le mal pour le plaisir, ce qui n'aurait de sens que si l'on a au préalable réfléchi sur la nature même du mal. Don Juan est bien plutôt, contre le parieur de Pascal, le type du joueur qui tient le pari que rien n'est comme on le lui a dit, et qui

va jusqu'au bout de sa négation pour sommer le ciel de prouver, au besoin en l'anéantissant, que ses interdits étaient fondés. Dans ce sens encore l'immense Molière a vu loin. Mais la question ainsi posée, il s'est abstenu lui-même de conclure, et il s'est contenté du dénouement postiche de la tradition. La vengeance de l'homme de pierre ne prouve rien. Il a seulement suffi au dramaturge de montrer un incrédule qui osait : le libertin total, audacieux. En 1667, plus n'était pas possible sur un théâtre. Il fallait que la terre s'entr'ouvrît et que Don Juan fût précipité. Mais Molière a laissé dans l'ombre le trait essentiel du personnage. Il n'a montré en lui qu'un individu effréné, et non le représentant généralisé d'une secte, d'une philosophie, d'une inquiétude, d'un parti. A la vérité, si divers entre eux, les libertins du grand siècle ne constituaient pas un parti, une secte, une école. Ils ne représentaient qu'une tendance, éparse, vivace déjà, constante et qui certainement vient de loin, en attendant le système, l'action future et le combat, le rationalisme méthodique et organisé qui, au siècle suivant, animera l'Encyclopédie et lui donnera des lecteurs. Sous-estimé ou trop réduit à l'anecdote par les historiens littéraires, le libertinage au XVII^e^ n'a passé longtemps que pour un désordre, sans grande conséquence, de mauvais garçons. C'était pourtant, au siècle de l'autorité, et dans le temps même de la plus grande rigueur janséniste, le noyau de l'opposition qui se durcissait contre les affirmations de l'autorité dans tous les ordres. Tandis que Paul Hazard, dans sa *Crise de la conscience européenne* montrait sous Louis XIV même et dès 1680 la montée et l'incoercible explosion de l'esprit nouveau à travers les Bayle, les Fénelon, les Fontenelle, les Perrault et les Lahontan, il a fallu le beau livre de M. Pintard sur *le Libertinage érudit* pour que fussent mis dans leur vrai jour ces éclaireurs ou ces témoins fidèles de la pensée libre, et considéré le sérieux de cet esprit de doute, de discussion et de dénégation, montré comme une force de désagrégation du siècle, inopérante encore, et dont le siècle a eu provisoirement raison. Mais un étendard est levé.

Le grand siècle en effet est celui de l'autorité triomphante. Même injustement ou malheureusement terrassées, les forces dressées contre elle participent à sa grandeur, quitte à lui faire payer chèrement leur défaite d'alliés qui ne s'entendent pas. L'incroyance libertine a pour symétrie, dans ce contre-courant, Port-Royal, le lieu de la plus haute foi et du plus entêté refus. L'indépendance de la pensée, d'une part; et de

l'autre, l'indépendance de la foi; l'autorité dans l'entre-deux, et qui aura été plus forte, en ses conflits, contre l'adversaire le moins souple. La pensée est libre, par essence, fluente, volatile, sans prise, insaisissable. Elle ne se laisse pas capturer et anéantir dans un système où elle se serait enfermée. Mais le rigide Port-Royal a été détruit, rasé, supprimé, et le jansénisme cependant a survécu, honneur de la pensée du siècle; non du tout par l'esprit de désobéissance qu'il impliquait dans son refus de se courber, de se soumettre, mais par la vigueur et la rigueur qu'il a mises, comme un exemple, au service de l'intransigeante vérité; au point qu'aujourd'hui encore, vidé pour nous de sa signification religieuse, et devenu laïc en quelque sorte, le mot de jansénisme ne représente plus qu'une attitude rigoureuse et indéfectible de l'esprit, une sorte de radicalisme de l'esprit dans la défense de ses absolus. L'intransigeance janséniste rejoint dans sa volonté de ne pas céder l'opposition des protestants. La Révocation de l'Edit de Nantes et la persécution qui la suivit restent la plus grande faute du règne. La destruction de Port-Royal n'avait frappé dans leur retraite que quelques vieillards habitués à la solitude et au pessimisme, dispersé quelques religieuses et dissipé à l'air des ossements. La persécution des protestants, frappant une collectivité considérable, appauvrit d'autant la nation par leur exode, non seulement de cœurs volontaires et d'énergiques consciences, mais de nombreux et bons artisans. Sans naturellement méconnaître les raisons religieuses de la sévérité royale contre les protestants et les jansénistes, pareillement coupables de désobéissance autant que d'hérésie, il ne faut pas perdre de vue l'aspect politique de ces deux affaires, où sont punis des révoltés; et ne pas oublier que dans cette querelle d'influence et d'autorité entre Port-Royal et les Jésuites, bien avant que la discussion de dogme sur les fameuses cinq propositions de l'*Augustinus* fût venue fournir un nouveau prétexte à la persécution, Richelieu avait déjà fait mettre Saint-Cyran à Vincennes.

Dans son contentement de soi et la rigueur de ses certitudes, la volonté d'assimilation et de subordination du grand siècle au plus haut de sa gloire est particulièrement sensible dans l'art de traduire, comme on l'entendait à l'époque, où, à l'exactitude d'une version littérale, les auteurs de « belles infidèles » préfèrent toujours réduire à la plus pure expression du tyrannique goût français la transcription des œuvres

étrangères, ce que l'un d'eux, Perrot d'Ablancourt, appelle « arranger les choses à notre air et à notre façon ». Le XVII[e] siècle, à santé d'ogre, absorbe et digère ce qu'il consent à recevoir des autres langues. Il s'est entièrement assimilé la riche substance héritée d'Athènes et de Rome. Corneille a résorbé l'apport espagnol; l'Italie nous avait déjà donné tout son suc au siècle précédent. Par l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, les lumières ne nous viennent encore du Nord que filtrées, sous forme de philosophie et d'idées plus que d'œuvres d'art, à travers l'action de Bacon, de Leibniz et de Spinoza. Mais Shakespeare n'a pas pu passer, et le grand siècle tout entier l'ignorera, ce qui est à considérer quant à la fermeture spirituelle des frontières, au protectionnisme national et à la résistance de l'esprit classique français à toute intrusion.

Revenons, cependant, pour constater que le grand siècle ne commence que passé la moitié du siècle. La Fronde romanesque, absurde et odieuse, lui échappe. Avant d'entreprendre de dresser le glorieux bilan de Louis XIV, il convient d'établir le bilan non moins glorieux de l'âge qui l'a précédé. Voici donc, bons à rappeler, Malherbe et d'Urfé, le poète lyrique et le fixateur de la langue, et le romancier moraliste; les petits poètes Louis XIII et le très admirable Racan; les premiers maîtres du théâtre, Mairet et Tristan; Corneille, le premier génie du siècle, et qui le dépasse; Descartes, son maître à penser en cinq points; les dames de l'Hôtel de Rambouillet, et déjà, sans renom encore, mais leur plume parfaite à la main, Mme de Sévigné, Mme de Lafayette; et La Rochefoucauld, à peine sorti et retiré de l'aventure de la Fronde, aiguisant le premier manuscrit de ses *Maximes* retournables; Retz qui achève ses *Mémoires;* Pascal et ses *Provinciales,* assembleur déjà de ses *Pensées;* Molière qui avant l'heure du génie apprend les lois du théâtre sur ses petites scènes de province, et mieux encore, l'observation directe de l'animal humain; La Fontaine rimant en s'amusant ses premiers contes, où au moins il trouve son style. Tous, ils se passeraient de Versailles; ils s'en sont passés jusque-là. Mais le roi volontaire et séduisant est apparu, jeune, beau, sachant ce qu'il veut, et déjà chargé de prestiges, attirant tout à lui et par son amour de la gloire charmant autour de lui cette France noble, sérieuse, réaliste et naturellement éprise de grandeur. Un roi de carrousels, de fêtes, de galanteries, de victoires; un roi heureux vers qui tout va de soi-même converger, comme

au joaillier, pour les assembler en couronne, les pierres précieuses; et qui, bien inspiré, bien conseillé, pourvu de bon sens et de goût, capable de s'en remettre à autrui de ce qu'il ignore (son mot remarquable à Boileau qui désignant sur sa demande Molière comme le premier écrivain de son règne — ce qu'il est — : « Ah! je ne croyais pas, mais vous savez ces choses mieux que moi » —) va appeler à lui, soutenir et favoriser les meilleurs esprits de son temps. Un merveilleux concours de circonstances joue en faveur de cette bienheureuse époque. Des hommes d'âge différent semblent s'être donné le mot pour débuter à la même heure, comme si le jeune et prestigieux Louis XIV communiquait à tous sa propre jeunesse et son esprit de symétrie. L'année 1660 paraît le rond-point désigné au matin pour ce glorieux rendez-vous de chasse. Molière a trente-huit ans, La Fontaine trente-neuf, Bossuet trente-trois, Boileau vingt-quatre, Racine vingt et un. Ils vont prendre le départ ensemble, et leurs premiers succès, dans le même temps, environ 1665, les rendent en apparence également tributaires du règne nouveau. Le vieux Corneille en est encore, dont le génie n'a pas fléchi dans *Othon* et dans *Suréna*, dans *Tite et Bérénice*, et dans sa part incomparable de collaboration à *Psyché*, comme on s'en est avisé depuis. Pascal est mort, mais les *Pensées* ne verront le jour qu'en 1670, et leur révélation se fera sous le privilège du Grand Roi. Tout ainsi bénéficie à sa gloire, qu'il n'a pas toujours fomenté; tout concourt au prestige du règne, et sa faveur bien dirigée, mais il n'a en somme qu'à choisir, facilite l'éclosion des œuvres et le constant bonheur du génie. Une profusion de chefs-d'œuvre éclôt dans ces quelques années, à croire que tous ces penseurs, ces poètes, ces orateurs, ces moralistes se sont donné le mot et rivalisent d'émulation. D'où cette illusion d'une école de 1660, et d'une sorte de concours général où tant de talents se rencontrent, quand ils n'ont ensemble rien de commun, en réalité, qu'une langue devenue parfaite, un temps favorable aux grandes architectures et propice aux plus solides productions de l'esprit, un public enfin fait pour les recevoir, les goûter et en exiger du plaisir. Avoir donné ce public aux beaux écrivains de son temps, dont sa faveur bien distribuée entretient la sécurité, c'est un des mérites du roi auquel on ne pense pas toujours. Le sol est en effet stable sous le pas, l'ordre règne, l'esprit est libre de choisir en raison d'un goût assuré et bien défini. Plaire étant la loi reconnue, le lecteur ou le

spectateur ne doute pas d'avoir raison quand il s'est diverti ou s'est ému. Il le fait en toute tranquillité de conscience, quitte d'ailleurs à se tromper parfois dans ses choix. La *Phèdre* de Pradon a eu, un moment, plus de succès que celle de Racine. Il est vrai que la cabale s'en était mêlée; cela prouve seulement le public capable d'être, en dépit du goût, dirigé; et qu'une certitude d'avance préparée par une adroite propagande peut suppléer à l'esprit de doute et de critique. Dans l'ensemble, ce public est digne d'estime. Les années heureuses du grand roi lui ayant donné ce loisir, il s'est mis à aimer la littérature, et d'instinct il applaudit le génie. Il avait déjà donné raison à Corneille, au moment du *Cid*, contre les sévérités de l'Académie. Il a fait succès à Racine dès son *Andromaque*. Il est tout entier pour Molière, pour lequel il lui aura fallu prendre parti contre ses puissantes victimes ameutées, les médecins, les marquis, les faux dévots, les pimbèches et les bourgeois mêmes. Je ne sais aujourd'hui, quand nous applaudissons *Tartuffe, le Misanthrope, le Bourgeois gentilhomme,* ou *Don Juan,* si nous pouvons imaginer devant ces caricatures bouffonnes et ces vérités vengeresses ce qu'un simple bourgeois de Paris pouvait avoir en tête quand il venait s'asseoir, ayant payé sa place, à ces spectacles, assurément plus près de lui que nous le sommes devenus d'eux, avec tout ce dont on nous a chargé la cervelle depuis trois cents ans. Des érudits se sont avisés récemment que *le Cid, Horace, Cinna,* étaient remplis d'allusions à des problèmes politiques encore tout brûlants pour les contemporains de Corneille, ce qui déplace l'intérêt que nous y trouvons. Que la païenne Phèdre soit une chrétienne qui s'ignore et à qui la grâce a manqué, nous ne pouvons plus le discerner de nous-mêmes, sans avoir réappris tous les mystères et toutes les particularités de la grâce, familiers à un chrétien lettré de 1677. Mais Mme de Sévigné était sûre que Racine durerait moins longtemps que la mode qui le faisait préférer à Corneille; et Molière, comme rieur, a été maudit par Bossuet dans ses *Maximes sur la Comédie,* justifiant ainsi après dix-neuf ans l'injure de la fosse commune que beaucoup de contemporains avaient dû trouver légitime et suffisante pour un comédien.

Il n'empêche que le siècle a reconnu dans le moment même ses grands hommes, quand ils étaient vivants encore et dans tout l'éclat, quelquefois trompeur, de leur renommée. Autant qu'aux grands hommes eux-mêmes cette certitude de coup

d'œil, de choix, de jugement est honorable à l'esprit du siècle; ou, si c'est trop dire, à son instinct. Il y a lieu d'ailleurs de noter la variété de ce goût, bien plus libre et large qu'on ne l'a voulu et fait croire. L'*Astrée* n'avait point passé de mode, avec son premier succès, pour tout le monde et son romanesque comme celui de *Clélie* et du *Grand Cyrus* avait conservé des fidèles, Condé, Sévigné, La Fontaine. On a cru Ronsard oublié et complètement disparu, sur la condamnation de Malherbe, ratifiée et contresignée par Boileau. Mais on n'a pas cessé de réimprimer ses *Œuvres complètes* jusqu'en 1630. Il est à gager que ses nombreuses, massives et fastueuses éditions n'avaient pas disparu des bibliothèques, toujours plus conservatrices qu'on ne pense. Fontenelle, établissant en 1693 l'excellent choix de poésies connu sous le nom de *Recueil de Barbin*, n'y a pas fait figurer moins de quatre-vingts pages de Ronsard, présent dans ce livre avec ses meilleurs vers. La Fontaine s'est plu à *Peau d'âne* comme aux conteurs du temps passé, aux fabliaux, aux vieux romans de chevalerie — comme son temps s'est plu à ses *Fables* dédaignées de Boileau dans son palmarès des genres poétiques. Sur la foi de Boileau, on a cru le siècle ignorant de tout ce que Boileau lui-même ignorait, dans son aversion du gothique; mais l'omniscient Peiresc, l'érudit Du Cange, Baluze, Mabillon, Vigneul-Marville, les frères Dupuy, ont témoigné la curiosité la plus savante et l'intérêt le plus intelligent pour nos antiquités nationales et notre ancienne littérature; examinant de près les textes et cherchant les sources, ils fondent la critique historique. L'idée la plus fausse du siècle, à cet égard, a été donnée par Boileau. Mais on serait aussi injuste que lui dans ses préventions passionnées, si on traitait sans discernement et avec autant d'humeur que lui ses grandes vertus et ses regrettables erreurs. On le prend pour un critique parce qu'il juge bien et loue bien ce qu'il aime; parce qu'il a justement exécuté quelques écrivains médiocres, ses contemporains; parce qu'il a même eu du courage en sachant déplaire. Mais son information littéraire ancienne était erronée. Il n'a probablement pas lu Villon, qu'il dit avoir « *dans nos siècles grossiers — débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers* », ce qui ne correspond à rien. Il n'a peut-être lu Ronsard qu'à travers la condamnation (verbale) de Malherbe. Il tient que Marot rima des triolets et des mascarades, et cela n'est pas. Il n'a aucun sens du passé français, aucun sentiment de notre tradition spirituelle, de nos ori-

gines les plus vénérables, notre Moyen Age lui est fermé; et ce défenseur des Anciens contre les Modernes n'aura aucune considération pour les vrais anciens de notre pays; les seuls anciens qu'il vénère et dont il reconnaît valable la leçon seront ceux de l'antiquité gréco-romaine. Parmi eux, il fera d'Horace son dieu, son maître, son témoin. C'est la leçon d'Horace qu'il répète dans son *Art poétique*, où l'on croit tenir le programme et la préface de la fameuse école de 1660; où l'on n'a, mis en bon français et en alexandrins carrés, véloces, rigoureux, que les préceptes et les lois d'une esthétique et d'une technique littéraire vieilles de deux mille ans. Si encore cet *Art poétique* avait paru avant l'année 1660, on aurait pu admettre qu'il avait servi de conseil aux auteurs qui s'illustrèrent sous cette date et dans les années qui suivirent, si tant est qu'aucun écrivain se réfère jamais, avant de commencer son œuvre, aux recettes et à la direction d'autrui. Mais l'*Art poétique* a paru en 1674, quand toute l'œuvre de la pseudo-école de 1660, illustrée par les pseudo « quatre amis » de *Psyché*, était faite, achevée, célèbre; l'encre sèche, les chandelles éteintes. A cette date de 1674, où tout *Art poétique* est devenu complètement inutile (excepté pour les Jean-Baptiste Rousseau, les Crébillon et les Delille du siècle futur), les chefs-d'œuvre du grand siècle avaient vu le jour. Molière est mort, Corneille se tait. Racine a quitté le théâtre ou presque, et il n'y reviendra que pour *Phèdre*, avant le sublime accident, plus tardif encore, du dernier chef-d'œuvre, *Athalie*. Bossuet a prononcé ses *Discours* et ses *Oraisons*. La Rochefoucauld ne fait plus que se réimprimer. La Fontaine a donné toutes ses *Fables* et ses *Elégies;* Boileau lui-même a bouclé, à quelques vers près, ses œuvres complètes. On ne voit, paru en 1678, que *la Princesse de Clèves* qui fasse figure de chef-d'œuvre après que l'*Art poétique* eût vu le jour, mais Boileau ne s'y intéressant pas au roman, Mme de Lafayette ne lui doit rien. Ainsi les grands noms du siècle, les artisans de l'école classique pourraient mourir à cette date où Boileau enseignait l'art d'être poète. Leur apport est enregistré; ils ont fait déjà le grand siècle; la place de chacun d'eux est d'avance marquée et retenue pour l'apothéose. Ce qui va suivre est d'un autre temps, d'un autre âge. Paul Hazard a pu dater de l'année 1680 la coupure profonde qui, du vivant même de Louis XIV et des plus beaux écrivains de son règne, à l'heure de leur commun apogée, va séparer de l'ancien

temps le temps nouveau, où va naître un nouvel esprit. Tout est court, tout est fini environ 1680, à quelle date la main passe. La vérité sera cherchée dès lors par d'autres moyens, et pour d'autres effets, dans d'autres voies.

Une conception pernicieuse du classicisme littéraire consisterait à voir en lui une perfection idéale, collective, cherchée et obtenue par l'imitation des œuvres réussies, dignes d'être admirées et données en modèle dans les classes. Cela reviendrait à dire que le classicisme est un point de départ, un objet de répétition, quand il est au contraire un point d'arrivée. Au siècle des lumières, les admirateurs à la suite, plus préoccupés de pensers nouveaux que de nouvelles formes d'art pour les exprimer — ce sera le sens des vers de Chénier : *Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques* — ont cru pouvoir conclure des chefs-d'œuvre du temps de Louis XIV qu'il n'y avait qu'à les répéter, sans qu'il leur ait été donné de voir que l'imitation servile de Racine ne menait qu'à la décadence exsangue de la tragédie dont les poètes romantiques devaient avoir si vite et si facilement raison. Ils ne détruisaient qu'un cadavre. Le classicisme véritable est une création vivante, une conquête; la saveur d'un fruit surveillé avec soin. C'est la fin d'un beau jour, ou le couronnement d'un temple. Puis-je dire que le classicisme est comparable à la maturité de l'abricot parvenu à son point de perfection, au-delà duquel il est blet et bon à jeter? C'est familièrement exprimer que la perfection classique ne vaut qu'une fois et qu'elle demeure inimitable, comme une vertu personnelle à celui qui en est revêtu. L'art littéraire du XVII[e] siècle, aux mains des maîtres, aura connu cet apogée, et l'ayant atteint, il s'achève, il s'arrête, il s'immobilise et il meurt comme les plus admirables fleurs à l'extrémité de l'été; comme sont morts Racine, La Fontaine et Boileau lui-même, que personne n'a pu répéter, ni ne remplacera jamais. Un classicisme enfin ne s'obtient que par une série de sévérités, de resserrements, de compressions, d'ostracismes et de sacrifices, pour aboutir aux codifications de l'*Art poétique*, qui n'a pas fait ni aidé à faire Molière ou Racine, mais qui en a très bien dit, sans plus, peut-être, le juste succès. Réserves faites comme il convenait, sur ses manques, l'intéressant de la doctrine de Boileau réside autant dans ce qu'il admire et préconise que dans ce qu'il écarte et supprime, à savoir le Moyen Age, Villon et Ronsard, pour ne citer que cette source, ce hallier et cette forêt. Les choses

étant comme elles sont, entre la part des habitudes prises et celle de la vérité en soi, ce n'est pas naturellement supprimer Boileau et nier la beauté de l'art classique, même étroit, qu'il orchestre ou qu'il codifie, que de s'intéresser à tout le reste, qui précède, et que le classicisme en tant qu'école littéraire a repoussé ou dont il a détourné le cours. Ce n'est pas à dire non plus que le classicisme, en tant qu'idéal et comme perfection, a eu tort. Il demeure toujours à trouver; comme le XIXe siècle trouvera le sien dans ses Romantiques, aujourd'hui fini et à remplacer pour nous par un autre, au bout de notre propre mûrissement. Toute époque littéraire a son classicisme, bon à opposer à romantisme, comme dans la stérile querelle datée sur ces deux termes. Au sommet de leur perfection élargie, au-delà d'une mode passagère, nos grands romantiques ont rejoint, dans le temps venu, les classiques; leurs œuvres devenues classiques à leur tours. Ils s'appellent Chateaubriand, Stendhal, Balzac, Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Sainte-Beuve, Flaubert. Entrés à leur tour dans ce « monde des égaux » que Victor Hugo dit justement celui des maîtres, ils y auront rejoint Boileau lui-même, à qui rendre honneur dans l'ensemble, après l'avoir discuté dans le détail. C'est un bon fantassin, il s'est bien battu. Honneur tout de même et donc à Boileau, vigoureux mainteneur de vérités essentielles sur le beau, le vrai, la raison; excellent écrivain d'humeur, poète inventif et mené par sa verve, heureux ramasseur de formules et honnête homme courageux, qui a su défendre ce qu'il aimait, dans un vigoureux contrepied, quand la partie n'était pas encore gagnée. S'il porte les péchés du siècle, Boileau a été utile à son temps; il continue à l'être dans le nôtre. Surfait par les froids régents de collège, qui l'ont pris trop fidèlement à la lettre, pour ne faire que des néo-classiques à sa suite, il reste nécessaire à toute littérature, par un petit nombre de préceptes. Au-dessus des règles étroites, desséchantes et des prescriptions tatillonnes, Boileau a posé aussi les grandes, qui importent, celles qui fondent le goût supérieur, qui valent pour tout l'art d'écrire et dans tous les temps, et qui, dépassant même la littérature, l'ennoblissent dans la mesure où elles constituent, inséparable de cette littérature dans son bien dire et dans son dire vrai, la plus haute morale intellectuelle de l'homme classique. Impeccable sur les principes et dans l'essentiel, d'une moralité souveraine, les recommandations spirituelles de Boileau valent toujours. Elles mettent

au-dessus de tout le vrai, la simplicité, le naturel, l'ordre, la bienséance, la clarté, les mérites du travail bien fait, l'acceptation de la critique, l'amour de la gloire, le respect du grand et du beau. Contre l'astragale et la pointe, il préconise le solide et le sérieux; c'est le jansénisme du vrai. Il a défendu pour nous par avance, à jamais, la raison, l'enivrant bon sens et la liberté d'opinion, dans le temps même des précieux, des turlupins, des faux dévots et de la persécution de Port-Royal. Boileau aura été du bon côté.

(*à suivre*).

Ma femme au Danemark

par SVEN LOLLIK.

— Gaby, dis-je, te plairait-il de faire un petit tour au Danemark?

Gaby n'avait jamais encore visité ce charmant pays, qui fut le théâtre de ma lointaine et turbulente jeunesse. M'Hicque non plus, d'ailleurs, qui vit le jour dans une banlieue de Londres, sous les bombes, et qui fut à Eton initié à l'éducation particulière à sa race. On n'imagine pas comme, en vrai Anglais qu'il est, il peut être hautain envers de « simples étrangers » (ses compatriotes ont un autre mot, que la décence me défend de répéter ici), lesquels il considère à priori comme étant de sang mêlé. Et puisqu'il en avait été ainsi décidé, et puisque Gaby et moi sommes des gens d'âge, qui préférons un douillet lit d'hôtel à la poussière et à l'inconfort des sleepers, nous nous sommes mis en route par l'express ordinaire, faisant escale de nuit à Hambourg.

Nous prîmes contact avec le Danemark le lendemain matin, par délégation si je puis dire : en l'espèce, le ferry-boat de Grossenbrode, qui est le terminus allemand de la nouvelle ligne « à vol d'oiseau » entre Copenhague et le Continent. Le navire avait à peine quitté le quai qu'une cloche sonna, et voilà tous les passagers qui se mettent à courir comme si la proue touchait déjà terre à l'autre bout et que chacun voulût être le premier à débarquer. Il apparut que ce n'était que l'appel du déjeuner. Nous avons réussi à accaparer une table près de la fenêtre, et attendîmes le garçon. Qui ne vint pas. Mais tout le monde

s'était mis à circuler autour d'un immense comptoir au milieu du salon, assiettes en main, ce que voyant nous nous armâmes de même et réussîmes à nous installer sur la ligne de front. Il y avait là des plats avec des roastbeefs entiers, des rôtis de veau et de porc garnis de pruneaux et de pommes, tout l'assortiment des viandes froides et divers petits plats chauds, du poisson salé, fumé ou mariné, des salades, légumes, fromages, marmelades et confitures, du miel, pain et beurre, des tas et des monceaux; et chacun se servit à volonté et revint chez soi avec le butin. Quitte à répéter l'opération ultérieurement. Gaby piqua dans le saumon fumé et le pâté de foie, je me contentai de quelques tranches de « rullepoelse » (saucisson roulé de veau aux condiments) et d'une délicieuse côte de porc — avec l'os, à l'intention de M'Hicque qui me suivait comme un chien — ainsi que d'un hareng en daube, de deux sardines, de thon et de hure. A la hâte, pêle-mêle — me proposant d'être plus éclectique ensuite, une fois la première faim apaisée.

Alors seulement arriva le garçon. Avec la fameuse bière en bouteilles — je préfère le stout de Carlsberg; mais pour le Pilsen, donnez-moi du Tuborg ou, mieux encore, du Wilibroe — et l'akvavit, eau-de-vie de grains sans laquelle aucun repas n'est un repas (comme, en France, pour le fromage) ni sans laquelle l'anguille ne se digère. Gaby n'est qu'une petite fourchette, si l'on peut dire, quant aux liqueurs, et M'Hicque est un abstinent. Il fut donc de mon devoir, pour l'honneur de la famille, de boire les trois « snaps » en guise d'étrennes, à leur santé. J'avais bien prévenu Gaby que les Danois étaient de gros mangeurs. Ils ne faillirent pas à leur réputation. Mais nous vîmes bien que, quand l'occasion se présente, les Hollandais et les Belges, les Allemands et les Suisses, et bien d'autres, ne se font pas faute de tenir tête aux autochtones. Seule une jeune miss anglaise, tout en rongeant délicieusement un os de poulet, assuma un air de dégoût romantique et nous déclara dédaigneusement : — Vous autres Continentaux, vous ne pensez qu'à vous nourrir!

Il est vrai que « la bouffe » joue un grand rôle dans la

vie d'un Danois moyen. Et non pas pour des raisons d'hygiène seulement ou pour se tenir « en forme (s) ». Le Danois aime manger, et il mange avec une joie qui lui sort de tous les pores. Encore faut-il que la matière soit bonne et appétissante. C'est-à-dire saine, pas trop sophistiquée, mais avec des condiments et des assaisonnements surtout gras ou sucrés, sous prétexte des exigences du climat, lequel n'est pourtant pas trop rude : plus de vent que de réelles rigueurs. La conversation au Danemark tourne volontiers sur la meilleure manière de cuisiner un « roedgroed » — gelée de groseilles avec crème fraîche vanillée — ou un « bisksemad » — genre de pudding de viande, sans le pudding, et avec un œuf à cheval. Les affaires se traitent généralement au-dessus d'une table de déjeuner, et se scellent au dîner, avec un œil sur le « pourcentage d'alcool dans le sang » qui est l'objet des soins attentifs de la police de la route. On sort souvent en famille, ou avec des amis, rien que pour aller déguster quelque nouveauté culinaire, ou s'assurer que telle ancienne spécialité est restée à la hauteur de sa renommée. Même, l'officiel « indice du coût de la vie » comprend parmi ses composants une rubrique pour « visites au restaurant ». Le « smoerrebroed » — du pain beurré copieusement garni selon des listes imprimées parfois longues de plusieurs pieds — est à la base de tous les « petits » repas, les plats chauds n'étant de rigueur qu'au dîner. Puisque le Danemark est « le grenier de l'Europe », il n'en coûte généralement pas cher de « manger dehors », et les portions sont à l'avenant. Et si votre budget est étriqué, si c'est la fin du mois, vous faites votre smoerrebroed à la maison, et de nombreux restaurants, cafés et auberges, en ville comme à la campagne et sur les plages, s'empresseront de vous fournir le couvert, même si vous n'y prenez qu'une tasse de café ou une limonade.

Plusieurs consommateurs étaient encore à table — y compris M'Hicque que les garçons s'amusaient à gaver avec les déchets des assiettes — quand le bateau arriva à Gedser après une traversée de trois heures et sans autre

histoire que celle de la gastronomie. Gaby était sur le pont avec moi, admirant les basses rives vertes où les champs trempent dans les eaux saumâtres de la Baltique. Le mariage de la terre et de la mer est complet ici comme nulle part ailleurs. Les feuilles de nénuphars — communément représentées comme les cœurs — de l'écusson du royaume symbolisent bien ces îles flottant sur l'onde : vues d'en haut, de l'avion qui fait la navette entre Paris et Copenhague, avec les falaises étincelantes de Moën couronnées de forêts, et liserées de l'écume blanche des vagues, elles sont un spectacle d'une beauté et d'une douceur inoubliables. On accosta. Les quelques huit cents passagers débordèrent des petits baraquements de la douane. Il y avait en tout et pour tout quatre fonctionnaires pour contrôler les passeports et les devises, et pour visiter les bagages. Et le train partait dans vingt minutes. Cela me permit de faire « passer » quelques bagatelles que nous avions emportées à l'intention de nos amis de là-bas : une demi-douzaine de bouteilles de whisky, divers flacons de parfum français, des cigares de Hollande, quelques coupons de soie italienne, et des bas de nylon. Une paille.

Les Danois sont très respectueux des lois et règlements. Ils déclarent au fisc la totalité de leurs revenu et fortune (car il y a un impôt sur la fortune) quand il n'y a pas moyen de faire autrement, — donc les salariés surtout. Certains paysans et hommes d'affaires aiment — mais seulement pour s'amuser à le taquiner — laisser au receveur des contributions le soin de deviner combien ils ont gagné de plus dans l'année. Parfois cela réussit. Avec la douane, c'est un vrai sport. Aucun Danois qui se respecte ne voudrait seulement songer à frauder l'Etat — fi donc, le vilain mot! Mais c'est tout de même un chatouillement agréable que d'introduire subrepticement dans le pays quelque babiole — dont les droits d'entrée peuvent même ne pas valoir le coût des formulaires — pour la montrer aux amis et connaissances comme « de la contrebande ». A l'époque, le café était encore rationné au Danemark et l'allocation était vraiment trop faible, une demi-livre par mois, et rien pour les enfants. Le Danois qui la trouvait

insuffisante — et, pendant les beaux mois d'été, quelques centaines de milliers la trouvèrent insuffisante — prenait donc le bateau pour Malmoe, la ville suédoise que l'on voit de Copenhague, au delà du Sund, et revenait dans la soirée, lui-même, sa femme et ses quatre enfants portant chacun sa livre « permise » de café (ou deux s'il pouvait les arrimer dans quelque poche), achetée sur le marché suédois libre. Cela revenait peut-être un peu cher, si l'on comptait les frais du déplacement et d'un bon dîner bien arrosé au « smoergas », mettons le double ou le triple du prix d'un café de qualité meilleure acheté au « marché noir » indigène — lequel prix était déjà le double du prix officiel. Mais ils étaient heureux, car ils avaient, comme Ulysse, fait un beau voyage.

A la vingt et unième minute, nous étions donc à bord du train qui devait nous mener à Copenhague. Il ne bougeait pas. Nous attendions, un peu impatients. Huit cents personnes attendaient, manifestant de plus en plus clairement leur impatience. Quand tout à coup voilà une jeune fille qui se lance hors d'un vieux tacot et se met à courir le long du quai criant : « Gaby, Sven, Gaby, Gaby! » Je passai la tête hors de la fenêtre, un peu penaud de nous voir subitement le point de mire de l'attention peu flatteuse des sept cent quatre-vingt-dix-huit autres passagers, sans compter les cheminots et les badauds, et qui vois-je? Mais c'était Soffy, la « date » de l'été passé de notre fils cadet et, partant, la tante (adoptive) de M'Hicque, qui la saluait de ses jappements joyeux. « Je m'étais attardée aux bains de mer, expliqua-t-elle une fois assise à nos côtés, et l'hôtelier fut assez aimable pour téléphoner au chef de gare et le prier de faire attendre le train. Et me voici! Soyez les bienvenus au Danemark! » Soffy s'empara du *Senator* que j'avais sorti à l'intention du brave fonctionnaire : « Les cigarettes, c'est juste bon pour les enfants et les snobs », déclara-t-elle en l'allumant. Heureusement Gaby ne fume pas. Mais elle aime renifler l'arome d'un bon cigare, et se réjouit de voir mon plaisir. Un léger sourire, avec une nuance de « shocking », se jouait autour de sa bouche pendant qu'elle louchait

vers Soffy faisant des ronds de fumée comme un Turc.

Le train passa sur le pont « du Grand-Courant », le plus long de l'Europe, qui au-dessus d'un bras de la Baltique relie l'île de Falster à la Zélande; nous arrivâmes à Copenhague dans la soirée. Plutôt que de prendre un taxi pour l'hôtel nous sommes partis à pied de la gare pour faire voir la ville à Gaby, et permettre à M'Hicque de flairer connaissance de quelques congénères. Ce qui n'alla pas sans grognements de xénophobie, de part et d'autre. Les bagages furent chargés sur un « long-John », une bicyclette pourvue d'une grande plate-forme basse intercalée entre le guidon et la roue avant. Les long-John assument le plus clair du transport léger au Danemark. Un jeune garçon de course — un « svajer » — y charrie quelques sacs de patates, six vélos ordinaires ou une motocyclette, une armoire à glace, ou sa bonne amie, faisant louvoyer ce fragile engin parmi les tramways, autos, autobus et camions, et les milliers et milliers de cyclistes qui encombrent (c'est le mot) les rues de toute ville danoise. La sortie des bureaux à Haarlem est un désert à côté de « Vesterbro ». Et ces cyclistes vous exaspèrent par leur lenteur (pour celle-ci, cependant, les Hollandais ont la palme) : quand enfin le tas est passé et que vous vous préparez à traverser la rue, les autos du paquet suivant sont déjà sur vous. Mieux vaut s'y lancer à tête baissée, si l'on ose, et leur laisser le soin de se débrouiller pour vous éviter. Le « svajer » sait tourner autour de vous avec une acrobatie spectaculaire, il manque de vous écraser le bout des pieds, il frôle votre chapeau, bouscule vos lunettes, pendant que vous vous contorsionnez pour sauver votre vie; mais il vous rentre rarement dedans, et se contente de vous lancer un gai et fraternellement encourageant : « Salut grand-père (ou grand'mère, selon le cas), t'as bien dormi? qui vous coupe la réplique. Il est d'ailleurs déjà loin.

« Vous n'allez pas m'inviter à dîner au Tivoli, ce soir? » proposa Soffy ingénument, toujours astucieuse comme une chien de boucher. Voilà bien le Danois : toujours manger! Mais moi aussi je sentais bien une

petite fringale, et Gaby est toujours heureuse quand elle me voit campé devant une table bien dressée, cela prouve que je me porte bien, dit-elle. Voici trente-deux ans qu'elle réussit à me tenir bien portant. Le boucher de notre petite ville ôte son chapeau quand il me rencontre dans la rue, le marchand de vin aussi — mais non pas l'apothicaire. Tivoli est une espèce de Luna-Park, un jardin planté sur les anciens remparts de Copenhague, maintenant situé en plein cœur de la cité. Il y a un palais mauresque (qui cache un buffet) et une tour chinoise (un tea-room), une rue moyenâgeuse remplie d'étals, des salles de concerts à entrée gratuite, un théâtre de pantomime en plein air, ainsi que des tréteaux pour les ébats des saltimbanques, des montagnes russes, une foule d'échoppes avec des chanteuses, des jeux d'adresse et des curiosités, un cabinet de miroirs et la « folle maison », sans oublier « le paradis des enfants ». Pour mémoire seulement : une trentaine de cafés et de restaurants. Le prix d'entrée général est modique; toutes les classes de la société s'y rencontrent et s'y bousculent, depuis la famille royale jusqu'aux bourgeois et ouvriers, des familles avec leur panier de smoerrebroed (oui, Madame; et il y a des guinguettes réservées exprès à cette clientèle-ci), des soldats et des midinettes, et dans la matinée des enfants avec leurs mères ou leurs nurses. Nous nous sommes promenés parmi les fleurs et les fontaines lumineuses, manquant de marcher sur une cane avec ses canetons qui déambulaient paisiblement devant la tribune d'une harmonie comme s'ils étaient au milieu d'un marais lapon. Soffy se laissa aller à chevaucher le crocodile d'un carrousel, je tirai quelques coups de carabine à un stand Flobert, Gaby acheta des épingles en forme de soldats en tuniques écarlates coiffés de l'imposant bonnet à poils; et nous échouâmes finalement à la terrasse fleurie d'un restaurant d'où nous pouvions sous des myriades de lampions contempler le feu d'artifice tiré sur le lac, les anciennes douves de la ville fortifiée.

Il faut savoir que Copenhague est sis au bord de la mer; il possède le plus grand port des pays nordiques.

Les pêcheurs apportent chaque matin leur prise de la nuit, amarrant leurs barquettes au canal qui longe le marché-aux-poissons, au centre même de la « ville intérieure » et non loin de tous les grands magasins. Le poisson y est donc bon et frais; nous eûmes une excellente salade de homard et une truite au bleu (pour commencer), et à la fin des fraises glacées Chantilly, et un jarret de veau pour M'Hicque (il devient vraiment gâté). Un petit orchestre s'époumonnait en face, admiré, et critiqué, par une douzaine de commères bien en chair plantées, avec leurs tricots, sur les bancs d'alentour et qui n'en pouvaient plus d'être venues à pied jusque-là depuis l'entrée, à cinquante mètres. On nous avait vanté la beauté et la fraîcheur des jeunes filles de Copenhague. Malheureusement je n'en voyais point, n'ayant d'yeux que pour Gaby — qui s'arrangeait bien pour que je n'eusse d'yeux que pour elle. Plus malheureusement encore, il faut croire que toutes meurent jeunes. Au moins, celles que nous apercevions, d'un âge plus mûr, semblaient ne s'apparenter en rien aux sylphides éthérées que j'avais décrites à Gaby d'après les souvenirs combien confus et trompeurs de ma jeunesse innocente, mais devaient plutôt sortir de quelque sérail barbare où les standards de Hollywood ne sont pas encore venus altérer les goûts naturels. Ou se pouvait-il que ce fût l'usage immodéré des pâtisseries succulentes qui eût imposé aux sveltes déesses d'autrefois ces proportions dignes et plantureuses que nous admirons chez Rubens et Jordaens? Oh, les pâtisseries danoises! Soffy reçut une double portion, et Gaby une simple, mais qui paraissait hypertrophiée à ses yeux encore inhabitués, du fameux « lagkage » : le chipolata entre pâtes feuilletées, bourré de crème au beurre ou pâtissière et garni de fruits et macarons et crème fouettée et que sais-je encore! Soucieux de ma « ligne » je me contentai d'un rien, ou deux, sur le bord d'une soucoupe, et je me délectai au café plutôt d'un cherry brandy — autre spécialité danoise et, entre nous, le délice de Gaby. Ce que je me gardai bien d'oublier .

Le clou d'un matin de Copenhague est la « parade »

de la garde royale. A midi sonnant, il vous arrive une colonne de gens des deux sexes et de tous âges, mais avant tout les fameux « svajer » — d'où peuvent-ils bien venir, à cette heure précise? et que disent leurs patrons, de telles escapades prélevées sur leurs heures de travail forcé, sinon forcené? — marchant et scandant une musique qu'ils sont encore seuls à entendre et barrant de trottoir à trottoir la rue étroite. Quand quelques centaines d'entre eux ont défilé, voilà enfin que l'on aperçoit, brillant au soleil, les instruments cuivrés et argentés de la fanfare, sifflant et trompettant et tambourinant quelque chanson populaire ou marche patriotique. En tête vient le tambour-major, qui doit bien mesurer ses deux mètres, jonglant avec sa canne. La musique est suivie de deux douzaines de troupiers, le lieutenant sabre au clair se faufilant dans la rigole. Tous sont uniformés de noir, pantalons bleus, avec grandes bandoulières blanches croisées et leurs fameux kolbachs; avec fusils, sabres et baïonnettes. Le tout encadré de deux sergents de ville faisant semblant de « faire circuler » le public. Le peloton s'en va effectuer la relève aux palais de Christiansborg, siège du parlement et du gouvernement, et d'Amalienborg, où réside le roi, lequel il régalera d'une petite aubade. Tout trafic s'arrête, les vendeuses des magasins plantent là leurs clientes et quittent leur comptoir pour tendre le cou sur le pas de leur porte, les dactylos pendent par les fenêtres des étages, les voitures d'enfants sont hâtivement fourrées dans quelque encoignure de maison — si leurs conductrices ne se laissent pas entraîner à emboîter le pas aux militaires. Ce n'est pas pour rien que les Suédois appellent Copenhague « la ville du roi ».

L'après-midi, nous prîmes le bus par le Strandvej, belle promenade le long du Sund, où les jardins se mirent dans l'eau calme. Chaque villa a son embarcadère avec à son extrémité une cabine de bains peinte en couleurs claires, et une barquelle ou un yacht amarré parfois à même les pelouses. Les rives vertes de la Suède, toutes parsemées de maisons blanches, s'estompent sur le fond, et les fortins qui défendent l'entrée de Copenhague sem-

blent flotter comme des îles grises sous le ciel bleu. La route est étroite, elle serpente entre les fleurs et les bosquets, parfois au bord même de l'eau dont ici aucune marée ne menace les parterres de roses ou les massifs de glycines et de lilas, parfois au sommet des collines ondulantes.

J'étais content de n'avoir pas emmené notre voiture : le fouillis des cyclistes eût été trop pour les nerfs de Gaby. Seuls, ou avec un bébé dans une espèce de panier devant ou derrière, souvent les deux, sinon dans une petite remorque surbaissée probablement pour mieux faire avaler la poussière au marmot, ils méprisent les plus élémentaires règles de la circulation, ils roulent trois ou quatre de front, et se conduisent comme les maîtres de la route. En cas d'accident, ils ont la police de leur côté, et les spectateurs aussi. Les automobilistes sont tout au plus tolérés comme taillables et corvéables à merci; mais ils feraient mieux, à part cela, de rester au garage, le dimanche surtout.

Le Strandvej forme un village riant et intime, où « tout Copenhague » habite, se connaît et se rencontre chaque été, depuis le faubourg de Hellerup à Elseneur, à 45 kilomètres, et même au delà, jusqu'à Hornbaek. Le beau vieux château de Kronborg fut bâti sur un promontoire face à la ville suédoise de Haelsingborg, de l'autre côté du Sund, qui n'a ici que quatre ou cinq kilomètres de large. Nous avions l'intention d'assister à une représentation de *Hamlet* donnée dans la cour intérieure du château par une troupe irlandaise. Elles ont lieu tous les ans, exécutées à tour de rôle (c'est le cas de le dire) par des acteurs de pays différents. On montre le tombeau de Hamlet dans le parc d'un hôtel non loin de là. De mauvaises langues veulent insinuer que le personnage était natif du Jutland, qu'il ne vint jamais à Elseneur, et que sa stèle funéraire ne couvre que la dépouille mortelle d'un pauvre matou. Quoi qu'il en soit, le génie de Shakespeare a rendu la poésie plus vraie que la vérité historique, et nous nous y sommes pieusement recueillis. Seul, M'Hicque ne cessa de flairer suspicieusement le pied du monument — peut-

être parce que cette polissonne de Soffy lui soufflait malicieusement le mot excitant : Poussycat!

Nous fîmes ensuite une petite promenade dans les rues tortueuses d'Elseneur bordées de maisons à colombages, sans étage et à volets verts, où des essaims d'enfants se garaient avec dextérité des autobus, touring-cars et autres dangers-éclair. Même les bambins de deux ans qui jouaient dans le ruisseau étaient rarement écrasés, nous assura-t-on; ce qui nous parut corroboré par le fait que nous en pûmes compter tout autant après notre visite à Hamlet qu'avant. Les instincts maternels de Gaby la faisaient tomber d'une émotion dans une autre. En voilà un sous les roues d'un « svajer »; ou celle-ci, bien trop jeune pour tenir assise sur le porte-bagages d'une sauvageonne sœur aînée; en voici un qui essaie de tirer la queue à M'Hicque — et, à son âge, on préfère éviter tout contact avec la marmaille — cependant que trois ou quatre se battent entre eux, et Gaby s'élance pour les séparer, avec des conséquences prévisibles et fatales à sa robe beige. Pour se sauver, elle se retire précipitamment derrière mon dos, et je reçois dans les jambes un petit cavalier sur tricyclette descendant en bolide l'allée en pente d'entre deux chaumières idylliques. Je le sens encore, surtout par temps pluvieux. J'avais quelques mots bien choisis au bout de la langue, mais je me retins : Gaby aime tant les enfants.

La mère de Soffy avait téléphoné et nous avait invités pour le week-end. Le bus nous menait à Soroe, petite ville de quelque trois mille habitants. Depuis l'introduction du christianisme, Soroe est un centre intellectuel. La cellule se voit encore où le moine bénédictin saxon rédigea son *Histoire du Danemark* au XII^e^ siècle. Son patron, l'évêque Absalon, fondateur de Copenhague, repose derrière l'autel dans l'église romane, entre des rois et des nobles avec leurs épouses, et le « Molière danois », Ludvig Holberg, historien, philosophe et dramaturge. Des routes pittoresques nous conduisaient entre les bois et les prairies, de riches champs de blé où chantaient les moissonneuses et où des bandes de mouettes virevoltaient au sil-

lage des charrues. Des vergers les pommes nous souriaient de leurs joues vermeilles et dorées. Les fermettes gaies et propres comme dans un conte de fées luisaient de leurs murs ocrés entre les espaliers mauves. Traversant encore des villes endormies dans leurs rêves du passé, du temps où les citoyens discutaient des affaires de la communauté sous le tilleul du mail — on y montre leurs sièges de pierre, en rond sur la place du marché —, nous arrivâmes vers midi au terme de notre voyage.

Soroe est comme un cordon de perles jeté autour du lac bordé de forêts claires. Son école — « l'Académie » —, riche du legs des immenses propriétés de Holberg, est une des meilleures du pays. Parmi ses diplômés se trouve bon nombre de membres de l' « intelligentsia » danoise, et son corps professoral compte des hommes de science et des écrivains de renom. La famille de Soffy habite une villa en retrait de la Grand'Rue. Nous y fûmes reçus cordialement. M'Hicque trouva tout de suite une amie dans la pékinoise Joséphine pendant que le sherry — j'ai toujours considéré les cocktails comme une hérésie; à moi la treille pure! — était servi sous la clématite en fleurs. Ces dames se retrouvèrent vite aux problèmes ménagers. Les messieurs se réjouissaient de l'abondance des récoltes. L'ampleur de la production agricole est au Danemark un sujet de conversation inépuisable et universel, l'économie du pays en dépend, l'industrie même y est largement intéressée, les citadins s'y connaissent aussi bien que les campagnards, et tous, jusqu'aux enfants, s'y passionnent; des écoliers et des écolières de Copenhague et des autres villes sont reçus à titre d'invités, par dizaines et dizaines de milliers, dans les fermes, pendant les grandes vacances d'été. Ils y vivent et s'amusent comme des rois et des princesses, ou plutôt comme des cow-boys et des girls, quand ils s'en vont aux champs juchés au sommet de la charrette au fumier, ou « aident » le fermier à conduire le tracteur, ou la fermière à traire les vaches.

Après le dîner, nous nous sommes retrouvés sous la véranda. Le père de Soffy est professeur à l'Académie, historien de grande réputation. Il raconta à Gaby des tas de

choses sur le pays, sa politique, ses beautés naturelles et artistiques : Andersen, Kierkegaard, Georg Brandes y passèrent. Avant tout il lui conseilla de visiter à Copenhague le musée Thorvaldsen, le grand sculpteur contemporain de Canova, représentant du classicisme le plus pur et le plus élevé. Il lui recommanda aussi les sculpteurs Bissen et Sinding, des peintres comme Jens Juel, Kroeyer et Zahrtmann. Il nous montra de beaux spécimens d'art appliqué danois : des porcelaines et des grès, argent, étain, bronze.

Gaby l'amena sur le terrain de la musique. L'opéra et les grandes salles sont fermés en été; mais il y a les concerts d'orchestre et de solistes du Rivoli, où des célébrités danoises et étrangères se font applaudir. Les festivals du château de Hindsgavl, sur une île dans le petit Belt, ont acquis rang d'événement européen. Nous écoutions quelques disques, Gaby se plaisant surtout à Lumbye, le « Strauss danois », aux romances de Heise, et aux partitions romantiques de Gade et Lange-Muller. La musique contemporaine fut représentée par Carl Nielsen, qui est en passe de conquérir les pays anglo-saxons. Une école de jeunes a produit des ballets et des opéras intéressants. Plusieurs quatuors ont porté l'exécution de la musique de chambre à un niveau rarement atteint. Et l'orchestre de la Radio, sous la baguette de Thomas Jensen, remporta le prix d'honneur au festival d'Edinburgh, et venait de rentrer d'une tournée triomphale aux Etats-Unis.

Le dimanche dans une pareille petite ville est très différent de ce qu'il peut être dans la métropole. Gaby désirait assister à la messe avec la famille, cependant que j'allais me promener avec M'Hicque et revivre en esprit les années heureuses que j'y avais passées, il y a si longtemps. Les magasins sont naturellement fermés, sauf celui du boulanger. Les rues sont vides. Un chat somnole sur la tablette d'une fenêtre ouverte, parmi les géraniums et les caoutchoutiers. Les écoliers qui, en semaine, dominent la ville avec leurs bérets et pantalons blancs, leurs vestes gros-bleu à boutons dorés, sont maintenant dispersés aux

champs et dans les bois, ramant ou se baignant au lac, jouant au cricket ou rivalisant aux divers jeux d'athlétisme. Les Danois ne sont pas un peuple religieux. Bien entendu, de nombreux fidèles assistent au service divin le dimanche, et une vie religieuse intense se manifeste dans certains milieux. La religion officielle est l'évangélisme luthérien; les sectes y sont beaucoup moins nombreuses que, par exemple, en Angleterre, et le nombre de catholiques, israélites, etc., est négligeable. Mais en majorité, s'ils se font baptiser, marier et enterrer avec la bénédiction de l'Eglise, ils y mettent rarement les pieds, et s'ils ne sont pas indifférents, ils écoutent plutôt quelque philosophe laïc, ou des prophètes « de ce monde ». Quelques collègues du papa de Soffy sont venus dîner. Ils nous parlaient de l'intérêt croissant pour les choses de l'esprit parmi le peuple, et surtout dans la jeunesse qu'ils trouvaient infiniment supérieure à ses aînés de l'autre après-guerre, plus travailleuse, plus consciente de ses responsabilités et, depuis un petit temps, moins matérialiste; le flot d'hédonisme qui avait balayé le pays dans les années vingt et trente leur semblait reculer devant une compréhension plus large et un respect de plus en plus profond des valeurs de la culture classique et désintéressée.

J'avais apporté une bouteille de whisky — Soroe n'avait plus vu de vrai Scotch depuis bientôt treize ans — et Gaby déballa une boîte de pralines de Bruxelles (le chocolat est très cher au Danemark). Les oiseaux chantaient aux bocages, la douce brise du serein remuait à peine les feuilles des frênes, une fontaine aspergeait de ses gouttelettes d'argent le velours de la pelouse. Soffy rentra du jardin : « Ecoutez, dit-elle, Gaby et Sven! Il y aura du neuf dans la famille : M'Hicque et Joséphine ont convenu de se marier, et sans même attendre le consentement de leurs parents respectifs. » Evidemment, M'Hicque avait toujours eu un faible pour les pékinois. Cela n'était tout de même pas très bien pour un fox à poil dur. J'allais le lui dire. Mais Gaby aime tant les chiens.

POÈMES

par PAUL DE CHÈVREMONT

LA FETE AUX LANTERNES

Déjà les premières musiques
Font, devant nous, zigzaguer le chemin.
Les fleurs ont commencé leurs ballets botaniques
Sous les lanternes de carmin.
La lune est partie en goguette
Rejoindre le soleil, supposent quelques-uns.
Asseyons-nous en l'air, à la bonne franquette,
Avec le public de parfums.
Comme un cheval ailé qui renifle l'avoine
Et s'entend à la bien choisir,
Un bourdon noctambule épouse une pivoine
Qui, justement, se trouvait de loisir.
Les escargots calés dans leurs fauteuils d'orchestre
Et la claque des pissenlits
Accueillent de bravos déchaînés, ou polis,
L'entrée en scène du bourgmestre,
Personnage dont le talent
Consiste à simuler, par un jeu de pétales
Et pirouettes municipales,
Le désespoir amoureux d'un chou-blanc.
Partout vont circulant des coupes de rosée
Sitôt que change le décor.
Artificier, un bouton d'or

S'enivre, et file avec une fusée.
Puis tout se calme. C'est la fin.
Un volet grince. L'étang fume.
Pour son reportage, un serin
Dans l'aurore trempe sa plume
En sirotant un jus de fruit.
Avant que soient levés les râteaux et les bêches,
Allons voir si les roses fraîches
Se souviennent de cette nuit.

PAYSANNERIE

Livrée à ses songes de foin,
Sous la lune dort une meule.
La rivière chuchote au loin
Quelque histoire pour elle seule.
Sur une corde, le vent chaud
Venu du pays des oranges,
Joue au ballon avec des langes.
Le clocher, trop tard ou trop tôt,
A son habitude bégaie
Une heure exacte, ou soi-disant,
Dont l'écho lui rend la monnaie,
Sans hâte, comme un paysan.

PASSAGE

C'est un lieu ignoré des guides,
Sur ses trottoirs on ne voit rien
Que les petits trèfles humides
Qu'ont laissés les pattes d'un chien.
Par principe de ménagère
L'heure y donne bien son avis,
Mais semble, comme une étrangère,

Parler un langage incompris.
Et, de cette halte, peut-être,
Eût tourné vite le feuillet,
Sans la rose qui souriait
Sur le rebord d'une fenêtre.

RELIQUAIRES

Ce sont des bateaux longs d'un pas,
Qui, très âgés, gardent encore
Dans leur coque, en bois de là-bas,
Une tenace odeur d'aurore.
Trop fiers pour être mis sous globes,
Trop frêles pour aller sur l'eau,
Ils dorment près d'anciennes robes,
Comme elles, d'un sommeil si beau,
Peuplé de nonchalantes îles
Aux caps tendus comme des bras,
Qu'il faut les laisser bien tranquilles,
Et, devant eux, parler tout bas.

PAUSE

Jaunâtre comme un coquillage,
Se lève à l'horizon la lune de janvier.
A reculons, la mer descend la plage
Avec un froissement de soie ou de papier.
Une barque sans mât, de plus en plus penchée
Au gré de la baisse du flot,
Finit, de loin, noire et couchée,
Par ressembler à un îlot.
Le clairon de la citadelle
File, en point d'orgue, un dernier son,
Et la vie éteint sa chandelle
Dans la nuit qui sent le poisson.

Montaigne voyage

par S. DE SACY

« Je ne trace aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe. » (III, IX, 1068) (1).

« Italie! Italie! » s'écrient tous les autres lorsque au débouché des cols se déploient devant eux les plaines du monde les mieux faites pour que l'homme s'y épanouisse. Lui, non. Lui qui cependant avait une si grande faim de voir Venise « qu'il n'eut sçeu arrester ny à Rome, ny ailleurs en Italie en repos, sans avoir reconnu Venise », lui qui, si tardif d'ordinaire à sortir du lit, sauta en selle trois heures avant l'aube le jour où il devait atteindre Rome « tant il avoit envie » d'en « voir le pavé », Montaigne, lui, après le Brenner et Trente, descendant la vallée de l'Adige, aurait volontiers tourné bride pour se rejeter dans la montagne et reprendre les routes ouvertes sur l'inconnu. « Je croy à la vérité que, s'il eut été sul avec les siens, il fut allé plustot à Cracovie ou vers la Grece par terre, que de prendre le tour vers l'Italie. » L'aventure italienne pouvait bien commencer, c'était déjà la fin du voyage pur.

◆

Attention, « voyage pur », « aventure », voilà un vocabulaire qui ne va pas du tout pour Montaigne : c'est le voca-

(1) Cette étude doit accompagner une nouvelle édition du *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en* 1580 *et* 1581, à paraître prochainement au Club français du livre. — Les chiffres placés entre parenthèses à la suite d'une citation en donnent la référence dans les *Essais;* le premier chiffre désigne le livre, le deuxième le chapitre, le troisième la page dans l'édition du Club. Les citations non suivies d'une référence sont extraites du *Journal*.

bulaire d'une mythologie, et d'une mythologie moderne. On croirait d'ailleurs qu'il avait disposé des machinations pour nous dévier de ce chemin-là.

Il avait pourtant beau jeu, quelques années plus tard, quand il écrivit le chapitre des *Essais* « De la vanité » où il se décrit voyageant, pour prendre une pose avantageuse. Le journal où son secrétaire et lui-même, en 1580 et 1581, avaient noté chaque soir, ou presque, les faits, observations et réflexions de la journée, — se rappelait-il seulement que ce témoin demeurait dans ses papiers? Pouvait-il songer au fureteur qui allait le découvrir dans deux siècles? imaginer qu'on déchiffrerait ce griffonnage, qu'on le publierait, que des lecteurs iraient y saisir l'auteur des *Essais* plus vif encore que dans les *Essais* et y surprendre son comportement au lieu d'y écouter ses confidences? prévoir nos rapprochements et nos confrontations? Or, n'en déplaise aux dépisteurs de gasconnades, jamais le *Journal* ne dément ni même ne tempère les *Essais*. Pour raccorder à ceux-ci celui-là, pas besoin de réglages subtils. Dire que le Montaigne des *Essais* n'a pas cherché à embellir après coup les attitudes du Montaigne voyageur, ce n'est pas assez dire : au vrai, les traits les plus aigus sont quelquefois ceux du *Journal;* et si le Montaigne des *Essais* les retouche, ce n'est pas par coquetterie, pour les accuser, mais par pudeur, pour les émousser.

Sans doute reconnaît-il qu'une « humeur avide des choses nouvelles et inconnues ayde bien à nourrir » en lui le goût du voyage, mais vite il ajoute qu' « assez d'autres circonstances y conferent » (III, IX, 1029), et il se complaît à développer tout cet occasionnel. Il est vrai qu'une fois qu'il a pris la route il ne s'arrête plus, « estant avoyé, je vay tant qu'on veut » (III, IX, 1056), mais il ne romance pas ses départs. Justement le début du *Journal* est perdu : c'est un hasard, un hasard fâcheux, mais qui s'harmonise avec la modestie de sa conduite. Il répugne aux éclats et aux ruptures. L'aventurier se dérobe aux rôles héroïques. « Pour moy, je ne suis qu'homme de la basse forme » (III, IX, 1071). Au départ il choisit la condition commune, et le niveau de l'expérience banale :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux...

Pour lui aussi, voyager, c'est, d'abord, fuir.

Il fuit, oui, une patrie infâme, n'atténuons pas puisque

son secrétaire ose enregistrer « un peu de passion du mespris de son païs qu'il avoit à haine et à contrecœur ». Les *Essais* parlent plus discrètement d'une « disconvenance aux meurs presentes de nostre estat » : « Je me consolerois, ajoute-t-il, ayséement de cette corruption pour le regard de l'interest public (...), mais pour le mien, non. J'en suis, en particulier, trop pressé » (III, IX, 1037). Il fuit, sinon l'horreur du berceau, en tout cas l'ennui domestique, et toutes ces besognes dont il sait s'acquitter, bien sûr, comme un autre, mais qui lui pèsent, moins accablantes que fastidieuses : « Je m'y employe, mais despiteusement » (III, IX, 1030). Il fuit non pas « *la Circé tyrannique aux dangereux parfums* », mais une légitime épouse, acariâtre peut-être, fâcheuse certainement à ses heures : « (...) L'estranger n'entend pas (...) combien il vous couste et combien vous prestez à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on voit en vostre famille, et (...) à l'avanture l'achetez vous trop cher » (III, IX, 1029); « (...) Ou bien seroit ce pas que de soy l'opposition et contradiction les entretient et nourrit, et qu'elles s'accommodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent? » (III, IX, 1059).

Il n'y a plus même une trace de romanesque dans les raisons du voyage qui furent apparemment les plus directes et les plus pressantes, dans toutes ces histoires de reins et de vessie. Quel étalage de maux, de remèdes, de pierres expulsées, de bains, de purges, de lavements! Choses peu plaisantes pour les délicats. Mais enfin Montaigne n'écrivait pas pour des lecteurs délicats. Il notait pour lui-même, malade, et qui souffrait, les épisodes d'un traitement. Le 10 mai, comme il mesure ses urines, « c'est une sotte costume, écrit-il, de conter ce qu'on pisse »; il compte pourtant; il le faut bien : le surprenant, c'est qu'il reste dans le *Journal* tant et de si longs passages où la maladie n'apparaît pas.

Ces détails d'officine, il ne suffit pas de les excuser; il faut dire qu'ils apportent sur Montaigne des confirmations éclatantes. En lisant les *Essais* on peut encore soupçonner le plutarquisant de forcer la note, et de confondre, comme fit Sénèque, la tension spirituelle vers la vertu avec la vertu même. Ici, impossible de douter. Le relevé des souffrances et des incommodités est trop précis, il ne laisse plus aucune marge de complaisance verbale, il fallait tout cet accompagnement sordide et toute cette sordidité minutieuse pour donner leur valeur d'abord aux confidences poignantes de la fin d'août, « Le jour suivant à mon réveil je me trouvai las

et chagrin... », « Il y auroit trop de foiblesse et de lâcheté de ma part... », ensuite aux déclarations de stoïcisme et d'acceptation des *Essais*.

Les pages médicales d'ailleurs foisonnent autant que les autres en traits propres à ravir les curieux, sur la médecine et les médecins, les maladies et les malades. Mieux que dans les *Essais* on y voit que ce que les *Essais* disent de la médecine vient d'un homme qui pratique les médecins avec assez de constance : l'éclairage change, au point qu'on est moins surpris de voir un jour Montaigne appelé lui-même en consultation, ce qui lui parut plaisant mais non point déraisonnable. Il y a des cas étranges, comme celui d'un marchand de Crémone si gonflé de vents qu' « ils lui sortoient par les oreilles », et « avec tant de furie, que souvent ils l'empêchoient de dormir; et quand il bâilloit, il sentoit tout-à-coup sortir des vents impétueux par cette voie »; aussi Montaigne n'eut-il pas lieu de s'étonner lorsqu'à son tour « des vents mêlés de quelque humeur » qui lui « montoient de l'estomac à la tête » lui firent bien mal aux dents.

◆

S'il s'applique ainsi à effacer en lui l'aspect de la singularité, c'est qu'il a un sentiment trop précieux de sa singularité; il le perdrait aussitôt s'il se laissait aller à jouer un personnage, fût-ce son propre personnage. S'il se donne pour un pauvre homme quelconque qui a voyagé, c'est qu'il ne veut pas passer pour l'homme du voyage : c'est qu'il sait bien qu'il est l'homme du voyage.

On le sait bien aussi autour de lui. Autour de lui on ne lui réclame pas seulement des récits, des anecdotes, des impressions : on lui « demande raison » de ses voyages. En guise de réponse, une dérobade, — encore une fuite; toujours la même pudeur, c'est-à-dire le même respect d'un sentiment trop pur et trop vif pour être communiqué au premier venu : « Je respons ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages : que je sçay bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cerche » (III, IX, 1054).

Boutade? Sans doute. Prenons-la néanmoins au pied de la lettre; considérons-la sans nous laisser étourdir par la pirouette. Montaigne ne sait pas ce qu'il cherche, mais il sait ce qu'il ne cherche pas. Ce qu'il ne cherche pas, c'est

ce qu'il trouve, — ce qu'il aura trouvé. Tout objet déterminé est beaucoup trop déterminé et beaucoup trop objectif pour sa quête : après l'avoir trouvé, qu'en ferait-il, et que ferait-il de lui-même? Il n'aurait plus à chercher s'il savait ce qu'il cherche. Il ne chercherait plus. Ce qu'il cherche, c'est sa propre quête, c'est lui-même cherchant. Mais, puisque *ce* qu'il cherche, *cette chose* qu'il cherche n'est pas chose, et que le langage ne permet pas de dire qu'on cherche une recherche, — *je ne sais pas ce que je cherche.* « Et me proumeine » (ceci est une addition tardive, relevée sur l'exemplaire de Bordeaux) « pour me proumener. Ceux qui courent un benefice ou un lievre ne courent pas; ceux là courent qui courent aux barres, et pour exercer leur course » (III, IX, 1060).

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir...

Ce que les *Essais* laissent si discrètement entendre, le secrétaire dans le *Journal* le déclare ouvertement. C'est lui qui nous autorise et qui nous oblige à prendre à la lettre l'apparente boutade. Que déclare-t-il donc? Il déclare — chez un valétudinaire qui endurait volontiers dix heures de cheval par jour et qui, au-dessous de la cinquantaine, accusait déjà sa vieillesse — un chant de jeunesse, une haute allégresse, un éclat de l'appétit, une subtile tonalité de l'âme, un sens stendhalien du bonheur. « Le plesir qu'il prenoit à visiter les païs inconnus », note le secrétaire, il le « trouvoit si dous que d'en oublier la foiblesse de son eage et de sa santé ». « (...) Il avoit accoutumé de dire, qu'apres avoir passé une nuict inquiette, quand au matin il venoit à se souvenir qu'il avoit à voir ou une ville ou une nouvelle contrée, il se levoit avec desir et allegresse. » (Ce souvenir surgissant après le réveil pour le colorer, c'est une notation des *Souvenirs d'Egotisme*, — inverse, identique.) « Je ne le vis jamais moins las ny moins se pleingnant de ses doleurs, ayant l'esperit, et par chemin et en logis, si tandu à ce qu'il rancontroit, et recherchant toutes occasions d'entretenir les Etrangiers, que je crois que cela amusoit son mal. »

Ses compagnons de route grommelaient : ils ne songeaient qu'à arriver, et lui-même — qui dans les *Essais* dira n'entreprendre des voyages ni pour en revenir ni même pour les achever, et en comptera comme « le plus grand desplaisir » l'obligation de « tousjours proposer de revenir » (III, IX, 1060) — lui-même les entraînait sans cesse en de nouveaux détours,

soit qu'on lui signalât quelque autre curiosité à voir, « ou chanjant d'avis selon les occasions ». A leurs plaintes il répliquait « qu'il n'alloit, quant à luy, en nul lieu que là où il se trouvoit ». Il ajoutait « qu'il ne pouvoit faillir ny tordre sa voïe, n'aïant nul project que de se promener par des lieus inconnus; et, pourveu qu'on ne le vit pas retumber sur mesme voïe, et revoir deus fois mesme lieu, qu'il ne faisoit nulle faute à son dessein ». Il disait encore « qu'il lui sambloit estre à mesmes ceus qui lisent quelque fort plesant conte, d'où il leur prent creinte qu'il vieigne bientot à finir, ou un beau livre : lui de mesme prenoit si grand plesir à voïager, qu'il haïssoit le voisinage du lieu où il se deût reposer (...). »

◆

Vous songez à toutes les citations dont Montaigne a bourré et va bourrer les *Essais*, vous cherchez dans le *Journal* les références d'un voyageur érudit. Vous en trouvez bien, il est vrai, quelques-unes. Par exemple, cette impatience de voir Rome qui le tire du lit avant le jour. Ou, sur les ruines de la Ville, une méditation qui annonce celle des *Essais*, « J'ay veu ailleurs des maisons ruynées... » (III, IX, 1080). Ou de l'émotion en maniant à la Vaticane un manuscrit ancien de Virgile, en apercevant des vestiges chargés de siècles le long des anciennes voies romaines, en rencontrant les marais qu'Annibal passa à dos d'éléphant, en contemplant les courses de chars à Florence : « Ce spectacle me fit plus de plaisir qu'aucun de ceux que j'eusse vus en Italie, par la ressemblance que j'y trouvois avec les courses antiques. » Mais quoi? Tout cela est simplement d'un homme cultivé, nullement d'un archéologue.

On cite volontiers, à sa charge, l'observation des *Mémoires d'outre-tombe* qu' « en présence de tant de chefs-d'œuvre, aucun nom ne s'offre au souvenir de Montaigne; sa mémoire ne lui parle ni de Raphaël, ni de Michel-Ange, mort il n'y avait pas encore seize ans » (et là-dessus le Stendhal des *Promenades dans Rome* se trouve, pour une fois, d'accord avec Chateaubriand). Mais on omet la suite : « Au reste, les idées sur les arts, sur l'influence philosophique des génies qui les ont agrandis ou protégés, n'étaient point encore nées. Le temps fait pour les hommes ce que l'espace fait pour les

monuments; on ne juge bien des uns et des autres qu'à distance et au point de la perspective; trop près on ne les voit pas, trop loin on ne les voit plus. » Montaigne, en réalité, cite bien Michel-Ange, et il s'intéresse aux œuvres d'art, ou à certaines d'entre elles, comme les statues, un peu plus que ne dit Chateaubriand. Mais n'importe. Ce qui importe, c'est qu'en voyage il se tient à l'écart du dilettantisme aussi bien que de l'archéologie, — comme il s'écarte des lieux déjà vus et des chemins déjà suivis.

Reconnaître détourne de connaître. Reconnaître, c'est la petite fête de famille où l'on se retrouve entre soi. C'est le conciliabule de la rêverie et du souvenir. Les portes sont bien closes, toute surprise demeure consignée au dehors. Montaigne, au contraire, en voyage, se jette au-devant de la surprise. Il ne se prête pas à elle : il la cherche, il la provoque. Un autre temps viendra pour rêver et se souvenir, pour tourner le regard en arrière. En voyage, le regard en avant, bien vif, bien nettoyé, bien ouvert, bien dégagé, et tout à fait disponible.

Oui l'heure du voyage pur est bientôt passée; oui c'est plutôt un séjour qui commence dès la rencontre de l'Adige. Oui la gerbe d'inconnu que chaque aube apporte dans ses bras apparaîtra tous les jours un peu moins fraîche, un peu flétrie, un peu plus mêlée de cette impureté qu'est l'habitude. Oui de plus en plus souvent Montaigne va recouper sur les routes sa propre piste et fouler dans les villes sa propre trace. Oui : mais il saura demeurer, « et par chemin et en logis », tendu à toute nouveauté; et au milieu des circonstances contraires il saura, du plaisir de voyager, achever de faire une hygiène spirituelle, et une éthique, et un art. On le donne pour nonchalant : même quand il séjourne, il est le plus éveillé du monde, et le plus conscient de son propre éveil, et le plus attentif à tenir aiguë la pointe de l'éveil.

En arrivant à Scarperia il apprend qu'il est passé sans le savoir près d'un petit volcan « d'où en tamps pluvieus et orageus et de nuict, on voit sortir de la flame d'une extreme hauteur; et disoit le rapporteur qu'à grandes secousses il s'en regorge par fois des petites pieces de monnoie »; il a manqué ce spectacle, il s'accuse d'avoir ainsi fait une « sottise », il est saisi, lui l'homme sans regret, d'une sorte de repentir : « Il eut fallu voir que c'étoit que tout cela. » A Pise il entend dire qu'à Saint-François prêtres et moines, qui se disputent un cadavre, en sont venus aux mains, il se précipite : « J'y

fus aussitôt que le bruit en fut répandu, et le tout me fut raconté. » A Venise le secrétaire enregistre l' « extreme dilijance » avec laquelle il « reconnut » toutes les « particularités » de la ville. A l'entrée de Rome la douane fouille ses coffres « jusques aux plus petites pieces de ses hardes », il a lieu de louer « sa fortune » (juste le mot dont le *Sacro Palazzo* va lui reprocher d'avoir usé dans les *Essais* comme un païen) : des pays hérétiques d'où il vient il n'a rapporté « nul livre defandu », et c'est grand hasard, « veu sa curieusité ». *Curiosité :* le mot est une clé du *Journal,* et le secrétaire a livré cette clé dès Baden : « ...nous avions esté là cinq jours avec toute la curiosité que nous pouvions... »

Qu'a fait de ses bouquins notre bouquineur? Ce sont les connaissances directes qu'il recherche. D'abord les hommes. Et d'abord, à chaque escale et tout de suite — « come estoit sa coustume », note le secrétaire à Isny —, les notables et notabilités que distingue une expérience plus riche. Parfois il a le dépit de tomber sur un sot, comme le maître d'école de Vipiteno « de qui il ne put tirer nulle instruction des choses du païs ». A Fossombrone au contraire : « Parceque j'y arrivai de bon'heure, (...) je parlai à plusieurs honetes jans qui me contarent ce qu'ils savoint de leur ville et environs. » A Pise c'est un artisan qu'il fait bavarder, à Plaisance un soldat de la garnison espagnole. Ici paraît un pape, Grégoire XIII; là, un capitaine d'aventure, Silvio Piccolomini; ailleurs, des voyageurs ou des gens de guerre, des savants ou des seigneurs, des princes souverains, des banquiers ou des cardinaux. Eglises, temples, synagogues; religions et religion. Art des armes, art équestre, cérémonies, processions, cortèges, réjouissances publiques. Ponts et routes, cultures et jardins, palais et maisons. Toutes les sortes de machines qui se rencontrent. L'ingéniosité variée des hommes à conduire l'eau pour leur utilité, leur agrément, leur amusement. Le logement, la nourriture, la table, le lit, les vêtements, les transports, les prix, les usages, les coutumes, les mœurs. Des scènes et des anecdotes; ici une circoncision, là un exorcisme; l'histoire de Mary ou de Marie-Germain à Vitry-le-François, l'histoire des Portugais de Saint-Jean-Porte-Latine à Rome. Des paysages partout, brefs, mais tellement plus descriptifs qu'on n'imagine ce siècle capable de les faire. De la diplomatie; de la politique; et une attention très sensible aux signes actuels ou aux vestiges de la liberté : on sent affleurer le souvenir de la *Servitude volontaire,* et soudain, en effet, après dix-sept ans

passés, « je tumbé, dit Montaigne le 11 mai, en un pansement si penible de M. de la Boetie, et y fus si longtemps, sans me raviser, que cela me fit grand mal ».

Les courtisanes aussi, bien sûr. Il les visite à Venise, à Rome, à Florence, mais, il le précise, « seulement pour m'amuser » ; elles ne répondent pas à leur renommée. A la messe — sa coutume est d'y aller le jeudi en sus du dimanche —, s'il ne lorgne pas les femmes, du moins il les observe : un étranger de passage ne peut guère les observer ailleurs. Mais ne porte-t-il pas un intérêt plus tendre à quelqu'une des « paysannes si gentilles » qui paraissent au bal qu'il donne aux bains della Villa? Il détourne l'un des prix qu'il veut distribuer après la fête pour l'offrir (c'est une paire d'escarpins) « à une jolie fille hors du bal ». Pour former le jury il s'entoure des « Dames les plus distinguées », et il leur explique comment se déterminent ses propres préférences : « J'allois choisissant des yeux, tantôt l'une tantôt l'autre, et j'avois toujours égard à la beauté, à la gentillesse : d'où je leur faisois observer que l'agrément d'un bal ne dépendoit pas seulement du mouvement des piés, mais encore de la contenance, de l'air, de la bonne façon et de la grâce de toute la personne. » *J'allois choisissant des yeux...*

Un jour, à Augsbourg, par un grand froid, il visitait une église et, se sachant inconnu de tous, il prenait ses aises : il gardait « le mouchoer au nés ». On le remarqua pourtant, et quand on fut familiarisé avec lui on lui avoua avoir « trouvé cete contenance estrange ». Il en fut contrit : il avait encouru, dit le secrétaire, « le vice qu'il fuioit le plus, de se rendre remercable par quelque façon ennemie du goust de ceus qui le voioient; car entant qu'en lui est, il se conforme et range aus modes du lieu où il se treuve ». C'est chez lui un principe de conduite que de régler ainsi ses attitudes, et de les modeler sur celles qu'il observe tour à tour dans des milieux successifs. Le *Journal* le montre constamment occupé de cette méthode, fût-ce à propos du détail de l'existence quotidienne, la table, le lit, le vin qu'en Allemagne il prend soin de boire pur à l'allemande, le bonnet fourré dont il se coiffe à Augsbourg, — surtout à propos de ce détail, sachant à quel point le dehors règle le dedans.

Il s'irrite des habitudes qu'ont ses compatriotes à l'étranger (« leurs débordemans et insolence ordinere », dit-il à Rome). A Padoue où il voit les écoles de gentilhommerie fréquentées par plus de cent jeunes Français, il désapprouve un rassemblement qui « leur ote le moïen d'acquerir des connoissances étrangieres ». A Rome il est fâché de rencontrer « si grand nombre de François, qu'il ne trouvoit en la rue quasi personne qui ne le saluoit en sa langue ». De cette réaction il fera plus tard, à tête reposée, un *parti* fort délibéré : « J'ay honte de voir noz hommes enyvrez de cette sotte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element quand ils sont hors de leur vilage. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les estrangeres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent cette avanture : les voylà à se ralier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de meurs barbares qu'ils voient. Pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont françoises? Encore sont ce les plus habilles que les ont recogneuës, pour en mesdire. La plus part ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrez d'une prudence taciturne et incommunicable, se defendans de la contagion d'un air incogneu. (...) Au rebours, je peregrine très saoul de nos façons, non pour cercher des Gascons en Sicile (j'en ay assez laissé au logis); je cerche des Grecs plustost, et des Persans; j'acointe ceux-là, je les considere; c'est là où je me preste et où je m'employe » (III, IX, 1069). Plus tard encore, relisant cette page une dizaine d'années après le voyage, il ne pourra se tenir d'ajouter dans la marge qu'à l'étranger, lorsque ses hôtes par courtoisie lui proposèrent de le servir à la française, il s'en est « mocqué », dit-il, « et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers ».

Il écarte des objections. Celle-ci, par exemple : que les manières étrangères ne valent pas mieux que les nôtres. Il rétorque qu'il serait « mal-aysé » qu'elles fussent pires. D'ailleurs « c'est tousjours gain de changer un mauvais estat à un estat incertain » ; au surplus « les maux d'autruy ne nous doivent pas poindre comme les nostres » (III, IX, 1054). Cela n'est encore que nier des négations. Mais : « Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'avanture non sans quelque excez » (*...estant avoyé je vay tant qu'on veut...*), « j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonois comme un François, post-

posant cette lyaison nationalle à l'universelle et commune » (III, IX, 1055).

Parce qu'en vérité c'est mon humeur. Quel soin de singulariser jusqu'à l'universel! et quelle prompte attention à détromper ceux qu'abuseraient les apparences! Le mot de Socrate ne fait autorité pour Montaigne que dans la mesure où il s'accorde avec sa propre opinion. Et non pas même avec son jugement : ou peut-être avec son jugement, mais seulement dans la mesure où ce jugement se forme à partir d'un tempérament ou d'une nature. La critique aime à souligner en Montaigne les traits où elle voit s'annoncer la figure du siècle de Louis XIV. Elle a ses raisons, bien sûr; mais enfin il y a aussi d'autres raisons, en sens contraire. Et, parmi elles, d'abord ces raisons du cœur que la raison de Montaigne ne fait aucune difficulté de connaître et de reconnaître. Le jour où Pascal s'indignera du « sot projet qu'il a de se peindre », ce jour-là marquera une frontière climatique aussi tranchée que celle que signalent les premiers oliviers au voyageur du nord en route vers la lumière. Montaigne se défend de légiférer, il se défend même d'énoncer une loi de quelque généralité : sa propre loi seulement, et valable pour lui seul. Quand il se plie scrupuleusement à des usages changeants, il ne s'occupe pas du tout des règles de bienséance, *ne quid nimis,* qui bientôt régleront la conduite de l'honnête homme et modéreront en lui toute tendance à tout écart. Montaigne n'est pas homme à se modérer. S'il se conforme, il le fait avec élan; ce n'est pas une conformité qu'il recherche, c'est une succession ininterrompue de conformités diverses. Les autres s'attacheront à des ressemblances qu'ils dégageront en détournant leur regard et leur pensée des différences de la superficie et de la circonstance et de l'occasion. Montaigne, écartant limitations et contraintes, se maintient en état de parfaite plasticité pour s'accroître de tout accident. Ils tendent à éliminer ce qui n'est pas essentiel; il tend à l'essentiel par accumulation des différences.

Il ne s'agit pas d'atteindre d'abord et ensuite de tenir quelque vérité. Nous ne savons pas ce qu'est la vérité, nous savons du moins qu'elle n'est pas *chose,* et qu'on ne saurait ni la saisir ni la fixer ni jamais se reposer sur elle. Il s'agit de former l'entendement. Les premiers *Essais* déclaraient déjà que « le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangers » : « non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse Françoise,

combien de pas a Santa Rotonda, ou la richesse des calessons de la Signora Livia, ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autruy » (I, xxvi, 161). C'est son propre *Journal* que Montaigne décrit d'avance : ce qu'on n'y trouve pas et ce qu'on y trouve. On ne doit y trouver, on n'y trouve en effet que ce qui sert le *principe d'étrangeté* qui justifie pour Montaigne toutes les pérégrinations : le journal du voyage est le journal d'un dépaysement. Et Montaigne insistera bien davantage lorsqu'il reviendra aux *Essais* après l'expérience faite : le voyage est « une continuelle exercitation à remarquer les choses incogneuës et nouvelles », il propose « incessamment » au voyageur « la diversité de tant d'autres vies, fantasies et usances », il lui donne à déguster une « perpetuelle varieté de formes de nostre nature » (III, ix, 1055, 1056).

Montaigne reconnaît en lui-même une « humeur avide des choses nouvelles et inconnues » (III, ix, 1029). Le *principe d'étrangeté* traduit le fond de sa pensée et en même temps le fond de son âme, au niveau du sentiment et de la sensibilité. « La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la varieté » (III, ix, 1068). *Le plaisir*, dit-il. Au point qu'il accepte le risque qu'on en tire contre lui un « tesmoignage d'inquietude et d'irresolution » : « Aussi sont ce nos maistresses qualitez, et praedominantes. Ouy, je le confesse, je ne vois rien, seulement en songe et par souhait, où je me puisse tenir; la seule varieté me paye, et la possession de la diversité, au moins si aucune chose me paye » (III, ix, 1071). *Et la possession de la diversité :* bel éclair dans l'épaisseur des nuées que les commentateurs se sont ingéniés à accumuler sur le « que sais-je? » et aux alentours du « que sais-je? » (car l'incertitude de la raison est évidemment sœur de la variété de l'expérience). On voit bien ici comment l'esprit de Montaigne, sans se borner à suivre les réactions de l'humeur, c'est-à-dire de la nature et de la nécessité, vraiment se fonde sur l'humeur pour construire; et comment élucider une idée et prendre conscience de soi, pour lui, c'est tout un. De même qu'il faut retenir ici le mot de *possession*, il faut retenir dans les phrases citées auparavant les mots *continuelle, incessamment, perpétuelle.* Si rien n'est que changement et variation, variation et change-

ment sont des constantes, et le voyage est comme un coefficient d'accélération qui en rend plus directement sensible la permanence.

Tout change autour de nous; entre les formes réputées immortelles de la pierre ou de l'airain

(*la forme d'une ville*
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel)

et la forme d'une fumée flottante il n'y a qu'un peu plus ou un peu moins d'instants, il n'y a qu'une sensibilité en nous un peu moins ou un peu plus propre à éprouver la cadence de la dégradation. Rien n'est ferme ni constant que l'inconstance et l'instabilité. L'ordre du monde est ce désordre essentiel que pourrait traduire, dans la contradiction même des termes, un ordre d'altération et d'aliénation. Pour Montaigne il n'y a pas de plus sûr moyen d'apercevoir l'ordre de désordre qui est notre raison et de se conformer à l'ordre de désordre qui est notre loi, que de s'avancer au-devant du variable et d'aller se jeter au cœur du tourbillon et de se mouvoir encore au sein du mouvement et d'appliquer son propre mouvement à l'accélération du mouvement apparent. Ainsi l'accidentel prend valeur comme tel, et le circonstanciel comme tel, et l'occasionnel comme tel, et la nouveauté et l'innovation comme telles, et le dépaysement comme tel. L'esprit de système se défait devant ce spectacle fluide, — non pas même, car il n'y a pas spectacle, il n'y a pas de point fixe d'où contempler le mouvement; l'esprit de système se dissipe dans le sentiment de la fluidité.

Cette vision torrentielle pourrait donner le vertige, le vertige de l'instabilité, le vertige de la fuite, le vertige de l'inquiétude (« tesmoignage d'inquietude et d'irresolution »), si elle n'était le moyen, et non seulement le moyen mais la condition, de la prise de conscience dont Montaigne propose le modèle. L'attention qu'il porte à ce qui n'est pas lui, c'est une manière de détacher de soi plus sûrement des accessoires qu'il craint encore, malgré un discernement aussi exercé, de confondre avec le sien propre. L'acharnement qu'il met à se conformer, c'est une entreprise extrême de dépouillement. Ce que d'autres se contentent de concevoir dans la paix de la méditation, il y engage son être tout entier vivant de sa vie quotidienne. Rien n'est moi vraiment de ce que je crois être moi, et la croyance même que j'ai en moi est encore complaisance; et mieux j'aurai su détacher ces adhérences

— j'abandonnerai quelque chose de moi à chaque détour du chemin, à chaque carrefour, à chacune de ces rencontres dont je multiplie les occasions — et dissiper ces apparences et désagréger ces images de ce qui, à mes propres yeux, passe pour être moi, plus j'aurai purifié en moi la conscience d'un moi insaisissable mais irréductible, — celui-là, en tout cas, qui, doutant et niant, demeure.

◆

Montaigne : un réformé qui se masque, disent les uns; et ils le prouvent. Selon d'autres, l'Eglise romaine n'a pas de fils plus obéissant, plus respectueux ni plus fidèle; et ils le prouvent. A ceux qui font de lui un ancêtre de la libre pensée, et même l'un des pères de l'église anticléricale, les preuves ne manquent pas davantage, — non plus qu'à ce commentateur récent pour qui, « sans la religion et sans la théologie », le livre des *Essais* « ne saurait se comprendre ». Et cette confusion est le fruit d'un labeur patient, consciencieux et dévoué. Seulement Montaigne a employé toute sa propre patience et toute sa propre conscience et tout son propre dévouement à ruiner d'avance leurs constructions. Tous leurs systèmes de preuves se fondent sur un terrain miné : « *A ce vivant je vis d'appartenir!* » Ils tendent un réseau subtil et serré, mais Montaigne, qui est plus vif, ne les a pas attendus pour bondir hors de leur prise. Etrange contrepoint de la poursuite et de la dérobade. Et pourtant celui qui s'échappe ne s'enfuit pas, il demeure là, sous la main, dirait-on; mais il dispose d'une dimension que les autres ne connaissent pas, et

C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se deffait.

Plus humblement — plus prudemment — suivons le voyageur dans le détail de ses détours. Les *Essais* nous comblent de confidences sur ce qu'en écrivant il prenait conscience d'être; dans le *Journal* il ne songe pas au confident, l'idée même ne lui vient pas d'écarter l'idée de songer au confident; nous le saisissons au niveau de ses comportements : il faut bien alors constater sur le vif la coexistence pacifique des traits prétendus incompatibles.

A Meaux Montaigne a visité Juste Terrelle, à Epernay le

P. Maldonat, jésuite. Entré en terre protestante, il continue à visiter les notables. Mais les notables maintenant sont protestants : il ne les en questionne qu'avec plus d'intérêt, et notamment sur leur religion. « M. de Montaigne, come estoit sa coustume », note le secrétaire à Isny le 12 octobre, « alla soudein trouver un docteur theologien de cette ville, pour prendre langue, lequel docteur disna avec eux. » *Come estoit sa coutume*, et *soudein*. Il ne voyait que la notoriété; entre celle d'un jésuite et celle d'un réformé, nulle distinction. Et au contraire l'hérésie attisait sa curiosité plutôt qu'elle n'éveillait sa défiance. Or il sait bien quels soupçons il encourt, il l'avouera indirectement dans quelques semaines, à l'entrée de Rome, au moment de l'incident de la douane : « (...) les regles y estoint si extraordineres que les heures de Nostre-Dame, parce qu'elles estoint de Paris, non de Rome, leurs estoint suspectes, et les livres d'aucuns docteurs d'Allemaigne contre les Heretiques, parce qu'en les combatans ils faisoint mantion de leurs erreurs. » S'il n'a chargé ses bagages d'aucun « livre defandu », ce n'est pas par obéissance, c'est par chance, il s'en étonne lui-même.

Sa malice, il la réserve pour le clergé catholique. Il a proclamé dans les *Essais*, et il proclamera encore dans les ajouts des prochaines éditions, qu'il se désolidarise des novateurs : mais s'il reste solidaire de la tradition religieuse, il l'est aussi d'une tradition de goguenardise. D'un coup de patte preste, il griffe. Rome : « C'est une ville toute cour et toute noblesse : chacun prant sa part de l'oisifveté ecclesiastique. » A Pise, dès que se répand le bruit de la bagarre de Saint-François, il y court; la querelle, dit-il, « causa un grand scandale » : pour lui, il ne se retient pas d'en noter les traits burlesques. Même narquoiserie le jour où, dans une chapelle romaine, il observe un prêtre « ambesouigné à guerir un *spiritato* ». C'est chose sacrée, pourtant, qu'un exorcisme; mais le récit, à travers les apparences de l'objectivité, pétille : « Le Pretre lisoit en sa presance force oresons et exorcismes, comandant au Diable de laisser ce corps, et les lisoit dans son breviaire. Apres cela il detournoit son propos au patiant, tantost parlant à lui, tantost parlant au Diable en sa personne, et lors l'injuriant, le battant à grans coups de pouin, lui crachant au visage. (...) Prononçant cependant des oresons, et au bout des paroles de menasse et de rigur contre le Diable, d'une vois la plus haute et magistrale qu'il pouvoit. (...) Et à dix ou douze Jantil'homes

qui etions là, fit plusieurs contes de cete sciance, et des experiances ordineres qu'il en avoit, et notammant que le jour avant il avoit deschargé une fame d'un gros Diable, qui, en sortant, poussa hors cete fame par la bouche, des clous, des epingles, et une touffe de son poil. (...) Car il en sçait les noms, les divisions, et plus particulieres distinctions (...). »

Les représentants du *Sacro Palazzo* sont d'une autre classe. Montaigne prend tout à fait au sérieux les deux conférences qu'il a avec eux, le 20 mars et le 15 avril, sur les *Essais*. Il est fort attentif à leurs objections. Il les rapporte avec précision. N'empêche qu'entre lui-même qui proteste de sa soumission tandis qu'il se défend de rien céder et l'objecteur qui, tout en l'attaquant ferme, proteste de son incompétence et le supplie de ne tenir compte de son « animadversion » que dans la mesure où il le jugera bon, la scène est si plaisante que le récit ressemble au scénario d'un ballet comique, il ne faudrait qu'un coup de pouce pour le faire glisser sur le plan de Molière. Montaigne, d'ailleurs, qui bientôt commencera à rééditer les *Essais* corrigés, n'accordera jamais rien au *Sacro Palazzo*. Il y sèmera quelques nouvelles protestations de soumission, il ne touchera pas à une seule des phrases, à un seul des mots signalés. Il est vrai qu'on s'en était remis, dit-il, « à ma consciance de rabiller ce que je verrois etre de mauvés gout » et « de retrancher en mon Livre, quand je le voudrois reimprimer, ce que j'y trouverois trop licentieus ». De fait, Rome ne s'avisa qu'un siècle plus tard, en 1676, de porter les *Essais* à l'Index. N'empêche qu'un autre se fût empressé de montrer sa bonne volonté, ou sa complaisance. Lui, non. Il avait traité de puissance à puissance; l'accord conclu, il en appliquait les clauses. A la lettre; sans plus. Sans faire de zèle.

Or toute sa réserve se dissipe lorsque, laissant les anecdotes, il parle de la piété elle-même. Pour les pratiques qu'il observe il n'a plus le même regard que pour les cérémonies de la synagogue; il n'a plus le ton d'un curieux lorsqu'il discerne les traits de la dévotion; il se sent concerné, on le sent engagé. « Il y a à Rome force particulieres devotions, et confreries, où il se voit plusieurs grands tesmoingnages de pieté. Le commun me samble moins devotieus qu'aus bones villes de France, plus serimonieus bien : car en cete part là ils sont extremes. » Encore ne laisse-t-il pas d'admirer avec quelle fougue le peuple de Rome se porte aux dévotions de la Semaine Sainte. A froid, il la jugerait un peu

ostentatoire, voire entachée de superstition; mais, mêlé à la foule, il se laisse toucher, sinon gagner, par ses délires : « Il faict beau voir l'ardur d'un peuple si infini à la religion ces jours là. (...) La plus noble chose et magnifique que j'aie vue ny ici ny ailleurs, ce fut l'incroiable nombre du peuple espars ce jour là par la ville aux devotions (...). » S'entretenant avec le P. Maldonat, le jésuite d'Epernay, qu'il a retrouvé à Rome, ils confrontent leurs opinions sur les « mœurs de cete ville, et notammant en la Religion » : « il trouva son jugemant du tout conforme au mien, que le menu puple etoit, sans compareson, plus devot en France qu'ici; mais les riches, et notammant courtisans, un peu moins. Il me dict davantage qu'à ceus qui lui allegoint que la France etoit toute perdue de heresie, notammant aus Espaignols, de quoi il y en a grand nombre en son Colliege, il maintenoit qu'il y avoit plus d'homes vraimant religieus, en la sule ville de Paris, qu'en toute l'Espaigne ensamble. » Lui qui répugne au prosélytisme autant qu'au chauvinisme, le voilà tout fier.

Il ne passe pas par Lorette : il s'y rend; non en touriste : en pèlerin. « Le miracle du transport de cete maisonete, qu'ils tienent etre celle là propre où en Nasaret nasquit Jesus-Christ et son remuemant premieremant en Esclavonie, et depuis pres d'ici, et enfin ici, » ne l'incommode nullement. Parmi tant d'ex-voto qui se serrent sur les murs il suspend son propre ex-voto; il en avait donc fait le vœu; et de ce vœu il relate l'accomplissement dans le détail, solennellement. Il respire à Lorette un air de piété pure dont il est tout pénétré; « il y a là plus d'apparance de religion qu'en nul autre lieu que j'aïe veu », dit-il, et il dit encore qu'il s'y plut fort. C'est là qu'il fait ses pâques, avec une parfaite gravité. Rien ne lui prête à sourire. Et il note avec scrupule toutes les circonstances d'une guérison miraculeuse dont un jeune seigneur qu'il rencontre a été favorisé : « Il n'est possible de mieus ny plus exactement former l'effaict d'un miracle. »

Quand le *Journal* parut pour la première fois, en 1774, la revue de Fréron, *L'Année littéraire*, triompha pesamment : « Je doute fort que nos grands philosophes le mettent désormais au nombre de leurs Confrères; ce bon homme avait des préjugés, il sera rayé du catalogue. » En effet, la *Correspondance littéraire* de Grimm et Diderot prend un air pincé : « Ces voyages ne sont qu'un itinéraire sec et froid, qui n'a guère d'autre mérite que celui de nous apprendre avec le plus grand détail comment notre philosophe s'est trouvé de toutes

les eaux et de tous les remèdes qu'il a pris dans ses différentes courses en Italie et en Allemagne. » Est-il donc si difficile de considérer avec simplicité un homme tel qu'il est? Il faut croire que oui : la tradition s'est perpétuée. Non seulement nous nous évertuons à faire de Montaigne l'homme d'un système : nous le faisons encore homme de l'un ou l'autre de nos systèmes, et toujours d'un système que son temps ne pouvait guère concevoir. Nous oublions qu'entre lui et nous douze ou quinze générations de théologiens et de polémistes se sont ingéniés à affûter les incompatibilités. Aujourd'hui, certes, entre le dogme du péché originel et l'affirmation d'une bonté de nature dont, bien avant les encyclopédistes, il recherchait avidement les signes chez les sauvages, hommes intacts, il devrait prendre parti. Quel parti prendrait-il? C'est une question qui n'a pas de sens. Le fait est qu'à la fois il acceptait l'article de foi et gardait son opinion; il n'y voyait pas d'antinomie. Nous pouvons bien estimer, forts de notre sensibilité, qu'il croyait en l'Eglise plutôt qu'en Dieu; le fait est qu'il n'y voyait pas de différence. Quand, doctoralement, nous relevons ses contradictions doctrinales et que pour les résoudre nous allons supposant dans les *Essais* mille sous-entendus, nous nous conduisons en agents provocateurs : nous ne saisissons dans ses poches que ce que nous y avons glissé nous-mêmes. Montaigne n'était pas si tortueux. Il dit simplement ce qu'il pense comme il le pense. Voilà ce que montre le *Journal*. A nous de nous en arranger.

◆

Le 1er septembre 1581, aux bains della Villa, Montaigne signale que depuis quatre mois il attend vainement certaines nouvelles de France. Quelles nouvelles? De sa famille? Ou savait-il qu'il se préparait à Bordeaux un événement qui allait encore le remettre en route? Quelques-uns de ses amis pouvaient bien l'avoir consulté avant de proposer son nom; ainsi s'expliquerait cet air de suspens que dégage la fin du *Journal* : on a le sentiment d'y trouver seulement ses occupations, et non plus sa pensée. Ou bien cesse-t-il de s'intéresser à un épisode qui est déjà fini puisqu'il va finir?

Du moins a-t-il encore dégusté à Lucques, dans les derniers jours de juillet ou les premiers jours d'août, un état de non-

détermination ou de non-dépendance — l'état de celui à qui rien n'appartient — dont il dit au chapitre *De la vanité* qu'il l'apprécie plus que tout au monde. Il a encore éprouvé toute la douceur de vivre avec soi, sans souci, sans occupation, sans rien que le divertisse de soi, mais non sans quelques-unes des ombres mélancoliques qui s'attachent à l'excès de disponibilité. « Ma chambre ici étoit écartée : rien ne me manquoit; je n'avois aucun embarras, nulle sorte d'incommodité. Les politesses même sont fatigantes et parfois ennuyeuses, mais j'étois rarement visité par les habitans. Je dormois, j'étudiois quand je voulois, et lorsque la fantaisie me prenoit de sortir, je trouvois par-tout compagnie de femmes et d'hommes avec qui je pouvois converser et m'amuser pendant quelques heures du jour; puis les boutiques, les Eglises, les places, et le changement de lieu, tout cela me fournissoit assez de moyens de satisfaire ma curiosité. Parmi ces dissipations, mon esprit étoit aussi tranquille que le comportoient mes infirmités, et les approches de la vieillesse » (« et la vieillesse, *e la vecchiaia* », dit brutalement l'original italien); « et très-peu d'occasions se présentoient de dehors pour le troubler. Je sentois seulement un peu le défaut de compagnie, telle que je l'aurois desirée, étant forcé de jouir seul et sans communication des plaisirs que je goûtois. » Stendhal retrouvera les mêmes tonalités en écrivant *Brulard* et quand la solitude de Civita-Vecchia lui pèsera.

Cependant il se porte mal. Il souffre. Sans doute a-t-il décidé à la fin de mai de se « mettre au large » dans son *Journal* et d'en faire désormais le répertoire sanitaire qu'il regrette de n'avoir pas rapporté de ses autres cures : son état nous paraît peut-être empirer du fait qu'il en parle davantage. Il eut cependant le 24 août une alerte grave (il n'y aura pas de rhétorique dans les pages du chapitre *De la vanité* où il évaluera le risque de mourir en voyage). Il commença à expulser une grosse pierre « qui s'arrêta au passage » et l'empêcha durant plusieurs heures d'uriner, « quoique, dit-il, j'en eusse grande envie ». Elle passa enfin, « non sans douleur et sans effusion de sang avant et après l'éjection » : « ce fut un grand bonheur pour moi d'avoir pu la faire sortir ». Soulagé, il demeure ému : « je verrai quelles en seront les suites »; et aussitôt, sous un voile de sentences, les confidences : « Il y auroit trop de foiblesse et de lâcheté de ma part, si, certain de me retrouver toujours

dans le cas de périr de cette manière, et la mort s'approchant d'ailleurs à tous les instans, je ne faisois pas mes efforts, avant d'en être là, pour pouvoir la supporter sans peine, quand le moment sera venu. Car enfin la raison nous recommande de recevoir joyeusement le bien qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Or, le seul remède, la seule règle et l'unique science, pour éviter tous les maux qui assiègent l'homme de toutes parts et à toute heure, quels qu'ils soient, c'est de se résoudre à les souffrir humainement ou à les terminer courageusement et promptement. » *Et promptement?* Montaigne ici n'est pas trop clair. A dessein, pour n'être compris que de lui-même? Alors la clé du chiffre se trouverait dans les *Essais*, et dans une correction des *Essais* : « Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles eviter on aye accoustumé de se tuer : la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie quand l'urine en est retenuë », etc.; sur l'exemplaire de Bordeaux, Montaigne a remplacé « on aye accoustumé » par « on aye droit » (II, III, 388). Pendant quelques heures il a pu se demander si ces heures ne seraient pas ses dernières heures, s'il n'allait pas en faire ses dernières heures. Et soudain un grand coup de vent balaie les nuées.

Le 7 septembre arrive de Bordeaux l'annonce qu'on l'en a élu maire « d'un consentement unanime ». Tout à l'heure il va brûler les étapes; il commence par prendre son temps. Il ne part de Lucques que le 20, et pour Rome, où il n'arrivera que le 1er octobre, où il s'attardera quinze jours encore. Mais le jour même de son arrivée à Rome lui est remise la missive officielle des jurats de Bordeaux : on peut supposer des dispositions convenues, un réseau de correspondants sûrs, et, pendant la première quinzaine d'octobre, des tractations, des messages, des messagers... Il n'en dit rien dans le *Journal :* aussi bien ne s'agit-il plus d'occupations privées. Entre les occupations privées la relation laisse de grands vides; on les imagine tout remplis d'une activité et d'une réflexion nouvelles.

Enfin, le 15 octobre, départ. Et désormais c'est un art bien oublié que l'art de voyager. Montaigne songe au but : Montaigne ne songe plus qu'au but. D'un mouvement uniformément accéléré son *Journal* tend à se confondre avec un relevé d'itinéraire, toute curiosité effacée. Un an plus tôt il faisait grief à ses compagnons de route de ne songer qu'à l'arrivée; maintenant ils auraient peine à suivre son train. L'homme

des écarts va au plus court. « Or moi (...) qui n'étois plus occupé que de mon retour en France, je pris le parti de laisser là Gênes (...). » Il renonce à voir Parme — le détour n'eût allongé « que de deux postes » — « pour ne pas déranger mon retour, ayant abandonné tout autre dessein ». « Plus je m'approchois de chés moi, plus la longur du chemin me sembloit ennuïeuse (...). »

La fin du voyage : une *déroute*. Tout y concourt, l'usure de l'attention, la fatigue, les nourritures trop riches dont on est repu, et la tristesse de se rappeler tout cet ancien avenir qui s'est rangé au parti du passé, et l'imagination de nouveau tournée vers l'obligation, vers les besognes, vers la coutume, vers le prévu, vers la répétition quotidienne... « *Reprenons les chemins d'ici.* » « *Je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre!* » — Eh bien non, encore une fois. Durant plusieurs siècles on a traité ces années de magistrature bordelaise comme une flatteuse et pompeuse retraite : elle ne pouvait être autre chose, puisque Montaigne était le doux sceptique, le fin lettré, l'homme de cabinet, le fouineur de bouquinaille. Seulement on sait aujourd'hui que le poste qui lui était offert était le contraire d'une sinécure; un administrateur n'y suffisait plus, ni un chef; il fallait un négociateur, un politique, et un connaisseur d'hommes plutôt qu'un manieur d'hommes. Montaigne le savait. Rien d'étonnant s'il en fut préoccupé lorsque les événements, attendus ou non, se précipitèrent et qu'il lui fallut se décider, s'engager, réorganiser sa pensée en vue de la forme que prenait soudain son propre avenir. L'avenir qui de nouveau se déployait devant ses pas au moment même où le passé du voyage se refermait sur lui. Une nouvelle route brusquement ouverte. De nouvelles terres inconnues, autrement inconnues; une nouvelle aventure, autrement aventureuse. Dès lors c'est le voyage lui-même qui apparaît routine : Montaigne, une fois de plus, s'enfuit, il fuit en avant, et, toutes infirmités oubliées et toute lassitude, il fonce.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

LA RUE DE LA GUENESIE. — Est-ce bien le nom que j'ai lu il y a quelques semaines sur l'écran de mon Marconi? Il se pourrait aussi bien que ce fût celui de la rue de la Grenouillarde ou celui de la Funébrande... C'était, j'en suis certain, le nom d'une rue sans origine humaine. Mais dans le film extraordinaire de Jean Delannoy : *Les Jeux sont faits*, elle existait. C'était une rue sans importance, sans insinuations tragiques, une rue pauvre de la Courtille ou d'un Pantin l'une et l'autre un peu décédés. Toujours est-il qu'au bout de cette rue, vidée de tout mouvement normal, s'ouvrait la porte détériorée du bureau des Identités d'Outre-Tombe. C'était également une rue inspirée par Jean-Paul Sartre, c'est-à-dire une rue d'un puissant romantisme posthume, une clé pour ouvrir la chronique des Pompes Funèbres au moment que leurs expériences professionnelles prennent fin. Dans la rue de la Guénesie, dont on ne trouve la présence que dans le monde étrange qui habite le film que je viens de citer, se tient le service de la routine funéraire : un bureau vide, poussiéreux, le bureau où les morts de la semaine viennent retirer leur carte de loisirs. Comme il est naturel, ils font la queue, les uns et les autres figés dans leur dernière attitude devant la vie. Tout le drame se joue dès que les clients se sont libérés de cette formalité; car les morts se mêlent familièrement aux vivants qui ne les voient pas, ne les entendent pas, qui les ignorent. La puissance d'obsession qui rayonne de cette œuvre de découragement sans orgueil est vraiment efficace, extraordinaire, c'est le moins que l'on puisse dire. Il n'est pas possible d'oublier, sinon l'adresse, mais du moins la présence, quelque part dans le temps, de la rue de la Guénesie, car elle m'apparaît comme un des plus terribles témoignages de l'inquiétude qui se prête à toutes les concessions. Personne ne sait au juste où se situe la rue de la Guénesie, dit Jean-Jaul Sartre, ou à peu près. Mais il suffit d'y penser pour que l'écriteau bleu à lettres blanches surgisse devant nos yeux à l'angle de la rue qui

abrite à l'une de ses extrémités le bureau des identités fantastiques. Je ne souhaite à personne d'y engager ses pas avant l'heure. Toutefois, l'heure venue, on peut obtenir dans ce bureau miteux, dépouillé de toute personnalité, des renseignements qui peuvent être utiles. Tout cela se rattache bien à l'univers social de Jean-Paul Sartre et au sens très exact qu'il possède du désespoir. Pour moi, c'est la perfection sur ce sujet indéfinissable, plus près de l'image que du raisonnement. L'horreur, la peur modeste, et souvent la gaîté sont les quatre couleurs fondamentales de la mort quand elle pénètre dans le domaine de la création artistique ou littéraire. Dans *Les Jeux sont faits* ces quatre éléments sont simples et le qualificatif quotidien imposé à un tel sujet porte en soi une affreuse signification.

Le film si remarquable de Jean Delannoy a été choisi à la Biennale de Venise : ce n'est pas un film très récent. Je ne l'avais pas vu et, sans doute, devais-je le voir puisque la Télévision me l'a présenté il y a quelques semaines. Si j'écris sur ce sujet après plusieurs années de retard, c'est afin de me dérober aux méditations sans joie qui pourraient naître de ce spectacle qui n'est cependant pas tellement décourageant dans le sens social que l'on attribue à cet adjectif. Pour les jeunes hommes le mot : décourageant se nourrit d'éléments d'un caractère tout autre. La jeunesse est défendue contre les influences des métaphysiques romantiques, surtout quand elle se trouve en présence des difficultés de la vie. Pour les jeunes gens, la rue de la Guénesie devrait conduire aux agences de locations de logements et aux situations suffisamment rétribuées. Il y a là de quoi occuper une existence. Mais, hélas! il ne suffit pas d'interroger des yeux un ciel hasardeux pour obtenir sur un écran cette apparition d'une précision imaginaire bien que municipale. Jean-Paul Sartre est certainement un des écrivains les plus puissants de cette vie obsédante qui se désagrège lentement derrière des portes de mieux en mieux closes. Il a pu demander et obtenir beaucoup de cette rue de la Guénesie et de cet étrange bureau de formalités purement spirituelles devant lequel des apparences humaines font la queue; chacune apportant sur son visage professionnel le lot considérable de ses mornes acquisitions. En notre temps où les mœurs s'affligent de fréquents contacts avec une science un peu trop hâtive, un tel bureau devrait être ouvert de midi à dix-neuf heures pour tous les vivants qui désirent une sorte de passeport afin de voyager entre leurs pensées souvent maladroites et les surprenantes originalités de la technique humaine. Dans ce bureau meublé de bois blanc flétri, maculé d'encre, il serait pos-

sible de les renseigner. Par exemple, leur dire que le mot apparence ne s'applique pas inexorablement aux défunts. Nous vivons dans un monde d'apparences : apparences de voix, apparences humaines et assez vivantes projetées à domicile sur l'écran de télévision. Tous ces éléments, conjugués et soumis à la cuisson du temps qui est savante, ne peuvent qu'offrir une explication pas très nette de la vie sociale, c'est-à-dire de la vie d'intimité fiscale. Ce qui me paraît important, c'est que toutes ces apparences, en noir et blanc de circonstance, sont livrées à domicile et finissent par s'associer aux comportement du monde en chair et en os, comme disent les biologistes, mais familièrement. Je sais qu'après avoir inventé la machine à laver la vaisselle, l'homme a conçu la machine à laver les cerveaux. C'est bien, à la condition de n'être pas distrait et de ne pas employer la machine à laver la vaisselle pour laver les cerveaux. Des catastrophes pourraient naître de ces négligences enfantines. Ce n'est pas par goût de critiquer que j'écris ces lignes : les jeux sont faits et ce n'est pas consolant. Le jeu peut être séduisant mais provisoirement stérile que de tenter d'aimer l'homme dans son passage de machines. Jusqu'à ce jour où j'écris, nous ne savons rien de précis sur les bienfaits de l'aviation, pour prendre exemple sur un des plus hardis détails de l'activité contemporaine. Le plus simple est de se satisfaire de la conviction résignée qu'un certain lot de catastrophes pourrait nous offrir un équilibre entre les hommes, équilibre que tous désirent sincèrement sans doute. Mais ces hypothèses me paraissent, pour le moment, aussi fantastiques que celles que peuvent suggérer toutes les rues de la Guénesie que nous inventons pour expliquer des images que le manque de sécurité physique rend intolérables. Je sais que tout ce que je pense et, finalement que j'écris, ne présente aucun sens : car ce qui suivra est inexorable. L'homme le plus courageux ne peut vaincre une locomotive lancée à toute vitesse à moins d'approuver une sottise. L'art de la guerre dans sa forme la plus récente aboutit à cette situation. L'inconscience des hommes n'est même plus puérile : elle prend naissance dans des lieux-dits inhumains dans le genre de la rue de la Guénesie où des faux morts coudoient des faux vivants.

On ne doit pas donner à ces impressions, subies dans le climat d'une maison bâtie devant des champs de blé et d'avoine, plus d'importance qu'à des conversations entre amis, des amis qui ne se « frappent » pas exagérément. Un écrivain dès qu'il atteint un âge qui sait imposer sa présence se doit, afin de vivre en paix, d'essayer d'éliminer les produits désagréables qui dénaturent l'air qu'il respire dans une manière de vivre, qui est celle de notre

époque. Heureux ceux qui peuvent écrire et, ainsi soulagés, peuvent barrer ce qu'ils ont écrit d'un trait de plume en travers de la page en traçant le mot : payé. Pour vivre en bonne santé, il ne faut pas accorder de crédit aux exigences de l'avenir : il faut payer comptant et au jour le jour ce que l'on doit... C'est un conseil? Peut-être... Je n'en suis pas très convaincu au moment d'en finir avec l'étrange rue de la Guénesie.

Pierre Mac Orlan
de l'Académie Goncourt.

A consulter chez le Disquaire de la rue de la Guénesie : *Burlington Bertie*, chanté par Ella Schields. (Columbia, 629.) — *En sortant de l'école*, chanté par Germaine Montero. (Le Chant du Monde, 1537.)

LETTRES

LA LIBERTE IMPERIEUSE. — Sous une couverture d'agréable fantaisie dessinée par Miro, voici un livre on ne peut moins fantaisiste, et qui ne sera pas agréable, j'imagine, à beaucoup : *La Clé des Champs*, d'André Breton (1). Il s'agit d'un recueil de textes publiés par l'auteur de 1936 à 1953, jusqu'alors disséminés dans des revues petites ou grandes, confessionnelles — (j'entends par là : relevant de l'orthodoxie surréaliste) — ou profanes, dans des feuilles secrètes ou publiques; d'autres, nous les avions pu lire en plaquettes, ou sur les premières pages d'un catalogue, d'un ouvrage qu'ils préfaçaient. Il y a là des hommages (à Germain Nouveau, par exemple, comme à Léon Trotsky), des déclarations d'indignité, des procès et des jeux. On devrait attendre quelque disparate de la réunion de proses inspirées de motifs aussi divers qu'une exposition d'art océanien, les échecs, l'imposture d'un poète contemporain, la lettre d'une petite fille de douze ans. Il n'en est rien. Si les sujets changent, le ton à peine varie, se retenant sur la pente de l'humour, maîtrisant vite l'indignation, la colère : le mode, constamment « déclaratif », s'accorde à ces mises en garde, ces mises en question, ces mises en demeure. Qu'une telle dignité d'allure soit moquée de certains, qu'ils n'y voient que pompe solennelle, n'y entendent qu'un écho de « Madame se meurt... », montre où nous conduit un goût par trop vif du style, si l'on ose dire, voyou. (« Voyou » est-il le terme juste? Les voyous ont un style, que sont loin d'avoir la plupart de nos épiciers en « témoignage » littéraire.)

(1) Les Editions du Sagittaire.

Orgueil? Superbe? Et quand bien même c'en serait! Avec André Breton, l'écriture, cessant de se bafouer et s'humilier, retrouve sa fierté. Sans doute fallait-il, afin qu'il en soit ainsi, un homme ennemi de tout avilissement, pour qui toute tache de sang intellectuelle demeure indélébile.

On n'encanaille pas une part de soi-même sans menace pour le reste. L'écrivain coupable d'indélicatesses à l'endroit de l'écriture ne tarde guère à en commettre d'autres; bientôt, la vérité, au service de laquelle il se vouait, souffre; l'on aurait beau jeu à montrer que « l'engagement » se conclut souvent par une désertion de la bonne foi, par un abandon de la justice au profit des justifications particulières ou partisanes. La laxité du style mène souvent à la lâcheté : les lettres contemporaines administrent plus d'une preuve de la connexité entre celle-ci et celle-là. « L'ignoble mot d'engagement... », écrit Breton, « sue une servilité dont la poésie et l'art ont horreur » (*Seconde Arche*, p. 109). On éprouve une joie profonde à lire cette phrase sous la plume d'un écrivain qui n'a cessé pourtant de s'engager, dont l'œuvre entier témoigne d'une sourcilleuse volonté de transformer l'homme et le monde. Nous avons appris, non sans tristesse, ni désillusions, depuis quelques années, ce que signifiait le vocable, exaltant au fond, « d'engagement » : une confusion savante entre la fin et les moyens, les agents mêmes de cette confusion se recrutant parmi les littérateurs. Sans doute une solitude (relative) s'étend-elle aujourd'hui autour d'André Breton. C'est bon signe, et l'on s'inquiéterait plutôt du spectacle de ces auteurs toujours disposés à prêter leur concours à la fête de leur paroisse, satisfaits comme ils sont des applaudissements des ouailles. Breton n'a cessé de s'engager, mais sans *altération*.

Tel pourrait être la première leçon qui se dégage de *La Clé des Champs*. Allons au fait : combien d'écrivains d'aujourd'hui sauraient ainsi réunir des textes échelonnés sur seize ans de leur vie sans qu'il en résulte un vacarme de contradictions, pour le moins de palinodies? Je n'ai pas la naïveté de réclamer d'un écrivain qu'il soit infaillible. Je ne conclus pas à l'infaillibilité d'André Breton. Il s'en faut que je m'accorde toujours avec lui, en dehors de l'essentiel sur quoi nous sommes convenus depuis longtemps. Si je lis ou relis ces textes, rien ne me paraît plus saisissant (ni, somme toute, plus admirable) que leur référence immédiate, sans détours, à des valeurs centrales immuables : les décisions, les déterminations, l'espoir du Surréalisme sont ici maintenus intacts, tout louvoiement interdit, toute erreur de cap aussitôt rectifiée. Il est parfaitement licite de ne point partager

les vues d'André Breton, mais il faut reconnaître qu'il ne les perd pas, ces vues, de vue. Si le mot sublime de « résistance » n'était point galvaudé, si ne s'en paraient pas des intellectuels énervés maintenant par l'obédience, il définirait l'une des vertus majeures de l'œuvre. Résister, c'est se refuser aux sollicitations de l'événement, rejeter les « vérités » d'occasion ou les dénoncer à la lumière de ce que l'on a choisi pour vérité. La résistance est inconditionnelle, comme la liberté. Elle ne se confond pas avec une attitude en face de quelque épisode : elle tient les épisodes pour ce qu'ils sont, des repoussoirs, des preuves par le néant. Eh, répondra-t-on, André Breton joue sur le velours, il ne se soucie pas « d'efficacité »! Admettons... Mais que font aujourd'hui les surréalistes d'autrefois, ceux qui excipèrent de « l'efficacité » pour abandonner le Surréalisme et Breton? Ils justifient des procès dont le moins à dire est qu'ils sont hasardeux. Ils n'hésitent pas à courir le risque d'injustice. Leur main ne tremble pas. Ils s'agenouillent, se confessent, partent en pèlerinage aux lieux saints... Est-ce là ce que l'on attend du clerc? Est-ce ainsi qu'il changera la vie? Fera ou refera l'homme?

Jamais André Breton n'a manqué de souligner l'urgence d'une transformation économique du monde. Il a toujours autant refusé que cette transformation s'accompagne de disciplines coercitives dont souffriraient les facultés créatrices de l'individu. En 1936, dans *Le merveilleux contre le mystère*, sa pensée est précise sur ce point; elle l'est plus encore, deux ans plus tard, lorsqu'il écrit : « Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un système *socialiste* de plan centralisé, pour la création intellectuelle elle doit dès le début même établir et assurer un régime *anarchiste* de liberté individuelle. Aucune autorité, aucune contrainte, pas la moindre trace de commandement : Etc... » (*Pour un Art Révolutionnaire Indépendant*, p. 39). En 1952, André Breton reconnaît : « Les surréalistes ont vécu alors (environ 1925) sur la conviction que la révolution sociale étendue à tous les pays ne pouvait manquer de promouvoir un monde *libertaire* (d'aucuns disent un monde surréaliste, mais c'est le même » (*La Claire Tour*, p. 273). Un monde libertaire, Breton et ses amis l'appellent; ils n'en admettent pas d'autre, fût-ce momentanément. « Les surréalistes, en ce qui les concerne, n'ont pas cessé de se réclamer de la *libre pensée intégrale* » (*Comète Surréaliste*, 1947, p. 103).

Que la liberté soit l'exigence d'André Breton, et qu'il la hausse jusqu'à la « passion » (*Arcane* 17), on ne l'apprendra à personne,

mais encore faut-il ajouter qu'elle ne saurait être à ses yeux la conséquence, le fruit de la Révolution : elle en est, à l'inverse, la condition. Au propos de la plupart : « Faites la Révolution, vous serez libres », on l'entendrait plutôt répondre : « Soyez libres, vous ferez la Révolution ». C'est que Breton ne conçoit pas la révolution « une » et définitive; il l'envisage comme multiple, perpétuellement remise en question par elle-même, prête à se détruire pour être. Non pas un « état » (moins encore un « établissement ») : une permanente critique de ce qui tend à s'imposer, à recouvrir les forces naissantes. La révolution n'a d'autre devoir que de « laisser place à la trouvaille », comme dirait Apollinaire, et permettre la manifestation du « hasard objectif », par quoi s'expriment les nécessités non reconnues. En bref, la révolution doit s'incliner devant l'art, — (« Toute licence en art »!), — et devant la poésie particulièrement, celle-ci tenue non pour une activité luxueuse, mais pour une énergie de transformation incomparable, que la révolution n'aliène pas sans s'aliéner. « L'indépendance de l'art — pour la révolution; la révolution — pour la libération définitive de l'art ». Telle est la formule conclusive du manifeste de 1938, rédigé par Léon Trotsky et Breton. Onze ans après, les consignes du « réalisme socialiste », veulement acceptées par nombre d'artistes et de littérateurs, permettent à Breton de poursuivre : « Aucun impératif politico-militaire ne saurait être reçu ni promulgué dans l'art sans trahison. Le seul devoir du poète, de l'artiste est d'opposer un *Non* irréductible à toutes les formules disciplinaires. » Ainsi l'art devient-il l'arme d'opposition par excellence.

Il y a longtemps qu'André Breton confie à la poésie des pouvoirs d'émancipation totale de l'homme : l'existence du surréalisme, en tant que mouvement historique, n'avait peut-être pas de raison plus profonde que la reconnaissance de ces pouvoirs, leur accroissement, le désir de les systématiser. Il s'agissait, au demeurant, de faire *intervenir* la poésie dans la vie. L'anti-rationalisme foncier de Breton, sa volonté de recourir à une faculté d'entendement autre que la glaçante « intelligence » démonstrative, ne pouvaient avoir d'allié plus sûr que l'exercice poétique. Nulle part ailleurs le langage ne se soustrait si radicalement à l'usure, à l'inertie, à la mort lente pour, décapé, reconquérir sa jeunesse active. Or, Breton accorde au langage une chance extrême : « En lui sont incluses des possibilités de contact beaucoup plus étroit entre les hommes que les lois qui président à un tel échange ne le font généralement supposer; la culture systématique de ces possibilités ne mènerait à rien

moins qu'à la recréation du monde » (*Le merveilleux contre le mystère*, p. II). Pour améliorer le monde, il ne suffit pas de l'établir sur des bases sociales plus justes, il faut encore toucher à l'essence du verbe. Breton cite Apollinaire : « La parole est soudaine et c'est un Dieu qui tremble. » Attenter à la liberté de la poésie est donc attenter à celle du langage : c'est infirmer le principe créateur et recréateur de la révolution. Décidément, comme il l'écrit dans *Arcane 17*, on ne prend pas de libertés avec la Liberté. Elle commande, tout impérieuse.

« Splendide XIX^e^ siècle », s'écrie André Breton, à la première ligne du premier texte de *La Clé des Champs* : ces quelques mots « situent » son œuvre, en précisent le départ et la poursuite, depuis les manifestes où il proclamait la nécessité d'une interpénétration du physique et du mental jusqu'à ces proses-poésies d'aujourd'hui à travers lesquelles on le voit attentivement penché sur l'alchimie. Comme au XVI^e^ siècle s'effondre, sous les influences combinées de Copernic, Montaigne et Machiavel — (M. Jean Paris le montrait récemment dans un essai remarquable) (2) — l'ordre médiéval, le monde de la raison classique se ruine dès que se lèvent, sur les gravats de l'édifice monarchique-catholique, les annonciateurs : Rousseau, Sade, Henri de Saint-Simon, Charles Fourier. Exigeant la libération de toutes les forces de vie, et précisément que libre cours soit donné à l'imagination, Blake se dresse contre Urizen-Jéhovah. Nerval va lire Dom Pernéty et Court de Gebelin... Le sort en est jeté : il appartient à l'homme seul de délibérer de son propre destin, de revendiquer les pouvoirs qu'il avait naguère transmis aux maîtres de la terre et du ciel. Il appartient à l'entendement humain, les interdits dépassés, de percer les mystères, d'écouter les messages que délivre un inconscient collectif depuis trois siècles sous la contrainte du rationalisme. Lautréamont naît deux ans avant la publication du *Manifeste Communiste*; Rimbaud, six ans après. Les chemins de grande aventure mentale sont ouverts. Qui douterait qu'au point même de leur convergence veille André Breton?

Max-Pol Fouchet.

L'enfant du Dimanche, par *Marcel Schneider*, in-16, 255 pages, 450 fr. (Ed. Albin Michel). — Il y a mille façons de renouveler le roman de l'adolescent en contact pour la première fois avec la vie, le mal et Dieu. Schneider a choisi de dissimuler le sérieux de son sujet sous la gaîté et la loufoquerie. Ce qui revient à dire qu'il est sans cesse à jouer le rôle d'amuseur (d'une manière un peu

(2) *Hamlet ou les personnages du Fils*. Editions du Seuil.

apprêtée) entre ses personnages et nous. Les mots d'auteur abondent. — G. P.

Vincent ou l'Invitation au Silence, par *Simone Jacquemard*, in-16, 189 pages. (Editions du Seuil). — Pour pratiquer la charité, il faut au moins être deux. Or le Vincent de Simone Jacquemard ne cesse pas un instant d'être désespérément seul. Il s'observe, s'analyse, rumine d'obscurs déboires. Le monde, autour de sa personne, n'a pas le moindre attrait, ni pour lui, ni pour nous. Drôle de manière d'aimer les autres, littéraire, dira-t-on, beaucoup plus que morale. Hélas oui, beaucoup trop littéraire. — G. P.

Les Gros Sous, par *Yves Gibeau*, in-16, 313 pages. (Editions Calmann-Lévy). — Si l'on en croit cette histoire de magot qui pour se dérouler pendant l'exode de 1940 n'en est pas moins sordide, les paysans n'ont guère changé depuis l'époque de Maupassant. Notre premier mouvement est d'en vouloir à Gibeau d'être si fidèle au naturalisme. Mais peut-être serait-il plus équitable d'en vouloir aux paysans de rester si fidèles à eux-mêmes. — G. P.

L'Or et le Pain, par *René Jouglet*, in-16, 315 pages, 500 fr. (Les Editeurs Français Réunis). — Certains diront que cette œuvre consacrée à la peinture de l'année 1952 manque de recul. Oui, mais il est agréable de vivre (c'est si rare aujourd'hui) dans un univers romanesque aussi peu recréé que possible, où une miche de pain est une miche de pain et un joueur de belote, celui-là même qu'on vient d'apercevoir au bistrot du coin. D'autant plus que cette absence de transposition est compensée par ce qu'on pourrait appeler la largeur du plateau. Il y a de l'espace dans ce roman, une vue du monde à la fois large et complexe. Double plaisir, on a le nez sur les choses et on les comprend. Sauf quand le style s'embarrasse de tournures un peu trop compliquées. — G. P.

Rosalie Brousse, par *Pierre Gamarra*, in-16, 219 pages, 350 fr. (Les Editeurs Français Réunis). — L'auteur s'est donné pour tâche de nous décrire l'éveil de la conscience politique chez une population rurale puis citadine, entre les années 1870 et 1945. Beau sujet, mais difficile. Son livre est à la fois une chronique familiale conventionnelle (mariages, naissances et deuils) et un cours d'histoire pour gens simples dans le style d'Erckmann-Chatrian, avec cette différence que le Midi n'est pas l'Alsace et que les événements de la Commune, de la guerre de 1914 ou de 1939 ont, quoi qu'on en dise, moins remué le peuple que la Grande Révolution. — G. P.

Les Derniers Sacrements, par *Michel Zéraffa* (Ed. Albin Michel). — Ce roman veut être l'histoire d'un retour de l'absolu vers la vie. Mais Zéraffa aime trop l'amour, la mort, le destin, l'art, il a trop le goût du paroxysme et du symbole pour réussir dans son projet. Son récit est déchiqueté. Son style marque un penchant désagréable pour l'abstraction. On a coutume de dire que notre littérature manque de mythes. Il faudrait dire plutôt qu'elle se gâte à vouloir s'en créer à tout prix. — G. P.

Le Fuyard, par *François Cruciani;* in-16, 240 p. (Ed. Renée Lacoste). — C'est une bien redoutable distinction qu'un *Prix du chef-d'œuvre inconnu*, valant d'abord au manuscrit la promotion de l'édition! Que s'éteigne assez vite le scepticisme est notable déjà : si ce n'est point chef-d'œuvre, c'est œuvre digne de remarque.

Dans une ambiance de sous-préfecture, un personnage (balzacien nous souffle l'éditeur), sorte de fou idéologue et rationaliste, exerce une bizarre emprise. Habilement cerné par le narrateur, un jeune professeur nouvellement nommé dans la petite ville, ses secrets rouages nous seront peu à peu dévoilés. L'auteur révélé semble bien avoir le « don ». — S. B.

Nelly ou le mystère de la grâce, par *P.-L. Borel* (Editions H. Messeiller, Neuchâtel). — « Elle roula sa tête sur son épaule, puis se blottissant contre lui se suspendit à son cou. » Ce style se « soutient » tout au long de 334 p.! — M. M.

Une mère se souvient..., par *Henriette Charasson*, 1 vol. in-16 de 218 p., avec photographies h. t. (Segep). — Le public qui fit un succès aux poèmes de *Deux petits hommes et leur mère* aimera retrouver dans ce volume de prose le sentiment « spirituellement animal » qui lie une mère à ses enfants. — M. M.

POÉSIE

Question : déjà un peu moins l'heure de Mallarmé, ne deviendrions-nous pas à mesure le quart d'heure de Tristan Corbière? est-ce hasard si Yves-Gérard Le Dantec, éditeur chaleureux et minutieux d'un Corbière complet et critique (1), applique au second le qualificatif plutôt prévu pour le premier (l'un de nos « plus purs poètes ») ?

Pur, à force d'avoir purgé tous les dégoûts,

rectifiait à l'avance l'intéressé.

Avoir fait des ratés d'une vie une poésie de la rature le range pour nos contemporains parmi une petite troupe de patrons de rechange. « Le ratage absolu de sa vie, écrivait Alexandre Arnoux toujours magicien, lui assure une part étroite mais profonde d'immortalité. » En vertu de la disgrâce physique, il s'apparente à un Aloysius Bertrand; par le défi dont il fait métier, il est du parti des Petrus Borel : ces précurseurs étaient réédités tous deux l'année où il eut vingt-trois ans (1868), et *Gaspard de la Nuit* perce en filigrane, on ne l'a guère aperçu, sous tel *Paysage mauvais*, telle *Nature morte*.

Par ce qu'il a de grincé et pourtant de prenant, de désarticulé et aussi d'incomparable, Corbière incarne aujourd'hui un problème d'époque : la perfection ne serait-elle pas de refuser de parfaire, la réussite suprême un prix de l'échec? Pierre Schneider, ayant constaté que, « dès qu'il n'y a plus rien à dire, tout est à redire », prête au poète cette raison : « Le malheur » de la littérature « est que rien en elle ne s'oppose au démon de la perfection qui est en nous. »

Repoussoir-type des ouvriers du définitif, Corbière, quand il se murmurait :

C'est bien moi, je suis là, — mais comme une rature,

ne pouvait deviner qu'alors Hugo stupéfiait Stapfer en se proclamant immortel par sa qualité d'homme qui n'a pas besoin d'être

(1) *Les Amours jaunes*, par Tristan Corbière, éd. augmentée de poèmes et proses posthumes, Intr. et appendice critique par Yves-Gérard Le Dantec (Gallimard); cf. *Tristan Corbière*, par Jean Rousselot (« Poètes d'aujourd'hui », P. Seghers), et *La Voix vive*, par Pierre Schneider (Ed. de Minuit); rappel : *Tristan Corbière, Une âme et pas de violon*, par Alexandre Arnoux (« La vie de Bohème », Grasset). — Voir *Nicolas de Staël*, par Pierre Lecuire. — *Territoires*, par Jean Follain (Gallimard). — *Poésie traduite*, par Armand Robin (Gallimard)

« raturé »; mais ce contraste, il l'a flairé de son grand nez ouvert à tous les souffles, il en a joui amèrement. Et voici Le Dantec qui fait tellement corps avec une « splendide » riposte indignée de Corbière que pour lui *Oceano Nox*, en comparaison, « fait piètre figure ». On sait qu'une des trouvailles des *Amours jaunes* qui ont le plus retenti, c'est « *Hugo... garde national épique* ». D'un des deux pôles, le goût présent a fait son grand voyage vers l'autre. Le goût est trop peu dire; il s'agit de schisme. Et, on l'a vu, ce qui importe bien plus à Corbière, c'est le dé-goût.

Encore que chez lui l'invocation à la maladresse forme un axe de dévotion, prétendre que son vers a le rugueux de l'inculture serait une méprise : le fait Corbière est une sorte de contrefait qui devient du fait exprès; cette poésie est docte et raffine, seulement c'est à partir de la fausse note donnée par la nature qu'elle obtient ses justesses (il le connaît bien lui-même, son « juste faux »); ce tirage au sort ne diffère, somme toute, des sortilèges dessinés par l'optimisme de Hugo d'après les hasards du marc de café ou de la tache d'encre qu'en se spécialisant dans le mauvais sort. Aussi n'est-ce pas tant contre le lecteur qu'est tournée la provocation, mais plutôt contre un principe ou préjugé d'art :

L'Art ne me connaît pas. Je ne connais pas l'Art.

Entendez : l'art d'être un art, — car il reste celui d'être le contraire. Tout le trésor du déshérité, les bonnes fortunes du couac, la dextérité du gaucher. Autrement que Rimbaud, la même année 73 que la *Saison en enfer*, les *Amours jaunes* interpellent sur son signalement cette prévenue : la nommée Œuvre (le *Coffret de Santal* est de 79).

Dans la nouvelle création, tout ce qui compte milite en faveur du disgracié, mauvaise grâce d'homme, sans-grâce de la littérature. Tristan Corbière, ce Toulouse-Lautrec de la poésie : c'est-à-dire le trouble-fête qui, puisque c'est comme ça, projette dans une esthétique sa difformité organique. Peintre et poète émettent, en revanche sur les bien-formés et les bien-formants, une réelle beauté du difforme, où leur propre caricature compromet jusqu'au ridicule l'hypothèse beauté :

Bonsoir... Ce crapaud-là, c'est moi.

Le poète, lui, n'est ni un bossu ni un nain? soit, son *Bossu Bitor* va réparer cette faute de la nature; puis le voilà sourd fictif, et par la même occasion « lépreux », « gâteux », « aveugle » : est-ce que la nature n'a pas trouvé son maître dans le mauvais tour?

Il faut que sa voix rauque, dissonante, propage l'image de ce souffreteux, cet efflanqué, ce mal profilé. Sa bouche de grenouille, son menton ravalé, lui viennent de sa mère (Jean Rousselot, qui montre les deux portraits page contre page dans son guide utile à consulter, la trouve « jolie » et encore « jolie » : allons, il y a de bonnes âmes). Les trente années vécues n'ont pas plus d'agréments. Pierre Schneider, dans ses originales études au suc concentré, conclut que le secret de Tristan est « peu de chose », surtout une « manière irrésistible de nous inciter à le chercher » et « nous astreindre à ses errements ». En effet : il y a, chez les poètes de cette lignée, une invite à l' « imitation » que subira et titrera Laforgue; ils ne se prévalent pas, comme les Hugo, d'un droit d'*exemplaires*, ils agissent par un secret de *contagieux*.

L'infirmité dont il faut qu'à tout prix Corbière fasse vertu, elle lui tient à la poitrine : c'est son souffle coupé. Elle lui invente un halètement écrit. D'où s'insinue le soupçon que l'écrit peut, et par conséquent doit, en redescendant vers le parlé, s'arrêter à la station du bègue (tandis que le chanté, en redescendant par le chansonné, rencontre le jaspiné). Parmi toutes ces victimes ou ces triomphateurs de la discontinuité, qu'on appelle les poètes, je n'en vois pas qui aient comme celui-ci joué leur partie sur le discontinu. Pantin, il ne l'aurait pas gagnée, s'il ne s'était de surplus cassé.

Non seulement le poème long, dont il traîne la nostalgie, lui claque dans la main presque à tous les coups, mais il n'aura pas mis deux beautés bout à bout sans qu'elles se marchent sur les pieds; ses prolixités sont encore des spasmes. Son vrai génie de hoquet lui est si familier et si cher qu'il l'affiche jusque par un artifice, un arsenal compliqué, de typographie; perpétuel semis de points de suspension, de lignes de points, tirets, parenthèses, rejets, décalages, qui parviennent à déchiqueter même les miettes.

D'ailleurs poète incontestable, relié aux fondateurs, en ceci que le lapidaire ne l'est jamais assez pour sa rage d'interruption : il faut tout le temps qu'il se retire son vers de la bouche. Mais presque toutes ses perles sont faites de ces éclats aussitôt coupés, et il en a d'extraordinaires. On ne sait quelles perspectives il ouvre en ses minimums de syllabes :

...Ces rimes qui vont aux moelles des pâles...
...J'erre en offrant de ma race...

Ses chefs-d'œuvre, *Epitaphe, Rondels pour après*, généralement funèbres, ne sont dus qu'à des surenchères de saccades. Aussi bien, et quoi qu'il en ait, dans la note grotesque :

...Et les soiffards aussi sont là, tendant leur buire,

sa griffe énervée accroche des ténèbres qui scintillent. Il n'échappe même pas au très beau vers solaire ou sombre, mystérieux :

...Une femme, une Gloire en soleil, des archanges...
...Des merles en noir regardaient briller...

Mais non, le redoutable beau vers, il n'en veut pas, ni tellement du beau mot : ce qu'il veut, et personne n'aurait à sa place l'admirable formule, c'est le *cri d'os*. Ça, c'est le poète, et c'est ça son cri! Tout son attirail est dans ce cri des os entrechoqués d'un squelette de poésie. Un cri d'os, ce peut être Ezéchiel et Gilgamesh. Ce vieilleux n'y touche que d'un coin d'aile fourchue; parce que tantôt c'est tout de même raté en beau, « *trop réussi — comme raté* », il en a conscience; et tantôt, au contraire, trop fiasco qui fait long feu (par exemple, les diatribes contre une Italie de convention; et ne projetait-il pas un recueil dérisoirement intitulé *Mirlitons?*). A ce tournant nous attendait encore Pierre Schneider avec ses questions sur « l'élasticité et la résistance démoniaque de la matière verbale » (et pourquoi ne mettrait-on pas ce démoniaque au pluriel?).

Nous retrouvons aussi sa remarque sur le plus grave des échecs propres à Corbière : de n'avoir finalement laissé qu'un « livre en forme d'homme ». Incapable de s'oublier pour la poésie; il ne l'a faite que de sa triste figure et de sa tristesse sur sa figure (*Oui, j'ai beau me palper, c'est moi*). Il est vraiment, selon une autre de ses formules qui déshabillent, le « contumace » d'où le poète résulte. D'ailleurs chantre des océans qui n'a pas quitté les rivages; suicideur d'une poésie qu'il relance; casanier de l'espace. En combien d'épisodes et de lieux tient sa courte aventure? Toutes ses sorties ne dépassent pas la dimension de l'escapade.

Et pourtant ce qui frappe chez lui est mouvement. Alors, mouvement de quoi? il faut bien le dire : de la langue seule; et c'est tout dire : son grand titre, plein titre de poète, est qu'il a fait bouger le langage. De tout son propre besoin de changer, qui n'avait pas d'autre issue. Prédestiné à la contorsion, les torsions qu'il opère sur le langage lui font trouver quelque chose comme un anti-chant :

Ce fut un vrai poète : il n'avait pas de chant.

Profonde vérité, contre les impuretés du phrasé poétique. Mais il a fait autre chose : il a creusé un domaine du mal dans l'épaisseur du langage, lui

Fatigué de pitié pour ceux qui rament bien.

Tous ses mots-grimaces, ses mots-lanternes et bouées, tout ce voca-

bulaire qu'il dégrade assez pour dialoguer presque en langue de bête avec sa jument et son chien, il les conjure toujours de crier du fond des os ce qui est non pas un envoi au musée, mais un trajet de crampe : la part qui lui revient est de mettre à l'air tout ce qui dans tout chant et tout parler a le mauvais aspect du symptôme. Du haut de son caillou triomphal il accuse alors les facilités d'évacuation :

Tes croches sans douleur n'ont pas d'accents humains.

Lui, n'a voulu ni aimer qu'on l'aime, ni que son « passe-temps » l'amuse, mais, *poète en dépit de ses vers,*

Ses vers faux furent ses seuls vrais.

Obsession du fausset : *Lui, cet être faussé, mal aimé, mal souffert,* il aura tissé sa vie entière à contre-sens :

Il mourut en s'attendant vivre
Et vécut, s'attendant mourir.

Son travail pour « surprendre — un mot de travers », voilà sa forme de pureté à lui : on croirait que natif comme l'or est à ses yeux un état fœtal du son, du sens, de l'acte, — au bout du compte il pressentira un meilleur chaos encore, celui du silence

Et rien ne pourra dédorer l'entretien.

Le strict ferraillement de sonorités dont il se fait un vertige (et qui culmine dans *Sérénades* et *Raccrocs*) accompagne son passage d'une musique où l'allure du cocasse fut peut-être une singulière mobilisation de l'absurde.

●

Question : pourquoi, sous aucune plume, même la plus vigilante aux avènements, pas le moindre mot sur *Voir Nicolas de Staël?* Pierre Lecuire y accumule les difficultés ou les défis : aucune mention d'éditeur, il faut s'adresser à « Fequet et Baudier, typographes » (sans domicile indiqué) ; il faut percer plusieurs énigmes, celle de peintures qui servent de sujet ou prétexte à la collecte de rêveries, et le très beau volume (tiré à 200 ex.) en présente les échantillons les plus sommaires, — celle aussi de ces poèmes en prose dont la forme parfaite semble elle-même poussée au point où la concentration de l'élixir devient à la fois excitation et dérision de la soif.

Le peintre à qui tout est rapporté, je m'accuse de ne mettre jusqu'ici à son crédit (moi qui monte et descends tous les jours

la rue aux peintres) que la vertu de n'avoir pas été claironné par la Bourse de la mode. Sur ce cas unique est construite une philosophie, on repense à Pascal déclarant vanité le sens qu'on attache aux peintures d'objets qui n'en ont pas à nos yeux; mais on se rend à une beauté manifeste, qui est celle de l'écrit : cette vision, tantôt imaginairement concrète, tantôt volontairement fuyante, d'un art et de l'âme de l'art, me rappelle, dans les admirables *Vies imaginaires*, le Paolo Uccello reconstitué plus intérieur que nature par Marcel Schwob. Une joie de texte déjà impeccable ne peut pas, un jour, n'être pas achevée par une portée égale du sujet choisi.

●

Question : de quoi Jean Follain a-t-il progressivement, obstinément, constitué son domaine reconnaissable entre tous? Un instinct de mise en cadre, de dimensions, joue certainement : les pièces de ce nouveau recueil se trouvent figurer toutes un rapide pas-à-pas entre des collections tangibles, tout à coup laissé en suspens sur des ouvertures de paysage qui sont des ouvertures de paix. Il y a ceci aussi : la poésie est comme un humour compliqué d'un tragique naturel du monde ,et l'humour est à faces multiples, jeu entre soi-même et le tragique, entre un vrai tragique et une emphase simulée, entre le poète ému et les choses moqueuses, entre ce que nous croyons qu'il nous dit et ce qu'il sait qu'il ne nous dit pas, entre la figure des choses et leur sort dans les mots. Et, par-dessus tout cela, comme le mélange de tons qui fait une palette unique, une certaine distribution du souffle ménageant leur espace à ces vers qui ne seront pas des vers, et où l'on entend à haute voix la bouche de Follain qui s'évase à la fin

tuant la maîtresse avec l'amant
au bord d'un vieux rivage.

●

Pour faire honte, pendant, ou compensation, à une poésie française du XX[e] siècle ayant toujours un accent de traduction, Armand Robin donne aux poésies de douze langues et de quatorze siècles la marque de notre aujourd'hui. Thérapeutique personnelle : le voici passé de *Ma vie sans moi* à une pleine vie en « Eux-moi »; il salue ce bonheur d'une salve préliminaire où, par

opération de la nature, se trouve inversé ($\frac{\text{Raim}}{\text{bod}} = \frac{\text{Rau}}{\text{bin}}$) le fameux « *Je* est un autre ». Les voyantes aperçoivent du bernard-l'ermite sous roche : le procédé ne pouvant manquer de faire école, des perspectives s'ouvrent pour l'application confirmative du non-traduit à des non-étrangers (Baudelaire, Mallarmé, Valéry, Armand Robin).

Raymond Schwab.

Paul Eluard (*Europe*, n° spécial juil.-août 53, **Jacques Prévert parmi nous** (*Sortilèges*, 3e trimestre 53), **Raymond Queneau** (*Temps mêlés*, nos 5-6, juin 53) : Dieu merci, il est un temps de gerbes pour les poètes. De bouquets aussi (*Poésie vivante, Les Lettres*, 4e trimestre 53), où nous sommes adjurés de ne pas prendre un choix de fleurs pour une anthologie. Sur Prévert, la question-refrain est celle qu'avait lancée Pierre Béarn : est-il de la famille Géraldy? les uns votent pour, les autres contre, en tout cas les bulletins sont rédigés en langue préverte. — Qui est Jacques Bargis? **L'Onomarturge indiscret** (Ed. Bellenand), ce titre qui dénonce si bien la fonction poétique se justifie par un pouvoir de faire rendre au rythme de la chanson de marche et aux horoscopes du lexique une bonne aventure d'images et de sonorités. — Emmanuel Lochac, inventeur qu'on n'oublie pas des « monostiches », publie (par les soins du dynamique *Marsyas*) un mince et dense reliquaire, **Propitiation du temps**, où il prouve, à la manière de Zénon, comment l'art de la sapience rejoint en profondeur les origines du vers. — **D'amour et d'amitié** (Ed. du Seuil) : Bertrand d'Astorg fait du souvenir personnel une élégante mélancolie, à mi-mot égrenant des intimités amies, et tout à coup l'allusion voilée prend de la consistance au choc de plus remuantes commémorations, — « pièces pour notre histoire ».

THEATRE

DOM JUAN, de Molière, Théâtre national populaire *(Palais de Chaillot)*. — ***LA VOLUPTE DE L'HONNEUR***, de Pirandello et ***UNE VISITE DE NOCES***, d'Alexandre Dumas fils *(Théâtre Saint-Georges)*. — Oui, j'avais aimé le *Don Juan* de la Comédie-Française la saison dernière, mais force est de convenir, avec à peu près toute la critique, que le *Dom Juan* du T.N.P. a trouvé, dans le style même de ce théâtre, un éclat et une plénitude de vie supérieurs.

Est-ce à dire qu'il éclipse dans leur détail tous nos souvenirs? Non certes. Nous gardons, même après cette réussite, la nostalgie de l'apparition de Jouvet, avec son hautain visage, sa lèvre puissante et désabusée, son regard énigmatique, couleur de mer. Et qui donc pourrait nous rendre les cris brûlants et les larmes étincelantes de Maria Casarès dans Elvire? Mais c'est tout l'ensemble de la pièce qui s'est trouvé miraculeusement servi par le sévère dispositif scénique de Vilar.

Depuis toujours la pièce butait sur la nécessité de ses nombreux changements de décor. Même à travers les heureuses solutions imaginées par Christian Bérard chez Jouvet, par Suzanne Lalique à la Comédie, elle gardait dans son allure quelque chose de disparate et d'inégal.

On sait du reste que même l'éblouissant *Cid* eut trop souvent à souffrir des mêmes problèmes, fussent-ils somptueusement traités.

L'autre soir, une évidence s'est imposée à nous tous, stupéfaits et ravis. La meilleure, la seule solution au trop grand nombre de lieux scéniques est leur suppression totale. Non seulement le velours noir de Vilar a tenu lieu de tout, mais il a été, pour le texte moliéresque (comme il l'avait été pour les vers de Corneille) à la fois un écrin et un prodigieux tremplin.

Nous avons découvert une prose d'une admirable ampleur, aux articulations puissantes, à la musculature sans défaut. Plus trace de longueurs, de rocailles ni de fléchissements. A tout instant les professionnels qui croyaient savoir la pièce par cœur s'entre-regardaient émerveillés : ils avaient l'impression d'entendre certains passages pour la première fois. Où étaient le disparate et l'inégalité? C'était une liberté souveraine, proprement shakespearienne, qui se révélait à nous, jaillissant toute vive de la rébellion de Molière contre les règles et les conventions.

Rébellion fière, chevaleresque, toute brillante de ces affinités cornéliennes que nous livrait seul jusqu'ici le hautain dénouement du *Misanthrope*, sarcasmes et indignation marqués par le meilleur de lui-même. La dénonciation de la structure sociale de l'hypocrisie a retenti comme jamais elle ne l'avait fait. Faite pour être lancée au public comme une Catilinaire, elle prenait place dans une pièce où tout, depuis la première parole, avait été de même proféré à large diction, et en communication directe avec le parterre. Et puis Vilar, qui né — et il sait, bien sûr — ni la prestance sportive, ni le charme vocal, ni l'irrésistible attrait physique du vrai Don Juan, a triomphé là, et dans tous les endroits les plus difficiles du rôle, par la pénétration de l'intelligence, l'impitoyable lucidité, une manière d'ironie ravageante que nous ne sommes pas près d'oublier.

A quarante ans de distance, Vilar s'est trouvé réaliser ce que Copeau avait poursuivi en fondant le Vieux-Colombier : le resplendissement du texte, la vie magique de la pièce provoqués par l'austérité même de la présentation — et par l'intelligence... De la très bonne interprétation d'ensemble qu'il a su réunir et animer, il faut détacher en tout premier plan Daniel Sorano, dont le

Sganarelle de haut relief et de pleine saveur efface incontestablement tous les souvenirs que les plus anciens d'entre nous pouvaient lui opposer.

Et voilà résolue, nous voulons l'espérer, la question de la succession de Vilar au T.N.P. Si cette succession était ouverte, *Dom Juan* peut la proclamer close.

●

Jean Mercure nous a fait passer une bien délectable soirée au Saint-Georges, en nous restituant, dans une bien exquise présentation de Léonor Fini, la *Volupté de l'Honneur*, de Pirandello, que nous avait jadis, dans ses temps héroïques, révélée Charles Dullin. Mercure joue avec un cynisme moins lumineux que Dullin le rôle du bohème qui devient, par caprice, champion de l'honnêteté. Son visage mélancolique, son regard à la fois rêveur et droit, ses gestes retenus l'ont servi pour donner au personnage un maximum d'énigmatique sérieux et de transparente profondeur. Jusqu'au bout il nous laisse le choix entre toutes les hypothèses possibles sur la sincérité de sa conduite : jamais on n'a plus subtilement — plus tendrement, pourrait-on dire — réservé ou imposé l'obsédant « chacun sa vérité » du jeu pirandellien. Quelque chose comme une brillante opale qu'on aurait réussi à tailler en facettes à la manière d'un cristal...

Jean Mercure a mis le même goût et la même finesse à la résurrection de cette amère *Visite de Noces*, qui, longue d'un seul acte, risque bien de marquer comme un des chefs-d'œuvre de Dumas fils. Sa principale interprète, Mme Jandelyne, a remarquablement indiqué ce qu'il pouvait entrer de romanesque sincère, et de rêve d'absolu, dans une aventure amoureuse, pour une femme de bon aloi, il y a tantôt quatre-vingt-dix ans, et que cela pouvait coexister avec de la fierté, de l'ironie et de la vraie intelligence. Plus d'une réplique de la *Visite* annonce Becque et Jules Renard : au théâtre comme chez l'herboriste, ce sont les plantes amères qui se gardent le mieux. Nous sommes reconnaissants à Mercure de nous avoir fait respirer cette cueillette inattendue.

Dussane.

Livres. — Il faut signaler bien vite le troisième album annuel sur le *Théâtre*, que vient de publier avec une vaillante ponctualité *Plaisir de France*. Tous les aspects caractéristiques de la saison théâtrale 1953 s'y trouvent dégagés et rassemblés (notamment l'étonnante floraison des « festivals » un peu partout en France). Et une admirable iconographie qui garde les meilleurs aspects des décors et des mises en scène se double d'une série d'études récapitulatives et de

deux « tables » (l'une : nouveautés et reprises, l'autre : nécrologie) qui rendront les plus précieux services.

Je parlerai longuement dans une prochaine chronique des *Six ans de Comédie-Française* de Pierre-Aimé Touchard : témoignage écrit sur le vif, et un peu au vif, dès le départ de l'ex-administrateur, et que mérite une étude attentive. — B. D.

CINEMA

GENEVIEVE. — Avec une certaine complaisance, peut-être, la critique entreprend périodiquement de sauver les films maudits — c'est-à-dire injustement condamnés, à ses yeux, par le commerce ou le public. Elle a poussé ce souci jusqu'à l'organisation, naguère, d'un festival du film maudit. Il y a plus de complaisance encore, de la part d'un critique, à vouloir sauver un film maudit par ses confrères. Mais toute critique étant, à la limite, un acte d'impudence, est-il tellement plus impudent d'inscrire dans une critique une critique de la critique par un critique? *Geneviève* — film anglais apprécié par le meilleur de la critique anglaise, pourtant anglophobe à l'accoutumée — recèle tous les éléments de malentendu qui le font sous-estimer par la critique française. Le premier est d'origine publicitaire. Inviter cent journalistes à boire par un dépliant qui, pour présenter *Geneviève*, rappelle les titres — *Passeport pour Pimlico*, *Noblesse oblige*, *Whisky à gogo*, *Le major galopant*, etc. — qui ont fait la renommée de « l'humour anglais », c'est faire miroiter à leurs yeux quelque chose qu'ils ne trouveront pas. J'use des guillemets parce que l'humour anglais dérive facilement, dans l'estimation des Champs-Elysées, vers un de ces notions vastes et sottes comme il en est tant (l'esprit parisien, la perfidie orientale, etc.). Si vous demeurez impassible en marchant au plafond, en vous lavant les mains dans la soupière ou en montant un cheval en smoking, vous serez un personnage de « l'humour anglais ». Il n'y a donc pas « d'humour anglais » dans *Geneviève*. Secondement, la nouvelle vague du cinéma anglais de qualité — la première était l'école para-documentaire — explorait, avec un bonheur inégal, le comique collectif : sa nouveauté a été soulignée, ses mérites ont été dits. Mais *Geneviève*, de ce point de vue, n'est aucunement apparenté à *Passeport pour Pimlico* ou à *Whisky à gogo*. Tout au plus peut-on dire que ce film emprunte au comique collectif sa donnée la plus extérieure : la course Londres-Brigthon organisée par le club des *veteran-cars*, c'est-à-dire par les propriétaires d'automobiles datant de la préhistoire de l'automobile. Dans *Passeport pour Pimlico*, le scénariste T. E. B. Clarke exploite toutes

les ressources du postulat collectif — un quartier de Londres revendiqué le statut d'un dominion du duché de Bourgogne —; dans *Geneviève*, à deux ou trois plans, à deux ou trois répliques près, le postulat collectif n'est que le point de départ de l'intrigue : nous ne franchissons pas le seuil du club, et la course est, en réalité, limitée à deux voitures, qui ne servent elles-mêmes qu'à mettre deux couples en valeur. La comparaison est d'autant plus instructive que les deux films ont été réalisés par Henry Cornelius. Celui-ci est un Sud-Africain, c'est-à-dire un Britannique de la périphérie. A Londres, il a été sensible aux extravagances obstinées des uns ou des autres, d'autant plus éclatantes dans un pays de conformisme social. Lui-même a raconté dans le *Penguin* cinématographique annuel de Roger Manvell — malheureusement disparu — qu'il obtint d'introduire le personnage du champion de marche à l'entraînement — pleuve, vente ou neige — dans *Passeport pour Pimlico*, après trois ou quatre tentatives vaines. Ce personnage, semblable au Peau-Rouge qui, dans *Hellzapoppin*, se trompe obstinément de plateau, est certes un personnage de « l'humour anglais » et même de l'humour anglais (les Champs-Elysées n'ont pas toujours tort, et les clichés charrient une part de vérité, bien que familière, paresseuse et diffuse). Du reste *Passeport pour Pimlico* était-il un film neuf; qui demeure, si je puis dire, assez unique; d'une invention drôle et qui coulait de source; et s'il ne se développait pas, malgré sa résonance, jusqu'à l'ampleur du mythe — Georges Charensol, à son sujet, mentionna Swift —, c'est qu'il ne signifiait rien. Il n'est pas question de situer *Geneviève* plus haut que *Passeport pour Pimlico*; mais de marquer qu'il s'agit d'une autre ligne de recherche, qui vient à temps pour infléchir opportunément l'évolution du cinéma anglais.

Cornelius était jusqu'ici l'un de ces innombrables metteurs en scènes indifférenciés qui peuplent le cinéma. L'originalité que, de confiance, lui attribuait le critique était celle des sujets écrits pour lui; tout au plus y apportait-il la flexible soumission du bon artisan et la sympathie du touriste compréhensif. Quand, comme dans *Passeport*, le sujet emportait tout, les images passaient. Mais il fallait attendre la dernière bobine et sa triomphale progression des gags avant de s'intéresser, dans le *Major galopant*, à l'histoire du cheval boiteux qui gagne le derby. Ici, il faut élucider ce que nous nommerons le troisième malentendu. C'est que « l'humour anglais », dans les moins bons ouvrages de la série d'Ealing, ceux où le comique collectif n'est plus qu'une assez vaine formule, emprunte à bien des poncifs, qui sont salués en France comme tellement typiques. De quoi? De l'Angleterre? De laquelle? C'est,

à la limite, une conception comique de l'Angleterre qu'on pourrait récuser à partir de cette formule, dans le cinéma anglais tout entier. Les emplois donnés à Stanley Holloway et à Naunton Wayne — une longue suite de commodités assez indignes d'œuvres d'autres part bien venues — sont exemplaires de cette tendance fâcheuse. L'erreur est de transposer — si peu! — le sketch de music-hall ou de radio en élément de contrepoint comique. Le réalisme y trouve médiocrement son compte. Or, cette fois, travaillant sur le scénario d'un nouveau venu qu'il faut saluer d'une pierre blanche, M. William Rose, Henry Cornelius renonce au tourisme, regarde l'Angleterre de l'intérieur, la sympathie pour son sujet se nuance d'efficace malice, la direction des comédiens gagne en acuité, et sans qu'y perde sa tendresse pour ses personnages et leurs douces manies.

Dans *Geneviève*, il entre l'exposé de traits nationaux authentiques (la passion des vieilles choses, le goût de la compétition sportive et l'aptitude présumée à savoir perdre); du vaudeville (par la texture d'un argument où deux couples sont mis en parallèle et où la jalousie joue sa part); de la satire (celle de l'inconfort bien connu des hôtels anglais, et celle, sous-jacente et plus subtile, des mœurs mêmes); des gags visuels (ils s'échelonnent le long de la course aller-et-retour entre les deux voitures); enfin, de la comédie. Celle-ci se trouve dans le principal ressort dramatique, emprunté à un trait constant et rarement exploité de la psychologie du couple : le conflit entre l'homme qui veut sacrifier la femme à sa distraction futile, et la femme qui ne veut pas sacrifier son amour au jouet préféré de l'homme. Le ton général de ce film assez inclassable — et dont la singularité est passée inaperçue — est d'ailleurs celui de la comédie. La comédie — la comédie digne de ce nom — repose, au cinéma, sur l'étude des caractères. En effet, Cornelius passe ici des types, ou personnages, du music-hall ou de la radio, — point plus typique de l'Angleterre que de la France les cocus du *Palais-Royal* — aux caractères, c'est-dire aux hommes qui vivent par eux-mêmes, et d'eux-mêmes. Parallèlement, comme en a fait la juste remarque Gavin Lambert, il abandonne le provincialisme, fût-ce celui de Londres, pour le ton adulte. Il quitte l'optique des *Bons compagnons* de Priestley et pénètre dans le monde des citadins. Ses quatre personnages ont un statut social donné dès la première séquence — le jeune avocat et son épouse; l'agent de publicité et le mannequin qui est sa maîtresse de l'année —; il n'en est plus question ensuite; mais ils se conforment à leur nécessité, et ils sont eux-mêmes, avec le poids de leurs frivolités, les ressources de leurs esprits, leurs colères

dominées ou non, leurs vanités et leurs contritions, leurs amours sans doute, vraies ou passagères; il arrive même — quand l'épouse joue les coquettes, quand le mannequin enseigne la trompette au jazz de la boîte de nuit — qu'ils cessent de se ressembler, comme il nous arrive à tous. Le ton du récit est soutenu et sur la matière la plus mince. La mise en place des effets, notamment des gags, est juste et discrète. L'interprétation, inévitablement inégale, est de bonne qualité. Dinah Sheridan, l'épouse, doit être citée d'abord. Avec un charme dont elle n'abuse pas, elle joue sans erreur sur plusieurs registres féminins, et le spectateur qui serait insensible à cette comédienne serait à plaindre. L'avocat et l'agent de publicité, tous deux un peu niais, comme les hommes le sont, ont la partie à la fois plus facile et plus ingrate : c'est John Gregson (l'avocat) qui s'en tire le mieux. Kay Kendall fait accepter absolument un mannequin plus complexe qu'on pourrait croire. Le dialogue est vif et spirituel. Enfin, il a été fait de la couleur un usage sensible : le spectateur sait combien c'est rare! A cet égard, la scène de la réparation au garage doit être louée, car, grâce à quelques affiches habilement disposées, elle exprime tout l'amour d'un homme pour le moteur dans lequel il farfouille en vain.

Oh! *Geneviève* n'est pas un chef-d'œuvre, ni même un film exceptionnellement intéressant. Seulement un plaisant ouvrage mineur, chose assez rare et qui risque pourtant de passer inaperçue.

Jean Queval.

La route Napoleon. — Tous les créateurs savent qu'ils ne font pas toujours ce qu'ils voudraient faire. Mais souvent apprennent-ils à leurs dépens qu'à mettre en chantier des œuvres pour lesquelles ils ne sont pas faits, mais s'efforcent de se convaincre, sans vraiment le croire, qu'elles sont de leur vocation — ils sont punis. Le créateur et son mauvais double. Jean Delannoy était-il fait pour se lancer sur les traces du Jules Romains de *Knock* et de *Donogoo-Tonka*? Hum! Mais je ne lui lancerai pas la première pierre. Ici, l'empereur de la publicité, un certain Martel, refait la France par le tourisme. La route Napoléon multipliera les visiteurs. A ce point, il faut situer l'équipe du film, une petite tribu comme il en est dans le cinéma : l'acteur Pierre Fresnay, Delannoy lui-même, et le jeune scénariste Roland Laudenbach. Eux trois — avec Astruc pour atout complémentaire — devaient tourner un Luther. Je voudrais bien n'avoir que des éloges à tresser à cette petite tribu protestante. Malheureusement, elle me complique un peu la tâche. Jean Delannoy a plus ou moins surmonté le handicap d'un tempérament tourné plus vers l'introspection que vers la farce et son travail est fort poli, image après image. C'est Laudenbach qui me paraît être le principal responsable de ce qu'il faut bien appeler un échec. Déjà avait-il manqué à exprimer une idée heureuse, ne serait-ce que par contraste : le bonheur conjugal de la bourgeoisie de qualité (*Le voyage en Amérique*). Là encore, certes, il y a une idée, comme on a vu. Elle demeure bonne à son état d'idée. Cela dit, les intentions de Laudenbach me paraissent un peu confuses. Tout d'abord voit-on les ministres à la dévotion de Martel. Soit. Mais ce début, moyennement engageant, appelait que l'on frappât plus haut, ensuite. Je crains justement qu'on ait commencé par frapper trop haut. En tout cas,

on retombe, dans le second tiers (je ne m'exprime pas en valeurs métriques, mais selon l'infléchissement de l'anecdote) à la seule exploitation du gag touristique dont le principal ressort est de déterminer la-chambre-où-dormit-Napoléon. Il s'y ajoute l'exploitation de la fontaine du lieu, désormais chargée de propriétés miraculeuses avec la double autorité du curé et du pharmacien. L'idée de la chambre-de-Napoléon existait à l'état pur dans le dernier, ou l'avant-dernier, film de Maurice Cloche, celui où il donnait la vedette aux Petits chanteurs de Mgr Maillet — du reste une minable chose. Troisième élément d'intérêt, l'instituteur-poète qui est à lui seul le parti anti-publicitaire. Cette fois, c'est une variante sur Topaze au premier acte. De sorte que l'idée initiale, bonne idée, loin d'être exploitée, s'égare et s'amenuise. Pire. On lui tourne le dos, en virant vers la comédie sentimentale. Conclusion pour Roland Laudenbach. Il faut lui conseiller de relire *Donogoo-Tonka* et de revoir *Miracle à Milan* et *Passeport pour Pimlico*. Dans ces conditions, il est difficile de condamner Pierre Fresnay. Sa « composition », le principe accepté, est parfaite, au point que Pierre Fresnay y fait totalement oublier Pierre Fresnay. Il n'y a plus que Martel. On se demanderait simplement — si le scénario avait une ligne impérieuse et un ton homogène — si cette composition parfaite n'est pas une erreur totale; le fait est que l'on pense sans arrêt au parti que Jouvet aurait tiré du rôle. Mais est-ce la faute de Fresnay si le dictateur de la publicité redevient humain, tendre et sage au contact de Topaze au premier acte? S'il lui faut, sans convaincre, passer d'un registre à l'autre? La justification du personnage, c'était son inflexibilité tranchante. Il est significatif que les meilleurs moments du film soient délicieusement impersonnels — l'effet de comique viscéral résultat du déplacement du micro pendant le prêche du curé, et surtout l'ébranlement de la caravane publicitaire (sauf erreur, empruntée au tour de France).

La lune était bleue. — Oh! la délicieuse première séquence muette, l'amusante ballade du garçon et de la fille, au sommet de l'*Empire State building*, la poursuite sentimentale, regards donnés et repris, à travers les boutiques, dans l'éclairage gris qui reflète le temps maussade, au dehors, oh! la délicieuse première séquence! Est-il méchant de célébrer la première séquence muette d'un film — qui se déroule, ensuite, dans deux pièces et un escalier, entre quatre portes et un ascenseur — dont le mérite essentiel est dans le dialogue? C'est plus compliqué. Le schéma est amusant, le dialogue est spirituel. Comment se fait-il donc qu'on demeure déçu, comme si souvent, après un engageant préambule? On est même un peu accablé, nerveusement — c'est le risque de la formule — et comme par une pièce en un acte assez interminable. Le meilleur du film est dans la lignée de Marivaux, pour situer grossièrement les choses. Les Américains y atteignaient quelquefois, avant-guerre : il est agréable de voir que la tradition n'est peut-être pas morte. Un homme jeune, entre une jeune fille et sa maîtresse; le père de la maîtresse, dissolu et alcoolique, mais d'autant plus sensible à la fraîcheur des sentiments d'autrui. C'est toute la donnée. Elle est drôle — et plus appétissante que du Roussin-Ducreux, d'abord parce que le ton et les interprètes y font passer une sensibilité sincère. Mais la balance du cynisme et de la sentimentalité n'est pas toujours tenue. Le sirop fait tort aux épices. Le personnage le mieux venu est pourtant celui de la jeune fille, fraîche comme la rosée du printemps. Elle a l'alacrité, l'intuition, les sens et la vertu obstinée. Maggie McNamara ne joue pas : elle est le rôle. C'est peut-être la première fois qu'une jeune fille pose avec tant de naturel les questions qu'on ne pose pas (« Ma rivale est-elle votre maîtresse? » — « Voulez-vous que je vous fasse la cuisine? » — « Si je vais chez vous, vous tiendrez-vous bien? »). Elle est fort bien encadrée par William Holden, son partenaire direct, et surtout par David Niven (le père), qui fait l'une des meilleures « compositions » qu'on ait vu à l'écran depuis longtemps. Réalisateur : Otto Preminger.

Lucrèce Borgia. — S'il y a peu de dialogue dans ce film, c'est sans doute en premier lieu parce que Christian Jaque y a tenu, dans le but de limiter le désastre du doublage, plus ou moins impliqué par le principe de la co-production (Martine Carol est principalement encadrée par des acteurs italiens). Mais le fait est que le sujet, enfermé dans la quadrature du sexe, est parfaitement incarné par

l'image. Deux seins qui pointent en sont le leit-motiv. Martine offre également sa nudité entière dans des peignoirs transparents. La séquence des étuves propose à cette nudité — sans qu'elle souffre de la comparaison — le miroir de plusieurs compagnes. Ce qui gêne surtout dans ces scènes, c'est ce qu'elles ont de terriblement posé, leur aspect de photos « d'art ». La chair y est fort triste. Mais après tous ces charmants objets que nous avons su voir, il serait hypocrite de parler de l'hypocrisie de l'entreprise. Ce serait surtout naïf. Du moins faut-il décrire les intentions. D'une part, donc, un spectacle d' « art », que traqueront toutes les censures et qui va jusqu'à l'esquisse du grand mélangement. D'autre part, on canonise quasiment Lucrèce : n'eussent été un frère incestueux, un premier mariage semi-blanc, l'exemple d'une cour dissolue, des sens exigeants, sa vie serait donnée en édifiant exemple. C'est la thèse de M. Cecil Saint-Laurent, si l'on ose parler de thèse. Ce qui est plus odieux encore, c'est d'y mêler l'appel aux « secours de la religion ». Rarement vit-on plus effronté double jeu. Voilà bien de l'encre pour une faquinade? Une faquinade, certes, qui fait rentrer des sous dans la caisse; alimente la virtuosité de Christian Jaque; permet à Martine Carol de se mirer à l'écran pour essayer de se voir comme l'auront vue quelques millions d'hommes (on attend, avec plus de délectation que le prochain film de Martine Carol, le chapitre de filmologie érotique que M. Souriau ne manquera pas d'écrire). Mais le critique a bien le droit de rêver, même sur une faquinade. Le véritable sujet, c'était sans doute l'écœurement de soi qui est au terme du libertinage. Tel qu'il est, le film débute par une farandole masquée assez grandiosement bien venue. Couleur, mouvement, « volets » empruntés à l'histoire du cinéma, musique de Maurice Thiriet : le morceau ne serait pas déplacé dans un film moins cyniquement commercial. On aurait aimé que le film fût prolongé de bout en bout sur ce ton. Seulement, à chaque fin de séquence, on aurait vu un personnage vomir, en gros plan. Car telle est la seule « moralité » de pareil sujet. Cela dit, la faquinade est superbe. J'ai très rarement vu la couleur aussi continûment bien employée; le récit avance par pans entiers sans trop s'empâter; les comédiens sont bons, les filles sont belles; les chevauchées ont une netteté et une perfection d'écriture qui font honte à presque tous les westerns; les décors sont somptueux, maquettes incluses; la prise de vue, avec ses travellings latéraux, annonce l'écran élargi; il n'y a pas, formellement, de fautes de goût.

Pour les ardentes amours de ma jeunesse. — Assez expressément, voici une suite à *Elle n'a dansé qu'un seul été :* même réalisateur, même thème, même interprète masculin. Le premier film avait cent défauts : narration lente et maladroite, lourdeurs, poncifs, etc. Mais, à son crédit, il fallait porter, tout au moins, la fraîcheur et la sincérité, c'est-à-dire une sorte d'inspiration. Cette fois, la sincérité demeure mais l'inspiration s'empâte. La liberté sexuelle contre les philistins, serait-ce décidément tout ce que la Suède sait dire? Non, bien sûr! Je préfère l'énorme et difficile *Barabbas* présenté à Cannes, où il fut accueilli par des sarcasmes injustes. Et, naturellement, tous les « classiques » scandinaves. Mais il faut rendre compte de ce qu'on a à se mettre sous l'œil.

La Tunique. — Chapitre des références. Les fanatiques du « septième art » qui viennent jusqu'ici se souviennent peut-être de la chronique consacrée au « néo-cinéma »; des notes qui lui faisaient suite, où il était passé en revue les échantillons du cinémascope soumis à la profession l'été dernier; enfin, d'une plus récente chronique dont Abel Gance était le sujet. Le *Mercure* a donc déblayé le terrain avant d'aborder ce film, le premier en cinémascope. Le bien relatif qu'il était dit des échantillons, on n'en démord pas. Le cinémascope peut être le lien d'assez impressionnantes relations de voyage, il peut superbement renouveler les actualités. Si l'on est un grand prophète futuriste, on célébrera même, dans le cinémascope, le théâtre le plus nombreux, le plus divers, le plus flexible qui ait encore été offert au bon peuple. Soit. Vive le cinémascope! Mais alors, à bas la *Tunique!* Le premier film (de long métrage) en cinémascope est le plus mauvais de l'année. Barbouillé comme le calendrier des postes. Mal cadré. Mal joué. Empâté. Grotesque. Ennuyeux. Offensant. Or, tout se passe comme si — si l'on consulte le programme de production — plusieurs autres navets devaient suivre. L'ampleur de la catastrophe se mesure à la

comparaison proposée, par le même programme, avec un court métrage sur le Mont-Blanc vu d'avion, réalisé par Marcel Ichac avec le même procédé. Il est intitulé *Horizons nouveaux*. Il est excellent.

Les orgueilleux. — Jean Aurenche et Yves Allégret ont échangé le typhus — que leur proposait un scénario de Jean-Paul Sartre — pour la méningite cérébro-spinale. Cette épidémie anime sombrement la toile de fond du village mexicain. Du Mexique, il nous est proposé un reportage fragmentaire et assez convaincant. Il serait injuste et hors de propos de le comparer aux pages lyriques écrites par la plume de Lawrence et par la caméra d'Eisenstein. Au centre d'un paysage de mort et de déréliction, un couple de Français échoués là. Lui, médecin perdu par l'alcoolisme, a sombré dans l'abjection. Elle, s'efforce en vain à pleurer son mari, première victime de l'épidémie. Ils s'aiment dès la seconde séquence. Ils accepteront leur amour à la dernière. Gérard Philipe fait, tout juste, accepter le personnage, dont vingt autres conceptions étaient possibles. Il y parvient parce qu'il a le talent qu'on sait, la présence, et surtout la dignité intérieure qui donne une signification pathétique à sa déchéance. En cela, la scène de la danse de dérision où il gagne une bouteille d'alcool en amusant des rustres d'auberge est belle. Enfin, on voit bien qu'il est amoureux, comme on voit bien que Michèle Morgan est amoureuse. Mais on voudrait être sûr qu'ils sont amoureux l'un de l'autre. C'est la principale faiblesse du film. Il faut beaucoup regretter aussi quelques provocations de plume et d'image — comme la « symbolique » piqûre intra-lombaire faite à la dame —, d'autant plus regrettables qu'elles sont sans objet. La voie est libre. Qu'ils s'aiment donc! Fallait-il que l'on soulignât si lourdement l'oubli du mari, par des mots rayés sur un télégramme? (par exemple). Enfin, la conclusion heureuse de ce mélorose est dépêchée hâtivement. Malgré la somme des objections, le film est attachant. Il est fait, plutôt que d'une suite de scènes, d'une suite de moments éprouvés. Il communique un sentiment de durée. Il met en cause plutôt qu'il met en scène. Il présente des êtres qui n'ont pas perdu toute liberté (reflet sartrien, peut-être, inconscient ou non). Michèle Morgan est la reine de ce *no man's land;* elle n'est guère intégrée à l'argument (elle a son numéro, comme Gérard Philipe a le sien; peut-être est-ce significatif de tout ce qui, dans le film, demeure suspendu plutôt qu'abouti). Mais qu'elle est belle! Malgré son scénariste, peut-être, elle est la femme digne, propre, réservée, nordique, et d'autant plus émouvante d'être saisie par la fatalité amoureuse.

Stalag 17. — Encore un film de prisonniers? De prisonniers américains, cette fois, mis en scène par Billy Wilder. Dans le camp, il y a un « mouton » allemand. Il y a là un solide noyau pour une histoire. L'histoire est bien construite. Les scènes ont un ton de vérité. Le total, pour les raisons impondérables du voltage et de la non-inspiration, ne dépasse pas la très bonne moyenne.

L'homme de Berlin. — Non, il ne fallait pas refaire le *Troisième homme*. Cette seconde mouture est habile et impeccable, mais à quelques degrés au-dessous, jusque dans l'écriture. C'est qu'on est puni d'écrire pour ne rien dire. Carol Reed, sans Graham Greene, n'est plus qu'un pur sang du cinéma. Interprétation : Hildegarde Neff; James Mason. Claire Bloom ne parvient pas à donner la consistance, c'est-à-dire le mystère, à la jeune fille qui parcourt le court chemin de l'innocence à l'expérience. Mais il est bien déjà de survivre à *Limelight*.

Quand tu liras cette lettre. — On a parlé de Georges Ohnet au sujet de ce film écrit par Jacques Deval et réalisé par Jean-Pierre Melville. C'est une description extérieure, qu'encourage les effets de mélo accumulés, et un certain carambolage de circonstances. Le propos de l'ouvrage, amour et damnation, s'apparenterait plutôt à Graham Greene. C'est sans doute la scène de la buvette de gare, la meilleure, sinon la seule bonne, qui incite à exhumer cette référence. Mais c'est une exhumation abusive, au regard d'un ouvrage prétentieux, irréel sans justification sérieuse, et dans sa construction (le mariage forcé, exigé par la sœur amoureuse) et dans son expression (la grande scène sur la plage nocturne). Ce film raté, irritant, épouvantablement « artiste » et qu'il eût mieux valu ne pas faire, supporte d'être vu parce qu'il est bien joué par Philippe Lemaire, présent, mi-figue, mi-raisin, sympathique et singulier, et parce que Juliette Greco, superbe, glacée, brûlante, funèbre,

donne vie, contre toute vraisemblance, à un rôle impossible. La rhétorique est impeccable, bien sûr; mais cela importe-t-il? Jetons un voile sur cette erreur de Melville, qui est capable d'œuvres dignes et hautes.

Pèlerinage aux Ursulines. — On est toujours heureux de prendre le chemin du *Studio des Ursulines*. On en est heureux deux fois quand ce n'est pas pour nous confronter avec nos souvenirs mais parce que ce temple du septième art propose, comme naguère, un programme inédit et de combat. Ces dernières semaines, les directeurs ont eu la bonne idée de rassembler six courts métrages récents. Le *Mercure* a déjà signalé le canular imperturbable de Raymond Queneau sur l'*Arithmétique;* l'*Hôtel des Invalides* (un musée de la guerre visité par un pacifiste) de Georges Franju; *Désordres,* de Jacques Baratier; *Carnet de plongée,* du commandant Cousteau, mais les deux autres — *Breughel l'ancien* et la *Légende cruelle de Léonor Fini* — méritent un mot.

Breughel l'ancien. — Ce film d'Arcady est fort bien fait, entre la robe haute couture et l'automobile de race. Les trucages y sont impudents. Il faut de l'audace pour faire jouer à saute-mouton les bonshommes du peintre. Un peu de respect, d'humilité, d'amitié pour Breughel eussent convenu. A part cela, bien sûr, ça va bon train, le récit est plié à une espèce de courbe, et que voilà de bons cinéastes sur un bon filon. Le commentaire d'André Chamson est tissé dans une langue simple et belle.

La légende cruelle de Léonor Fini. — On pourrait se demander pourquoi la peinture surréaliste s'accommode du film d'art mieux que les autres. En tout cas, le même Arcady — aidé dans son découpage par Gabriel Pommerand — s'est tiré d'affaire, cette fois, sans offenser. D'où une insolite rhapsodie sur les espèces transitoires, les fossiles signifiants, la quête des filles et peut-être celle du nombre d'or, les femmes changées en arbres, les symboles et signes qui se lisent littéralement et en plusieurs sens, la paix avec soi et d'autres thèmes. Les images parlent bien. Le commentaire de Gabriel Pommerand ne manque ni d'intelligence ni d'élégance occasionnelle. Dans son effet global, il est redondant, sinon inutile.

Olympia 52. — Le risque d'être injuste pour ce film est écrasant. Il a été réalisé par Chris Marker à Helsinki, pendant les Jeux Olympiques, pour *Peuple et Culture,* gens subventionnés par le ministère de l'Education nationale (pour les arcanes, on consultera les spécialistes). Chris Marker y disposait de trois caméras et de l'enthousiasme peuple culturien, sous les espèces de quatre amateurs. Pas un magnétophone pour enregistrer la rumeur du stade. On prendra l'ample mesure de cette indigence si l'on sait que Leni Riefenstahl (Berlin, 36) disposait, elle, de quelques centaines de caméras, et les Anglais de l'*Organisation Rank* (Londres, 48), de quelques dizaines. D'où un document anglais banal, sorte « d'actualité » d'une heure, mixée, montée, tirée à grand nombre de copies Technicolor, quelques semaines après la clôture. D'où un film allemand (les *Dieux du stade*) de plastique ambitieuse, panthéiste, raciste en filigrane, et qui s'est voulu chef-d'œuvre. Le film français ne peut guère, par comparaison, que se dire chef-d'œuvre au sens de l'artisanat médiéval. Que le document tourné dans pareilles conditions existe; qu'il puisse être projeté en 16 mms. dans les ciné-clubs et autres institutions proscolaires; qu'il soit intelligible et policé; qu'il soit même un peu plus encore — sans doute est-ce admirable, et l'auteur a droit à des félicitations et qui ne concernent pas que la bonne conduite. On voudrait être sûr que l'entreprise n'est pas pourtant plus folle encore qu'admirable. Car le film est assez bon pour qu'on regrette qu'il ne soit pas bien meilleur. La réalisation n'est pas en cause, mais l'organisation.

Suite du précédent. — L'introduction — les préparatifs, les délégués, l'entraînement, l'atmosphère, l'ouverture — est alléchante, rapidement montée, et le commentaire garde sa distance, domine son sujet, ne s'égare pas. Ensuite, c'est-à-dire dès qu'on aborde le reportage, c'est beaucoup moins réussi. On dirait que le film est fait de deux parties qui s'appellent sans réussir à se lier, à se répondre. Le commentaire est parfois insuffisant (il n'y a pas de raison de ne pas nommer les six partants sur la ligne de départ), parfois empreint de la fâcheuse fièvre participatrice qui réduit la toute-puissance de l'image; parfois inutile (« la nuit tombe »). Les moments de haute émotion (un athlète qui se concentre, au moment déci-

sif) sont, peut-être par l'insuffisance de la bande sonore qui les prive de silences plus éclatants, mal mis en valeur. Même le récit par l'image est défaillant, ici et là. Hormis les épreuves athlétiques, l'évocation est superficielle. Du marathon, nous ne connaissons que l'arrivée de Zatopek. Les tragédies — la seconde place de Mimoun; l'abandon de Fanny Blankers-Kœn, la Hollandaise volante; la chute de Chataway dans le 5.000; la défaillance du grand décathonien Heinrich — sont trop sommairement dites. Félicitations à un cinéaste qui a couru son vaste parcours à cloche-pied, et dont le record du reportage à trois caméras, malgré les défaillances qu'il implique, ne sera pas battu.

MUSIQUE

COMMEMORATIONS : CENT CINQUANTENAIRE DE BERLIOZ. — CENTENAIRE DE MESSAGER. — L'habitude que l'on a prise de commémorer hommes et œuvres à l'occasion des centenaires et cinquantenaires, offre au moins l'avantage de faire entendre — quand il s'agit de musiciens — des ouvrages tombés dans l'oubli. Mais aujourd'hui la dureté des temps se fait sentir jusqu'en ces circonstances, et ce sont toujours désormais les œuvres les plus connues, et même ressassées, que l'on choisit parce qu'il n'est besoin d'aucun effort, et conséquemment d'aucune dépense, pour les inscrire au programme des théâtres et des concerts.

En 1953 il y eut, le 11 décembre, cent cinquante ans que Berlioz naquit à la Côte-Saint-André, et, le 30, cent ans qu'André Messager vit le jour à Montluçon. On pouvait croire que ces deux compositeurs français allaient être dignement fêtés, et de la seule manière convenant à des musiciens, c'est-à-dire en les faisant revivre par leurs œuvres. Hélas! ces deux anniversaires vinrent au plus mauvais moment : l'époque n'est pas favorable aux largesses, et les mois de novembre-décembre sont précisément ceux où l'on prépare, où l'on discute le budget. On ne parle alors que de restrictions et de compressions, d'économies et d'austérité. La musique n'est, comme chacun sait, qu'un art de luxe, un art « d'agrément », comme on disait au temps de nos grands-mères. Notre temps est une ère de désagréments. On le fait bien voir aux musiciens; ne les a-t-on pas menacés de fermer l'Opéra-Comique? Ne faut-il pas que les subventions soient, chaque hiver, mises en question, quémandées, arrachées plutôt que données? On prononce cependant chaque année de belles paroles, on affirme bien haut la nécessité de faire grande place aux arts dans l'éducation du peuple, on va même jusqu'à dire que la musique est une part point négligeable du patrimoine spirituel du pays. Mais on oublie le corollaire de ces propositions : on oublie que

la musique coûte cher, et que dans le domaine de la musique, le théâtre lyrique, qui en est une part importante, coûte très, très cher; si cher même qu'il ne peut vivre sans une large subvention. Cela fut vrai de tout temps. Ce l'est plus encore aujourd'hui parce que les lois sociales, ici comme ailleurs, ont grevé largement les dépenses d'exploitation des deux scènes nationales. Or, la subvention qui leur est allouée — si l'on tient compte du pouvoir d'achat des sommes correspondantes — est aujourd'hui plus faible qu'en aucun temps. La conséquence de cette situation paradoxale est que les théâtres doivent, pour combler le déficit menaçant, n'afficher que des ouvrages coûtant peu, ou, s'ils ont coûté beaucoup, assurés de faire entrer en compensation de grosses recettes dans la caisse du théâtre. Ainsi la subvention perd-elle le caractère qu'elle gardait autrefois. Elle avait pour raison de permettre le maintien au répertoire ou la création d'ouvrages représentatifs d'une forme d'art dont la connaissance est nécessaire à tout esprit cultivé. Elle tend à devenir une sorte de mise de fonds, d'avance consentie par l'Etat pour l'exploitation commerciale de théâtres renonçant plus ou moins à leur rôle éducateur. On a souvent dit que l'Opéra et l'Opéra-Comique devaient être, comme les deux salles de la Comédie-Française, des Théâtres-musées, c'est-à-dire, si les mots ont un sens, des théâtres de *répertoire*, assurant, par l'alternance régulière des spectacles, le passage à l'affiche du plus grand nombre de chefs-d'œuvre des époques et des écoles diverses. Compte tenu des différences existant entre un art dont les productions ont pour cadre le temps et un art dont les productions s'inscrivent dans l'espace, l'analogie est en effet complète entre le Louvre, par exemple, la Comédie-Française et l'Opéra. Mais ces différences commanderaient précisément de saisir, au théâtre, les occasions que nous offrent les centenaires et autres commémorations qui ramènent l'attention du public sur un auteur et sur ses ouvrages, de les remettre à l'affiche, ou, le cas échéant, de les créer. Le peut-on, alors que la subvention est à peine suffisante pour assurer la marche normale d'un théâtre qui n'aurait pas à remplir une mission éducatrice? Il y a quelque hypocrisie à prétendre le contraire, à reprocher au théâtre de faillir à une tâche, alors qu'on ne lui donne pas le moyen de l'assumer, alors que, d'année en année, on le contraint de cesser d'être un théâtre-musée pour n'être plus qu'une scène exploitée commercialement — c'est-à-dire avec le constant souci de couvrir ses dépenses, et même, autant qu'il est possible, de réaliser des bénéfices. Cela semble une erreur aussi grande que de vouloir contraindre le Louvre à « faire ses frais » en « exploitant commer-

cialement » l'exhibition de ses richesses. Les dépenses d'un théâtre lyrique ne peuvent être réduites au dessous d'un certain chiffre; et celui-ci paraîtra toujours exorbitant à ceux qui, mal renseignés, seront tentés de le comparer au montant des dépenses d'un théâtre de drame ou de comédie qui n'a point à entretenir un orchestre de cent musiciens, des chœurs aussi nombreux, un corps de ballet — et qui peut vivre dans un édifice moins vaste. Ainsi s'explique-t-on comment Berlioz et Messager ont été fêtés avec une parcimonie qui a surpris leurs admirateurs.

Pauvre Berlioz! Toute sa vie malchanceux, toute sa vie en butte à l'incompréhension de ses contemporains, sifflé outrageusement à l'Opéra lorsqu'il y donna *Benvenuto Cellini*, traité avec moins d'égards qu'un débutant lorsqu'il eut écrit les *Troyens*, attendant en vain que Paris se souciât d'accueillir *Béatrice et Benedict*, qui avait cependant obtenu grand succès à Bade, et puis mourant aussi conscient de sa valeur que désespéré de son sort, espérant encore que la postérité réparerait l'injustice qui l'avait poursuivi... Certes Edouard Colonne fit triompher la *Damnation de Faust*. Certes l'ouvrage est entré au répertoire de l'Opéra, théâtre pour lequel il n'a pas été conçu; mais les *Troyens* n'ont pu s'y maintenir, mais *Béatrice et Benedict* n'ont trouvé qu'un accueil éphémère au Théâtre des Champs-Elysées à ses débuts. Au concert, c'est tout de même, c'est éternellement la *Fantastique*, la *Damnation*, qui reviennent sur les programmes, comme si Berlioz n'avait écrit ni *Roméo et Juliette*, ni l'*Enfance du Christ*, ni *Harold en Italie*, ni ses ouvertures, ni vingt autres ouvrages de toutes formes et de toute longueur... Au moins, à Grenoble, sous l'intelligente impulsion de M. Paul-Eric Stekel, directeur du Conservatoire, on a fêté dignement Berlioz. Ses mânes ont dû s'apaiser, mais quand même...

Et ce que l'on a dit tout à l'heure pour Berlioz, on peut le répéter pour Messager. Quelques initiatives privées, l'activité et le dévouement du comité qui se fonda en septembre pour organiser la célébration du centenaire ont permis de ne point manquer au devoir qui s'imposait. Mais il aurait fallu n'être point gêné dans cette entreprise par les mêmes contraintes qui ont pesé sur la célébration du cent cinquantenaire de Berlioz. On aurait souhaité que *Fortunio* reparût sur la scène de l'Opéra-Comique, ainsi que la *Basoche*, que *Véronique*... Messager qui fit tant pour nos théâtres lyriques, qui fut un des très grands chefs d'orchestre, qui fut directeur de l'Opéra, et qui reste un des compositeurs les plus *français* du XIX^e^ siècle à sa fin et du XX^e^ à ses débuts, pouvait prétendre à plus d'égards. Son œuvre, heureusement, est de celles qui peuvent

attendre sans courir le risque de se faner. Ce n'est pas une consolation... ni une raison pour en réserver l'audition à nos arrière-neveux...

René Dumesnil.

France qui chante, soixante chansons d'histoire, au fil du temps, présentées par Jane Sempé (Edit. Bourrelier, 55, rue Saint-Placide, Paris, 96 p., illustré, 270 fr.). — Ce petit recueil — abrégé d'un ouvrage beaucoup plus complet, paru en 1945, et qui obtint un succès mérité, — présente une sorte de tableau sonore bien composé, de l'histoire de France. Heur ou malheur, victoire ou défaite, tout a été mis en chansons; et beaucoup d'entre elles — comme les « mazarinades » — osent crânement braver le pouvoir : « Si les bourgeois eussent voulu, le Cardinal était pendu. Mais son bonnet on respecta, Alleluia! » Cela se chanta sur l'air *O filii et filiae;* une autre, sur un air guilleret en C barré, chante : « Notre France est ruinée, Faut de ce Cardinal, Abréger les années, Il est auteur du mal, Faut sonner le tocsin, Pour pendre Mazarin! » Satire ici, enthousiasme plus loin, selon la couleur du temps, selon que le peuple manifeste sa colère ou sa joie, mais c'est partout le passé vivant qui surgit entre les pages de ce charmant recueil.

Orpheus in new guises, by *Erwin Stein* (London, Rockliff, 170 p., 11 s./. Nombreux exemples musicaux, huit photogravures). — Erwin Stein, avant de venir se fixer à Londres, fut un des musiciens les plus connus de Vienne, où il publia la plupart des articles qui forment aujourd'hui, dans la traduction de Hans Keller, la matière de son *Orpheus in new guises* (Orphée sous de nouveaux masques, ou, Orphée à la mode du jour). Le titre, dans son ambiguïté, exprime bien l'objet du volume : faire connaître le visage nouveau de l'enchanteur. Orphée n'a point cessé de séduire, mais ce qui plait au public en ce milieu de siècle ne ressemble plus du tout à ce qui séduisait les Viennois au temps où Erwin Stein écoutait à la Philharmonique la *Première Symphonie* de Mahler ou *Das Lied von der Erde* — ce qui lui faisait immédiatement joindre le nom de Mahler à ceux des élus, Bach, Mozart, Beethoven, Schubert, Wagner. Bientôt d'autres saints allaient devenir l'objet de sa vénération. Il connut Schönberg, devint son élève, et eut pour camarades Anton Webern et Alban Berg. Et c'est aux idées, au système de Schönberg, que l'essentiel de son livre est consacré. Je crois qu'il n'y a point d'étude plus consciencieuse, plus complète aujourd'hui sur l'évolution de Schönberg, sur les étapes qui l'ont conduit de *Verklärte Nacht,* en 1899, jusqu'aux derniers ouvrages du musicien qui allait mourir en 1951. Et il en est de même pour ce qui concerne Benjamin Britten, dont Erwin Stein a suivi pas à pas l'évolution.

LETTRES GERMANIQUES

RUDOLF KASSNER. — Quel beau numéro de revue aurait préparé Charles du Bos, s'il avait pu vivre le quatre-vingtième anniversaire de Rudolf Kassner, en septembre 1953! Et comme Marcel Brion avait raison de regretter que la France ne l'ait pas célébré! Nous avons nous-même tardé à le faire, ce qui nous permet du moins d'utiliser deux ouvrages remarquables publiés aux éditions Eugène Rentsch à Erlenbach-Zurich; l'un est de Kassner lui-même : *Das inwendige Reich* (146 p.), l'autre est un hommage collectif, *Gedenkbuch* (250 p.).

Voici un homme dont on peut ignorer la vie, sauf ses voyages et séjours à l'étranger, car ce qui compte, c'est sa biographie inté-

rieure, et les événements de sa vie ont eu moins d'importance que les rencontres de son esprit, tout étant pour lui « Ereignis » au sens que nous donnions au livre de G. Nebel, *Das Ereignis des Schönen*. Il se réclame de trois hommes : Pascal, Sterne et Kierkegaard, mais nous pouvons ajouter qu'il se forma ou se découvrit au contact de nombreux pays du monde, d'esprits fraternels comme celui de Rilke, avec lequel il se confronte souvent. Nous sommes tenté de reprendre la formule fichtéenne : il se pose en s'opposant, il crée son Moi par opposition à un Non-moi, il se pense et il pense antithétiquement. Cela éclate lorsqu'il s'efforce de se caractériser par rapport à Rilke, comme Schiller par rapport à Gœthe. Dans le *Livre du souvenir* (1938) par exemple, dont les Editions Stock ont publié, en 1942, une fort bonne traduction par Robert Pitrou, il n'hésite pas à affirmer que « le monde de Rilke était ou plutôt est le monde des âmes, d'où il n'est pas sorti ou ne pouvait sortir. Aussi le vers est-il pour lui l'élément primitif, le langage donné, et sa prose tend-elle au vers ou mieux sa prose est-elle tombée à la merci du vers... Mon univers original est celui de l'esprit et c'est en partant de lui seulement que j'ai pu trouver accès au monde des âmes » ; ce monde de l'esprit s'exprime par la prose, « la prose dans son unicité et à son degré suprême » (trad. R. Pitrou, 160-161). Le vingtième anniversaire de la mort de Rilke l'amène une fois de plus à prendre position et à écrire que le monde du poète n'était pas « un monde de l'esprit, mais un monde du contact, un monde de l'espace semblable à celui des enfants » (*Umgang der Jahre*, Rentsch, 1949, p. 395). Et ici comme dans l'essai de Schiller « sur la poésie naïve et la poésie sentimentale », l'antithèse s'élargit jusqu'à opposer le monde moderne au monde antique.

En effet, le *Gedenkbuch*, livre d'une grande richesse et qui nous facilite singulièrement la compréhension de la Weltanschauung Kassnérienne, nous livre en fac-similé une page du manuscrit rédigé par Kassner en 1930 en vue d'une conférence : « Qu'est-ce que la Physiognomonie? » Nous y découvrons les notations suivantes : « Le monde antique a succombé à la catégorie de la grandeur. Sur le monde de l'esprit et le monde du temps; au moyen âge équilibre des deux. Histoire : mutation du monde de l'espace en un monde du temps. *Ce n'est que dans un monde de l'espace que l'homme est la mesure des choses.* Homme de l'antiquité : homme de l'œil, le moderne : homme de l'oreille, en particulier l'Allemand. » Il y a là toute une philosophie de l'histoire, d'une histoire dont le pôle positif serait l'apôtre Paul et le pôle négatif le philosophe Nietzsche.

Et Kassner a vécu en lui, au cœur de lui-même, en son centre propre, cette histoire. Gabriel Marcel, qui s'est associé au *Gedenkbuch* avec quelques pages riches de substance et de résonance, a bien raison de citer et commenter un texte révélateur, qu'il extrait de *Intuition et observation*, appendice à un livre récent, *Die Geburt Christi* (Rentsch, 1951) : « Les hommes de ma génération, laquelle plonge encore très profondément dans le dix-neuvième siècle, ont tous eu à soutenir le même combat, non pas la lutte entre l'Esprit et les Sens, entre le Dieu de la Bible et le Dieu de l'Hellade que menèrent nos pères — mais bien celle entre l'esprit et l'Ame, l'Esprit et la Puissance, le monde des Astres et celui de la Terre. La plupart ont opté pour la Terre parce qu'elle était le donné, l'élément le plus proche » (p. 84). C'est ce qu'a fait Kassner au départ et lui-même considère que la première période de son évolution s'est terminée en 1908 avec la publication de *Melancholia*, qui porte le sous-titre « Une trilogie de l'esprit », et que dans toute son œuvre de jeunesse règne le son; au contraire, dans les livres de la maturité, dont le premier fut *Les éléments de la grandeur humaine* (1911, trad. dans la revue *Commerce*, puis en volume), il part du fait qu'au début était le Verbe (*Gedenkbuch*, p. 201). C'est qu'alors il eut la révélation du sens ultime de la physiognomonie, qui permettrait de réconcilier l'âme et l'esprit, qui joindrait la terre et les astres, et pour cela se servirait de l'imagination. On peut avancer que de 1910 à nos jours — bien que Kassner considère ses livres postérieurs à 1938 comme des produits d'une troisième période — son œuvre est une physiognomonie aux faces diverses; elle vient d'aboutir à cet « essai d'une physiognomonie des idées » qu'il intitule « Das inwendige Reich ».

Il faut bien se dire qu'avec les mots habituels nous n'exprimons pas l'univers spirituel de Kassner, car ils prennent chez lui un sens spécial. Ce penseur-poète ne pense pas selon les formes normales de l'entendement, mais selon des catégories de l'imagination et de l'intuition qui lui sont propres; ce poète n'écrit pas en vers, mais il œuvre dans un univers dont les dimensions sont les siennes, dans ce que Hofmannsthal appelait « die Welt der Bezügue ». Aussi passe-t-il pour obscur, bien que sa prose soit lucide et belle; aussi reste-t-il peu connu, au point qu'il dut attendre sa soixante-quinzième année pour recevoir la première consécration, qui, croyons-nous, fut la seule jusqu'ici : le prix Gottfried Keller (1).

(1) R. Kassner nous annonce qu'on vient de lui décerner un prix extraordinaire qui est la plus haute distinction littéraire de la République autrichienne.

Quel magnifique sujet de thèse pour un philosophe français qui serait germaniste et quel enrichissement pour lui! Le *Gedenkbuch*, en particulier, avec l'étude très importante de Hans Paeschke et les propos de Kassner rapportés par A. Cl. Kensik lui rendront les travaux d'approche plus faciles. Il devra ensuite s'efforcer de saisir clairement les notions fondamentales de Physiognomonik, Einbildungskraft, Umkehr, Mitte, etc... Alors il pourra pénétrer au centre de l'univers de Kassner et l'éclairer de l'intérieur. Qu'on lise le *Livre du souvenir* et la préface de R. Pitrou, on comprendra que nous avons affaire à un des penseurs les plus originaux de notre époque. N'attendons plus pour le faire nôtre et souhaitons que des admirateurs de plus en plus nombreux lui rendent visite dans sa solitude de Sierre!

J.-F. Angelloz.

Ewiger Friede, par *Kurt von Raumer* (Karl Alber, Fribourg-Munich, 1953, 556 p. relié 28 DM). — La grande maison de Fribourg a lancé sous le titre global de « Orbis Bücher » deux collections parallèles; l'une étudie l'histoire et les problèmes des sciences, l'autre l'histoire des idées politiques : toutes deux doivent apporter, à côté de la présentation des faits, des documents et c'est sans doute leur originalité principale. La deuxième collection débute par un magnifique ouvrage consacré aux projets de paix éternelle depuis la Renaissance jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Selon le principe de la collection elle comprend deux parties, dont la deuxième, la plus longue, réunit les textes essentiels, en langue allemande, tandis que la première présente les auteurs et les projets; la liste en est courte, mais suggestive et les sous-titres des divers chapitres intéresseront le lecteur : 1. — *Erasmus von Rotterdam. Der Humanist und der Friede;* 2. — *Sebastian Franck und das Jahrhundert der Reformation;* 3. — *Sully und Crucé. Utopie und Wirklichkeit, Machtäson und Sendungsglaube;* 4. — *Penn und Betham. Vom religiösen zum wirtschaftlichen Friedensgedanken;* 5. — *Saint-Pierre und Rousseau. Vom Pazifismus des ancien regime zum Messianismus der Revolution;* 6. — *Kant und Gentz. Vom idealischen zum realistischen Friedensgedanken.*

Des renseignements bibliographiques ou scientifiques et un index font de ce bel ouvrage un recueil scientifique, indispensable à tous ceux qui s'efforcent de créer et d'organiser l'Europe; nous félicitons la maison Alber d'apporter sa pierre à l'édifice commun et aussi d'accorder aux professeurs ou aux étudiants une réduction de 10 %.

Vier historische Betrachtungen, par *Carl. J. Burckhardt* (Manesse Verlag, Conzett et Huber, Zürich, 1953, 107 p., 6,85 fr. s.). — On complétera l'ouvrage précédent par l'étude que l'historien suisse a publié sur Sully et son plan d'une organisation de l'Europe. Il l'a réunie dans ce petit livre joliment présenté avec trois autres consacrées à Calvin et la raison d'état théocratique, à Louis XIV et la couronne impériale et à l'esprit des villes (Städtegeist), c'est-à-dire à l'esprit qui les créa. On y retrouve les qualités scientifiques et littéraires d'un historien qui sait plaire sans s'abaisser.

Europa in evangelischer Sicht (Evangelisches Verlagswerk, Stuttgart, 1953, 162 p.). — Au cours d'une « conférence de travail » tenue à Königswinter du 4 au 6 juin 1951, le professeur D. Dr. Schumann qui présidait exposa ainsi le sens de la réunion : « Nous, protestants, regrettons que jusqu'à présent l'Eglise évangélique d'Allemagne n'ait pas apporté sa contribution à l'étude du problème de l'Europe; nous voudrions savoir si cette Eglise a pris position et comment. Il ne s'agissait pas d'entreprendre une action politique, mais d'examiner des postulats spirituels. Les exposés qui furent faits à l'occasion de cette rencontre composent ce petit livre riche de substance et d'idéalisme. En voici

la liste : *Die geistige und politische Verabtwortung Europas* (Theodor Steltzer) ; *Die europäische Verantwortung Deutschlands* (Gerhard Stratenwerth) ; *Die Auswirkungen der Reformation auf das westeuropäisch - amerikanische politische Leben* (Fritz Fischer) ; *Russland und das Abendland* (Reinhard Wittram) ; *Die Ostgrenze Polens als Grenze Europas* (Gottlob Rhode) ; *Bismarck, die Nation und Europa* (Wilhelm Schüssler) ; *Der theologische Standort für eine evangelische Stellungnahme zum Europaproblem* (Hans Asmussen) ; *Christenheit, Europa, Welt* (Hans Dombois) ; *Europa und das Problem der Souveränität* (Werner Kägi).

Abschied von Europa? par *Heinrich Scharp* (Verlag Josef Knecht — Carolusdruckerei, Francfort, 1953, 217 p. 8.80 DM). — En se demandant si nous prenons congé de l'Europe, H. Scharp ne prétend pas nier son avenir. Il considère simplement que nous sommes à un moment décisif ; il distingue dans l'histoire du continent trois grandes périodes : celle de l'empire romain, fécondé spirituellement par le génie grec, celle du Moyen âge chrétien, enfin celle des temps modernes, au cours de laquelle les états et les nationalités se sont constitués. Vivons-nous la fin de cette histoire ou allons-nous créer une « troisième force » entre les USA et l'URSS? Livre agréable et stimulant plus que neuf et original.

Der Menschheit Würde ist in eure Hand gegeben (Hambourg, 1921, 136 p., 9 ill.). — Nous avons en son temps signalé une entreprise hambourgeoise que nous croyons unique : chaque année les élèves quittant l'école reçoivent comme viatique un petit livre composé d'extraits fournis par les diverses littératures sur un thème essentiel. Nous avons également souligné qu'en 1951 tous les textes choisis par le sénateur Landhal étaient une condamnation de la guerre. En 1952, année où la République fédérale devint membre de l'UNESCO, le thème fut donné par ces paroles de Schiller : « la dignité de l'humanité est remise entre vos mains » et le livre s'ouvre sur la « Déclaration des droits de l'Homme » promulguée par l'Assemblée Générale des Nations Unies, le 10-12-1948. Les textes qui suivent constituent le commentaire de la plupart des articles de cette Déclaration ; le plus grand nombre sont empruntés à des auteurs allemands.

Arbeit ist des Bürgers Zierd, (Hamburg, 1952, 140 p., 11 ill.). — C'est encore à Schiller que le sénateur Landahl emprunta le thème du livre de 1953, mais tandis que dans le volume précédent le travail était un droit de l'homme il devient ici la parure du citoyen. Parmi les textes qui l'illustrent, nous en trouvons de Giono et Zola.

M. Landahl nous annonce que le livre de 1954 sera consacré à l'Europe.

A. Stifter. Erzählungen in der Urfassung (Benno Schwabe, Bâle, 1953, 351 p., relié 14 fr. s.). — Voici le dernier des trois volumes dans lesquels Max Stefl a réuni les versions originales des récits de Stifter. Peut-être est-ce le plus important, car il comprend les œuvres considérées souvent comme les plus achevées : *Studien* et *Bunte Steine*. On y trouve en effet : *Waldsteig; Der heilige Abend; Die Schwestern; Der beschriebene Tännling; Der arme Wohltäter; Pechbrenner; Der Pförtner im Herrenhaus;* ces quatre dernières sont devenues : *Bergkristall; Kalkstein, Granit* et *Turmalin*. Figurent en outre deux fragments d'un récit intitulé « *Der Hofmeister* », duquel est sorti le grand roman éducatif « *Der Nachsommer* ». Nous avons donc dans ces trois volumes joliment présentés un ensemble qui sera précieux pour les spécialistes du poète, le « Urstifter », et qui leur permettra de très utiles confrontations.

A. Stifter, par *Curt Hohoff* (Schwann, Dusseldorf, 1949). — L'importance que présentait la publication du « Urstifter » apparaît plus nettement encore lorsqu'on lit l'ouvrage que Curt Hohoff consacrait en 1949 à Stifter. L'auteur, qui se refusait bien à tort d'utiliser les œuvres des spécialistes, parce que leur vide le faisait bâiller, voulait en effet étudier les moyens d'expression poétiques de l'écrivain et la prose du XIXe siècle. Il en résulte un livre vivant et alerte, trop souvent catégorique, comme Hohoff lui-même, mais qui servira Stifter.

Hugo von Hofmannsthal, Dramen I (S. Fischer, Francfort, 1953, 475 p.). — Ce premier volume de drames est le tome 8 de la grande édition du poète conflé à Herbert Steiner. Il contient notamment, sous le titre « Théâtre en vers », *Die Frau im Fenster* (1897), *Die Hochzeit der Sobeida* (1899), **Der Aben-**

teurer und die Sängerin (1898), des traductions et quelques renseignements très insuffisants. Autant nous nous sommes réjoui de voir enfin paraître ces œuvres complètes, autant nous déplorons — avec tous les admirateurs de Hofmannsthal — que l'appareil scientifique soit si insuffisant et que le « Nachlass » reste pratiquement enseveli dans sa nécropole américaine. Nous trouvons, par exemple, dans ce volume, *Fuchs*, dont on nous dit seulement que c'est la traduction de notre *Poil de Carotte*, qu'elle date de 1900 et fut connue en 1901, ou *Die Serenetta*, dont nous apprenons que cette traduction est la première scène de l'acte 4 de *la Gioconda* par d'Annunzio et qu'elle parut en 1899. Que feront les chercheurs avec de si maigres indications? et quand pourra-t-on écrire en effet sur le grand poète autrichien le livre qui nous fait défaut? Nulle réponse n'est possible, puisque les archives Hofmannsthal restent inaccessibles en Amérique; le temps passe et l'oubli se fait sur un grand nom.

H. von Hofmannsthal - Eberhard von Bodenhausen, Briefe der Freundschaft (Diederichs, Dusseldorf, 1953, 274 p., 15 DM). — Aussi sommes-nous particulièrement heureux d'accueillir la correspondance échangée pendant vingt ans par le poète et le baron de Bodenhausen. Celui-ci fut une personnalité très curieuse et richement douée, un juriste cultivé, qui faillit être ambassadeur d'Allemagne en Russie et aux Etats-Unis et qui termina sa vie comme dirigeant de la firme Krupp. Ces belles lettres, riches d'amitié, nous fournissent maints renseignements sur la vie et l'œuvre du poète; elles sont présentées avec une simplicité distinguée et suivies des notes indispensables pour leur pleine compréhension.

Die eisernen Engel, par *Walther Kiaulehn* (Rowohlt, 1953, 320 p., 132 ill.). — Instruire en amusant, telle semble bien être la devise adoptée par Rowohlt pour la série de ses livres éducatifs, où nous avons déjà l'archéologie avec Ceram, succès mondial, et les animaux, de Morus. Voici « les anges de fer », titre magnifique, car il s'agit de la machine; traduisons le sous-titre exactement : « Naissance, histoire et puissance des machines depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque de Gœthe ». Pourquoi cette limite? Sans doute parce que le sujet devenait trop banal pour intéresser l'auteur et l'éditeur; traiter de la machine avant la machine moderne était plus piquant. Le livre est amusant et instructif, original et passionnant.

Der Gefesselte, par *Ilse Aichinger* (S. Fischer, Francfort, 1953, 103 p., 5,80 DM). — Ilse Aichinger, née en 1921 à Vienne, est une des romancières dont on parle et dont on parlera. Le recueil de dix récits qui porte le titre de l'une d'elles prouve qu'on peut lui faire confiance; elle a un talent incontestable, qui lui permet de combiner tension et brièveté dans une atmosphère proche du surréalisme. On doit le faire connaître au public français.

Jusqu'à l'aube, par *Albrecht Goes*, trad. de Pierre Bertaux (Albin Michel, 1953, 164 p., 300 fr.). — A. Goes, né en 1908 d'une famille de pasteurs et lui-même pasteur, dans le Würtemberg; il a obtenu en 1953 le prix Lessing décerné par la ville de Hambourg. Il est surtout poète et à ce titre nous aurons l'occasion de reparler de lui. Aujourd'hui nous voudrions signaler ce petit livre passionnant, qui porte en allemand le titre de « Unruhige Nacht ». Sur le front de l'Ukraine un aumônier protestant est convoqué au quartier général pour assister un soldat jugé comme déserteur et qui doit être exécuté le lendemain matin. Il passe la nuit à étudier ce cas tragique, cependant qu'à côté de lui un officier, aviateur envoyé à Stalingrad et par là condamné à mort lui aussi, vit ses dernières heures d'amour avec sa fiancée. Goes a, nous dit-on, vécu cet épisode de la guerre; admirons-le d'avoir fait de cette poignante tragédie un chef-d'œuvre d'humanité. La traduction, qui est très bonne, doit lui valoir en France un beau succès.

Bibliographie zur Deutschen Literaturgeschichte, par *Otto Olzien* (Metzler, Stuttgart, 1953, 156 p. in-8° cart., 17,50 DM). — Nous avons déjà recommandé les *Annalen der deutschen Literatur*, publiées par le professeur Heinz Otto Burger avec la collaboration de spécialistes choisis, ainsi que les tableaux chronologiques dus à K. H. Halbach. Voici comme deuxième et dernier complément une très importante bibliographie mise sur pied par Otto Olzien. L'auteur ne veut pas faire double emploi avec les grands recueils existants, mais fournir dans le minimum de pages le maximum de

renseignements et il a réussi à accumuler dans ce manuel commode une somme considérable d'indications précieuses. Quatre parties : d'abord les généralités, l'histoire de la littérature, des genres, etc., ensuite la bibliographie par périodes littéraires, puis par auteurs, enfin pour toutes les œuvres importantes de la littérature allemande un index qui renvoie aux *Annalen*. Tout cela est riche, maniable, utile; ajoutons que maints ouvrages français sont mentionnés.

Deutsches Literaturlexikon, par *W. Kosch* (Francke, Berne, fasc. 20-21, 192 p., 16,80 fr. s.). — Ce fascicule double donne une idée très nette des possibilités qu'offre Lenau (3 colonnes), Nietzsche (5) et ...Napoléon (3), sur des œuvres, par exemple le Nibelungenlied (6), sur des genres littéraires comme la nouvelle (2), sur des pays ou des provinces tels que l'Autriche (1) ou la Prusse Orientale (3), sur des villes ou des types littéraires. Il suffit de parcourir les 9 colonnes consacrées à Munich ou les 15 colonnes intitulées « Pasteurs évangéliques (9), puis prêtres catholiques (6) dans la littérature » pour comprendre l'importance de la question et découvrir d'intéressants sujets de recherches. Afin de montrer avec quel soin l'auteur se documente, nous indiquerons simplement qu'il mentionne la thèse de Brachin (1952), à laquelle nous avons consacré une chronique, et l'édition nouvelle (1953) de la *Tragische Literaturgeschichte* de Muschg, que nous avons signalée ici même.

Kleines Literarisches Lexikon, par *Wolfgang Kayser* (Francke, Berne, Collection Dalpi, n° 15-17, 608 p. in-12, relié 13,40 fr. s.). — Et voici un troisième instrument de travail qui sera bientôt dans toutes les mains, car il est à peine croyable qu'on ait pu faire tenir dans ce petit volume de 600 pages une telle masse de renseignements. Ce livre en comprend trois : la première partie intitulée *Literarisches Sachwörterbuch* (162 p.) est consacrée aux principales questions littéraires, telles que le concept du baroque ou l'idéalisme ou le piétisme ou le symbole ou la rime et nous y découvrons, par exemple sur l'expressionnisme ou sur le Bildungsroman, des études brèves et excellentes, toujours accompagnées des références bibliographiques essentielles. Le *dictionnaire des auteurs* (415 p.) nous fournit des éléments comparables pour les auteurs importants de toutes les littératures, depuis Homère jusqu'à Sartre. Enfin un index de 25 pages dresse pour ces littératures la liste chronologique des auteurs principaux avec les dates de naissance et de mort. Il constitue un répertoire commode. On pourrait difficilement concevoir un instrument de travail aussi commode et aussi indispensable.

Konturen (Eremiten - Presse, Francfort, le n° 1,20 DM). — Depuis longtemps nous projetons une chronique sur la poésie allemande actuelle, mais le temps nous fait défaut. Nous ne voulons donc plus attendre pour signaler ce petit bulletin qui paraît 6 fois par an et porte le titre « Blätter für junge Dichtung ». Tout le mérite en revient à Hans Bender, Möwenweg 1, Heidelberg, dont l'initiative fut heureuse, puisque les premiers numéros sont déjà devenus rares et surtout parce que certains poètes, publiés par ses soins, sont déjà parvenus à la notoriété. Nous en reparlerons, un jour prochain.

Deutsche Vierteljahrsschrift (Metzler, Stuttgart, le n° 8,50 DM). — Avec ses contributions diverses et très variées le n° 4 de 1953 est fort intéressant. Il comprend : *Probleme der Uebersetzung und der nachbildenden Auslegung* (Emilio Betti); *Julien Offray de Lamettrie und die biologischen Theorien des 18. Jahrhunderts* (G. Pflug); *Johann Albrecht Bengel und die Philosophie des deutschen Idealismus* (Ernst Benz), *Galatea* (Ladislas Mittner); *Vom Geiste der Musik in Gerhart Hauptmanns Werk* (Rolf Ibscher); *Kleine Beiträge zur Kleist-Forschung* (Helmut Sembdner). Nous attirons l'attention des lecteurs sur un travail consacré par Flasche aux recherches pascaliennes, travail très soigné qui n'occupe pas moins de 25 pages.

Studium Generale (Springer, Berlin-Göttingen-Heidelberg, le n° 6,60 DM). — Le numéro de novembre est consacré à un domaine spécial situé aux confins de la mathématique et de la métaphysique, de la certitude et de la probabilité. Il groupe en effet les travaux de Th. Litt sur *Sachbemeisterung und Selbstbesinnung;* de W. Stegmüller : *Bemerkungen zum Wahrscheinlichkeitsproblem;* de V. Juhos sur *Die neue Logik als Voraussetzung der wissenschaftlichen Erkenntnis;* de Freytag Löringhoff : *Ueber die Bedeutung der Mathematik für die Philosophie;* de P. Loren-

zen sur *Die Allgemeingültigkeit der logischen Regeln;* de G. Martin sur *Methodische Probleme der Metaphysik der Zahl.*

Merkur (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, le n° de 100 p., 2,50 DM). — Le *Merkur* allemand s'impose comme une des revues les plus essentielles. Les n°s 11 et 12 nous offrent des contributions importantes comme celles de Hiedesheimer : *Ueber die Grenzen physikalischer Erkenntnis;* de Höllerer : *Gedichte;* de Adorno : *Der Artist als Statthalter;* de Helwig : *Die Kunst der Eiszeitjäger;* de Kérényi.

Die Götter und die Weltgeschichte: de *Karl Hillebrand :* Herder; *de Lorenzer :* Gedichte. — On trouve surtout dans ces deux numéros une étude capitale de Jaspers qui, sous le titre *Wahrheit und Unheil der Bultmannschen Entmythologisierung,* prend position dans la grande controverse provoquée par Bultmann.

Documents (S.P. 81.528 — BMC « C » Paris), 150 fr. — Plus on lit cette revue, plus on y découvre de documents intéressants. C'est le cas dans le n° de novembre 1953 pour *La démocratie chrétienne dans la République Fédérale,* par Dirks; *La presse politique allemande; Le « sans nous » de la jeunesse,* par Heinz Kluth; *France sans jeunesse,* par N. Sombart; *Le DGB à la croisée des chemins,* par Czempiel; *Les enseignements militaires de la guerre de Corée,* par Senger et Etterlin; *Vaincre la nuit,* Nouvelle de H. Albers.

Et nous n'épuisons pas le sommaire qui comprend encore des chroniques politique, économique, etc., etc.

Du (Conzett et Huber, Zurich, le n° 3.20 fr. s.). — Nous attendions avec curiosité le numéro spécial consacré aux lubies, fantaisies et manies, à tout ce qu'on est convenu maintenant d'appeler en français un « hobby ». Il est fort amusant et instructif, un peu comme un fort beau calendrier illustré à l'usage des maniaques, car que de choses les « amateurs » ne collectionnent-ils pas! Cela vaut de magnifiques photos comparables à des panneaux-réclames, où nous trouvons les bougies de Noël entre les boîtes d'allumettes et les boîtes de camembert. Il est bon et sain que les hommes s'amusent comme des enfants. Une omission surprenante : les timbres-poste; nous supposons que *Du* prépare un numéro spécial et s'il en est ainsi nous l'attendrons avec impatience. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

REFLETS DE VIRGINIA WOOLF. — Le journal de Virginia Woolf (1), même publié en extraits, pique la curiosité. Quelle femme va-t-on trouver là? On se le demande non sans un peu d'appréhension qui tient à mille impressions glanées chez ceux qui l'ont connue et dans ses livres. Autant ils enchantent, autant l'idée de l'approcher pouvait intimider. Elle a beau être, sur les choses et les lettres, la causeuse qui prend place parmi vous avec entrain et gentillesse : l'ironie qui perce dans ses romans et dans ses essais pouvait la faire redouter. N'appartenait-elle pas à la fameuse coterie de Bloomsbury, réputée à tort ou à raison exclusive et snobement intellectuelle? Ne fallait-il pas craindre en la romancière une femme de lettres, une cérébrale, douée de plus de sensibilité que de cœur, de plus de clairvoyance que de charité? Plus encore : une femme féminisante, dont l'homme est assez pataud pour s'agacer parfois?

(1) *A Writer's Diary,* ed. by L. Woolf, London, Hogarth Press, 1953, 382 p., 18/.

Voici les questions que pose l'imagination du vulgaire, aidée peut-être d'insinuations envieuses.

Il est vrai qu'à Bloomsbury, quartier circonvoisin du Musée britannique, se fréquentait de la première guerre à la seconde un groupe d'amis distingués dans plusieurs domaines de la pensée. Les uns étaient londoniens, d'autres habitaient beaucoup la campagne, d'autres Cambridge. De ce Bloomsbury historique et charnel il ne survit pas grand monde, et ce qui survit touche à la vieillesse. Ils ont marqué la vie littéraire anglaise au point que Bloomsbury demeure comme le lieu idéal ou la définition d'une exigeante austérité intellectuelle et artistique, d'un esprit (présumé) d'exclusion poussé (présume encore le profane) jusqu'au snobisme.

Il y avait là les deux filles de l'illustre Leslie Stephen — Virginia Woolf, Vanessa Bell — et leurs maris; Lytton Strachey; E. M. Forster; J. M., plus tard Lord Keynes; Roger Fry. D'autres encore peut-être; pour le dire, il faudrait avoir fréquenté ce milieu un peu plus qu'en surface et par accident. V. Woolf ne parle jamais mal de ceux qu'on vient de nommer. Elle n'est pas indulgente pour une autre que j'aurais jusqu'ici associée à Bloomsbury, femme pittoresque et généreuse dont le salon, dans le même quartier, a vu sans doute passer tout le monde intellectuel et artistique et dont certains de ses obligés se sont assez volontiers moqués. Peut-être y eut-il plusieurs Bloomsbury. Peut-être, en essayant de le concréter, commet-on l'erreur de cette dame qui demandait pendant la guerre l'adresse du Marché Noir.

Le snobisme de Bloomsbury, entendu dans un certain sens, paraît avoir existé. Qui blâmerait des esprits originaux de s'être cherchés et unis, et même d'avoir évité la société de qui ne les intéressait pas? Il ne s'agit pas d'un clan Verdurin excluant les « ennuyeux ». On est beaucoup plus près de Stendhal incapable de supporter le « genre bâillatif ». De simples étrangers, si on les laisse en repos, soupçonnent trop vite qu'on les estime inférieurs. Le raffinement sincère de quelques-uns, vertu très morale, est incompris du grand nombre. Il faut réhabiliter leur admiration mutuelle, si elle est méritée. Virginia Woolf et ses amis ne paraissent pas avoir manqué de toute critique mutuelle ni versé dans l'automatisme, le desséchement, l'insincérité qui sont la mort des meilleures coteries et du meilleur snobisme. Rester en vie, dans ce domaine, est affaire de goût, de mesure, de ferveur.

Virginia Woolf connaît le préjugé anti-Bloomsbury sans trop le déplorer. A l'occasion elle éprouve le besoin de se justifier. Est-ce donc, se demande-t-elle, le snobisme intellectuel qui l'éloigne d'esprits sans finesse, sans réflexion, sans critique d'eux-mêmes?

Ce que ceux-ci appellent snobisme, ce peut être en fin de compte l'esprit critique exercé sans faiblesse sur les autres et sur soi.

Cette clairvoyance ironique, aisée à sentir dans ses livres et confirmée par son journal, vous retient d'une excessive familiarité. L'une des formes de son ironie est un féminisme non agressif, mais qui affirme simplement la liberté de la femme, son besoin d'exister et de créer autre chose que de la vie brute. Mais la réaction de réticence, qu'un homme doit avoir le courage d'avouer, n'est pas sans cause. Elle correspond à une certaine perplexité irisée de dédain, elle-même effet d'une réaction de défense, comme lorsque Virginia revient de voir le ménage Murry-Mansfield : « L'atmosphère masculine me déconcerte. Se méfient-ils de vous? Ou bien vous méprisent-ils? Si oui, pourquoi restent-ils là tout au long de votre visite? La vérité, c'est que quand Murry dit ce qu'un homme, en bon orthodoxe, doit dire d'Eliot, par exemple, rabaissant mon souci de savoir ce qu'il a dit de moi, je ne me rends pas; je songe au précipice abrupt qui coupe en deux l'intelligence masculine, et comment ils s'enorgueillissent d'un point de vue qui frise la stupidité. Je trouve beaucoup plus facile de parler à Katherine; elle donne et résiste comme je m'y attends; nous faisons plus de chemin en beaucoup moins de temps; mais j'honore Murry. Je désire qu'il m'estime. »

Au fond, oui décidément : une franchise scrupuleuse de l'analyse et du jugement; l'intégrité impersonnelle de l'intelligence. On ne s'étonne pas de certaines phrases très dures sur K. Mansfield justement, ou sur Lady Ottoline Morrel, de qui elle paraît avait été l'amie, puisqu'elle n'est pas tendre non plus pour elle-même. Elle ne ménage pas sa propre vanité, qui va jusqu'à l'envie du succès d'autrui; elle en souffre, ce qui l'assainit. Elle voit fort clairement son égotisme. « Comme je m'intéresse! » C'est qu'elle, c'est son œuvre. Elle est touchante d'incertitude sur la valeur de ses livres dès qu'ils ont paru. Quel besoin qu'on l'approuve! les gens qui comptent pour elle sans doute, mais aussi de moindres autorités. Quelles inquiétudes après la plus petite réserve! Beaucoup d'exigence pour soi, à la base; peut-être, si l'on tient aux étiquettes, une veine de puritanisme.

Essentiellement égotiste et artiste, et les deux choses existant en raison l'une de l'autre, elle connaît les écueils de l'égotisme : « Le danger, je suppose, c'est ce fichu moi égotiste — qui à mon avis perd Joyce et Richardson » (Dorothy Richardson a précédé V. Woolf dans des expériences sur le roman analogues aux siennes) : « Est-on assez docile et assez riche pour donner un mur au livre qu'on tire de soi sans que, comme chez Joyce et Richard-

son, il vous rétrécisse et vous restreigne? » On comprendra comme on voudra l'image du mur, nue et brute dans l'original. Mais le journal montre que l'égotisme ou la concentration sur soi peuvent être salutaires, par exemple comme remède à l'envie ou à la vanité. Jalouse d'avoir entendu louer un poème d'Eliot, elle sort : « Je marche par le marais en disant : *Je suis moi; et je dois suivre ce sillon, non copier celui d'un autre. Vivre : voilà ce qui seul me justifie d'écrire.* » On pourrait aussi comprendre, et ce serait encore plus caractéristique : « C'est là ce qui seul me justifie d'écrire, de vivre. » Elle voudrait parvenir à une expression parfaitement sincère : « Il me semble de plus en plus clair que les seules gens honnêtes sont les artistes. » Par exemple Forster, qui « dit ces simples choses que ne disent pas les habiles ». L'artiste de premier ordre est bien élevé; ce pourquoi elle rabaisse Joyce qu'elle trouve ostentatoire. Je ne discute pas son opinion, je cherche à mieux la connaître. A ses yeux, l'idéal est d'attraper ses pensées dans leur « intégrité », avant qu'elles ne deviennent des « œuvres d'art ». Pour une artiste exclusive comme elle, qui confond à ce point écrire et vivre, l'événement et le temps « n'existent pratiquement pas »; la vie — cette vie-là — « contient l'essence de la réalité »; il n'y a pas d'opposition entre l'art et la vie. Mais elle avoue partager l'avis de Maupassant dans sa célèbre description de l'artiste : « En lui aucun sentiment simple n'existe plus », etc.

Du moins se surveille-t-elle sévèrement. Le remède qu'elle trouve au gauchissement, aux excès simultanés de l'insincérité et de l'égotisme, c'est sortir de soi dans le recueillement. Elle se fait honte au retour d'une excursion dans le monde où elle a brillé, se stimule à dévorer des livres, a besoin de s'occuper sans cesse et surtout à la composition des siens. On songe aux grands mystiques de la littérature — à Flaubert, dont les lettres la réconfortent — devant la description de son travail : manuscrits refaits bien des fois; longues angoisses, rares mais rayonnantes joies; nuit obscure du « tunnel » où l'on tâtonne, puis rencontre de la « source cachée ».

Est-il permis, sans indiscrétion, de chercher dans ces pages ce qui put l'amener à sa fin douloureuse? Tout au plus peut-on noter, dans les dernières années, les contre-coups physiques et moraux de la guerre, la maison de Mecklenburg Square détruite, l'âge qu'on sent venir, les redoutables migraines, les accès de dépression, la préoccupation anxieuse de soi, l'épuisement fiévreux d'un esprit qui croit sentir l'usure; la lutte courageuse, les recettes pour obtenir la paix intérieure; la direction de la pensée vers l'eau, qui n'a peut-être qu'un rapport de hasard avec le congé que Virginia Woolf devait prendre du monde; peut-être la tristesse (qu'elle

relevait chez la femme de Thomas Hardy) de n'avoir pas d'enfants?

Je n'ai parlé du journal qu'à l'occasion de son auteur. Il intéresse par bien d'autres côtés; notamment par les souvenirs précis et circonstanciés de rencontres avec des écrivains connus : Hardy, M. Beerbohm, A. Bennett. Il est passionnant aussi, dans son allure délibérément jetée, comme le laboratoire où elle s'exerce à toutes sortes de styles, « détend ses ligaments », nourrit et note le développement de ses livres. A défaut des mémoires qu'il devait aider à constituer plus tard, il la montre au vif. Non pas complète et dans ses exactes proportions, car ce sont des extraits. Vraie quand même, je ne puis m'empêcher de le croire, d'une vérité générale dont j'ai tâché de rendre compte sans méconnaître les changements que plus de trente années ont pu amener dans les idées et jusque dans le tempérament.

Jacques Vallette.

***P. S.* — Au moment de livrer ce manuscrit, je consulte Littré, Larousse et plusieurs dictionnaires anglais à l'article *snob*. Il semble que j'ai employé ce terme sans assez de propriété. Je laisse quand même l'article tel quel, puisque l'examen de conscience cité porte sur le snobisme.**

Dickens romancier, par *S. Monod* (Paris, Hachette, 1953, 542 p., 950 fr.). — Notre chronique d'août dernier déplorait que ce *Dickens romancier* ne fût pas publié, et souhaitait qu'on le trouvât bientôt en librairie. Voilà qui est fait, et l'on peut chaleureusement recommander ce travail aux nombreux curieux et amis du grand romancier. Ce n'est pas une biographie, mais très décidément une étude littéraire, où la vie de l'auteur doit intervenir, mais ne le fait qu'à son rang subordonné. De l'œuvre, seuls les romans sont examinés, et d'un point de vue fort précis : l'élaboration, la genèse, la construction. Il s'agit donc d'une contribution, par la description d'un cas particulier, à l'analyse de la création littéraire qui est à la mode aujourd'hui. En même temps, S. Monod le remarque, « à travers l'écrivain, dans la mesure où l'on parvient à saisir le cheminement de sa pensée, c'est *l'homme* qui apparaît ». Tout cela est neuf, ou avait besoin d'être présenté d'ensemble. Plus neuve aussi qu'on ne pourrait croire, la conclusion, imposée à l'auteur par ses recherches, que Dickens était un artiste et un technicien de son art. Ce livre, qui aurait pu être fastidieux s'il était resté à fleur de documents, entraîne par la vigueur de la conception et par la clarté de l'exécution. Chez S. Monod, de plus, la vision nette de son objet, les opinions décidées et le propos soutenu sans défaillance vont avec une honnêteté la plus simple du monde : cette association n'est pas très commune.

William Shakespeare, par *M. Maurice* (Paris, NRF, 1953, 476 p., 950 fr.). — Cet auteur (je parle de Maurice) s'est fait estimer par des œuvres d'imagination. Le voici qui se cherche les bases d'une opinion sur l'identité de l'auteur des œuvres signées Shakespeare, raisonne les principales interprétations qui en sont proposées, démonte la biographie du personnage en ses éléments : contemporains (l'histoire), intermédiaires (la tradition), modernes (la légende). Gros travail, fait consciencieusement et agréablement, et dont profiteront à coup sûr beaucoup de curieux dépourvus des loisirs et des moyens d'information nécessaires. L'enquête et les conclusions sont impartiales, sans rester neutres comme on le verra à la lecture.

Gerard Manley Hopkins, by *The Kenyon Critics* (Norfolk, New Directions, 148 p., 2 $). — En 1844, centenaire de la naissance du poète Hopkins, le *Kenyon Review* demandait à plusieurs critiques distingués des études sur ses principaux aspects, par exemple les idées que recouvrent ses symboles et ses images; sa métrique; son langage; sa conception de la poésie; sa nature religieuse; ce qu'il a de victorien. Etudes groupées dans ce volume, avec en plus une esquisse biographique de A. Warren et des remarques de F. R. Leavis sur l'isolement de Hopkins et le caractère métaphysique de ses poèmes. Sans remplacer les livres dont nous avons parlé ici dans le passé, celui-ci est utile et ne saurait être négligé.

Ernst Jünger, by *J. P. Stern* (63 p.); *Mistral*, by R. Lyle (68 p.); *Rivière*, by M. Turnell (64 p.); *Sartre*, by I. Murdoch (78 p.). Chac. : Cambridge, Bowes, 1953, 6/). — On a déjà signalé ici la collection « Studies in Modern European Literature and Thought », dont les 4 vol. ci-dessus confirment l'intérêt et l'utilité, non seulement pour nos voisins, mais même pour des Français, puisqu'il ne semble exister chez nous rien de pareil; et non seulement à propos d'auteurs non français, mais aussi à propos de leurs compatriotes, l'angle de vision ayant de grandes chances d'être renouvelé. D'ailleurs s'occupe-t-on beaucoup en France de Mistral? Et fallait-il qu'un homme du Nord nous le présente, fort bien ma foi? Il ne tient sans doute pas à lui que la bibliographie critique ne soit riche; mais beaucoup de textes cités, comme toujours dans cette série. Rivière lui-même, pense-t-on encore à lui? Un bon spécialiste de nos lettres rappelle à propos son importance et définit ses différents aspects : sa religion, sa politique, le romancier, le critique littéraire. Sartre, produit et interprète de notre temps; héritier du marxisme, de l'existentialisme et de la phénoménologie, sans compter ses parentés anglo-saxonnes; unité complexe, mal aisée à établir, et bien montrée par Miss Murdoch qui a aussi des pages pénétrantes sur l'utilité du roman à notre époque et sur la littérature engagée. Quant à Jünger, soldat changé en auteur et peut-être l'écrivain allemand aujourd'hui le plus influent, grâce à J. P. Stern on apprend à connaître ses idées, qui importeraient moins que ses qualités proprement littéraires — jugement qu'on peut contrôler grâce à de nombreuses citations.

Thesaurus of English Words and Phrases, by *P. M. Roget*, abridged ed. with additions by J. L. and S. R. Roget (Penguin, 1953, 575 p., 5/). — Livre fameux, publié pour la première fois en 1852 par un ancien secrétaire de la Royal Society. C'est un dictionnaire retourné : au lieu d'être classé par mots dont on donne le sens, il procède par ordres d'idées évoquant des termes et des expressions synonymes ou de sens analogue. Il a rendu et rendra service à des millions d'écrivains qui cherchent leurs mots — combien donc à nous en anglais! On a bien fait de le rafraîchir. Les suppressions ne sont guère regrettables, excepté en ce qui concerne les locutions étrangères.

The Case of the Tudor Queen, by *C. Bush* (186 p.); *Death Watch* (251 p.). Chac. : Penguin, 1953, 2/. — Bons romans policiers. Carr et son Dr Fell sont bien connus; ici l'arme du crime est une longue aiguille indiquant les minutes. Bush écrit très bien aussi, et sait entraîner comme pas un dans le dépeçage des témoignages et des alibis. Deux livres qui feront passer agréablement quelques heures creuses.

The Young Traveller in Scotland, by *I. Finlay* (London, Phoenix, 1953, 156 p., 8/6). — Colin et Elizabeth, qu'on a vu visiter l'Angleterre et le pays de Galles, passent maintenant quatre semaines en Ecosse, dont les beautés, curiosités et souvenirs sont agréablement décrits. On voudrait, comme eux, avoir trouvé sur le haut d'une montagne un nid d'aigle royal et avoir visité une des mines les plus modernes du Royaume-Uni.

Coleridge, by *K. Raine* (44 p.); **Swinburne**, by *H. J. C. Grierson* (31 p.). Chac. : Ib., Brit. Council and Longmans, 1953, 2/). — Nos 43 et 44 de « Writers and Their Work ». Miss Raine, après une esquisse biographique, parle beaucoup plus de Coleridge philosophe que du poète; du moins présente-t-elle les poèmes dans leurs rapports avec la philosophie; elle dit que le romantisme, loin de protester contre les règles, a proclamé les vraies règles de la poésie. Quant à Swinburne, c'est un insigne serviteur des lettres qui retrace l'impression que lui fit dès sa jeunesse ce poète dont il fut le contempo-

rain, trop négligé sans doute aujourd'hui puisqu'il fut innovateur en métrique. A cet égard, l'influence de Swinburne sur Kipling s'est exercée non exclusivement à travers Rossetti, comme le dit le professeur Grierson, mais directement, comme le montrent les mémoires de Kipling.

The Flower of May, by *K. O'Brien* (374 p., 12/6); **The Estrangement,** by N. Legrand (197 p., 10/6). Chac. : Ib., Heinemann, 1953. — 1° Portrait d'une jeune fille, histoire de ses premières déceptions sentimentales. Milieux variés : Irlande, Belgique, Italie. De la psychologie, de l'humour, de la sympathie. 2° Un court roman et deux nouvelles parues déjà en français. L'auteur, connue par *Mésentente cordiale* signalée ici naguère, prouve qu'elle connaît aussi délicatement sa langue d'adoption que sa langue maternelle. Les trois œuvres contenues dans ce volume montrent chez elle une curiosité et une intuition égales au don de l'analyse. Thème commun, si l'on veut : « inimitable moi » ; mal accordé aux autres, déçu par eux; rejeté sur lui-même par ses lubies; séparé de ce qu'il aimerait par une meilleure connaissance ou par le hasard. La vieille fille qui se figure que le vendeur lui a chatouillé l'oreille doit être cousine de Salavin.

England Your England, by *G. Orwell* (Ib., Secker and Warburg, 1953, 224 p., 12/6). — Essais posthumes, qu'on a eu bien raison de publier. Certains datent d'avant la guerre mais se lisent très bien aujourd'hui : Orwell est à la pointe de son temps et discute d'écrivains couramment lus depuis lors, mais que tout le monde était loin de lire à l'époque. Si sa critique est un peu exclusivement historique et économique, cet esprit extraordinairement vif, rapide et ingénieux produit et combine les idées de façon à entraîner plus qu'agréablement. Parfois un peu superficiel ou hasardeux, il est sur'out honnête : un libéral généreux et nuancé, qui pense librement et dit uniquement ce qu'il pense. Les plus intéressants de ces essais pourraient être celui sur la psychologie de l'Angleterre, celui où il caractérise H. Miller par opposition aux écrivains de son temps, et celui où il analyse ses propres raisons d'écrire.

Seeing and Knowing, by *B. Berenson* (*Ib.*, Chapman and Hall, 1953, 136 p. dont 88 de photos hors texte, 18/). — Dans une introduction de 40 p., le célèbre esthéticien fait valoir que les arts visuels sont un compromis entre ce que nous voyons et ce que nous savons. L'excès dans la première direction sombre dans la lettre; dans la seconde, il aboutit au desséchement stérile d'un diagramme sans puissance de communication. Le grand art est ce compromis avec le chaos qu'on appelle un système de conventions. Les conventions meurent. L'histoire d'un art est celle de conventions successives. Toutes ces idées, non absolument nouvelles, sont soutenues avec chaleur contre la tendance moderne à un art qui se voudrait non-figuratif, et s'achèvent dans la foi à une résurrection de la forme vivante. Elles se réfèrent à des images nombreuses, choisies par un maître qui connaît tout, et très bien reproduites. Beau point de départ pour la méditation.

The Shakespearien Tempest, by *G. W. Knight* (Ib., Methuen, 1953, 358 p., 21/). — Voici, en édition définitive, le quatrième tome de la grande série shakespearienne dont les précédents furent signalés ici en leur temps. Il contient un examen de l'œuvre du poète d'un point de vue nouveau par l'ampleur et l'insistance. Sans méconnaître la raison d'être de l'étude psychologique ou historique, Knight prétend qu'elles ne se placent pas au cœur de cette œuvre et n'en peuvent donner l'entente profonde. Shakespeare, poète par excellence, s'exprime en langage poétique, c'est-à-dire non en idées mais en symboles. La découverte de ses symboles de base exige qu'on interroge son jeu d'images et de mots, c'est-à-dire qu'on se place immédiatement en face du texte seul, et qu'on en prenne une vue simultanée où le détail n'éclipse jamais l'ensemble. Knight croit à l'unité de l'œuvre de Shakespeare et à son sens entièrement positif, mais non en termes conceptuels. Il ne faut pas dire que cette unité transcende une opposition de la mort, ou du désordre, et d'une harmonie supérieure; mais qu'elle vibre des pulsations affrontées ou conciliées de la tempête et de la musique, sous mille variations et combinaisons. Cette idée est exploitée et démontrée par une interrogation du texte telle qu'on n'en a jamais mené d'aussi patiente, suggestive et fructueuse. Il y a là de quoi renouveler notre lecture d'une poésie qu'on croyait pourtant connaître. Dans cette recherche,

point de rigidité comme on aurait pu le craindre, mais toute la souplesse et toute la finesse voulues.

The Subtle Knot, by *M. L. Willey* (Ib., Allen and Unwin, 1953, 303 p., 25/). — Donne, Browne, Baxter, Taylor, Glanvill sont des représentants d'un grand âge de la pensée; d'un âge unique, entre la Renaissance et le XVIII^e^ siècle, par sa tentative de conciliation de la raison et de la foi, de la nature physique et de la nature morale de l'homme. Rien là de froidement académique, mais des tranches d'une vie spirituelle intense, angoisseuse; des luttes exigeantes où la foi est une conquête qui commence par un scepticisme loyal et finalement créateur; d'où le sous-titre du livre. L'intérêt en est actuel, puisque l'auteur propose en exemple aux doutes contemporains la méthode qu'elle analyse sous diverses formes. On regrette seulement qu'elle ne parle pas plus souvent en son propre nom, au lieu de tant citer; mais c'est l'effet d'un scrupule auquel il y a lieu de rendre hommage.

Age and Youth, by *Sir E. Barker* (Oxford Univ. Press, 1953, 359 p., 21/). — L'auteur de ces conversations, plutôt que de ces mémoires, est un érudit en langues anciennes, un historien et un théoricien de la politique, ancien titulaire de postes éminents aux universités d'Oxford, Londres et Cambridge. Né en 1874 dans un milieu modeste, et d'une mère admirable, c'est un noble produit de l'éducation démocratique. Les chapitres, en fin de volume, où il raconte ses débuts, intéressent tout homme. Le reste du livre doit être lu par qui s'intéresse à la vie académique anglaise, aux problèmes de l'éducation, et à la vie internationale dont Barker a connu et dépeint les vedettes pendant des dizaines d'années. Ce livre est plein d'humour, d'entrain et d'un talent d'écrivain solide et aisé. Les amis des vieilles universités anglaises aimeront peut-être particulièrement les impressions comparées qu'il en a gardées.

Ainsi vont les filles, par *M. Westmacott*, trad. Las Vergnas (Paris, Laffont, 1953, 248 p., 550 f.). — On doit à Mme Las Vergnas une bonne traduction et une révélation : celle que Mary Westmacott s'appelle Agatha Christie, ou réciproquement. Ces dames aiment à changer de robe : la traductrice n'est-elle pas auteur de talent sous le nom d'A. M. Soulac? Cette histoire d'une mère et de ses filles voyageuses, engagées en de nullement vagues dangers, se lit avec autant de plaisir que les « Agathas », car elle est écrite avec le même talent, plus une sensibilité que ne permettent guère les marionnettes poirotiques. L'un des agréments de Mary-Agatha est son art du dialogue, surtout comique, où les caractères se trahissent innocemment et de façon peu voyante. Maintenant qu'elle cultive le genre sérieux, on pourra la lire avec une bonne conscience.

Un arbre de nuit, par *T. Capote*, trad. Coindreau et Doubrovsky (Paris, N.R.F., 1953, 283 p., 590 fr.). — L'original a été signalé et recommandé ici naguère.

L'impasse, par *C. Mackenzie*, trad. Sigaux (Paris, Plon, 1953, 664 p., 990 fr.). — On croyait traduit depuis longtemps ce livre, le plus important de l'auteur; il date de 10 ans; il tient; il faut le lire.

Livres reçus. — *Les champs*, par C. Richter, trad. Claireau (Paris, Calmann, 1953, 267 p., 600 fr.). — *Ma vie de torero*, par S. Franklin, trad. Vernan (Paris, Corrêa, 1953, 275 p., 540 fr.). — *Le pommier*, par D. du Maurier, trad. Van Moppès et Glass (Paris, Michel, 1953, 371 p., 540 fr.). — *Les miroirs du nord*, par W. Maxwell, trad. Jossua (Paris, N.R.F., 1953, 381 p., 600 fr.). — *Le cœur du cyclone*, par R. Standish, trad. Rosenthal (Paris, Stock, 1953, 329 p., 600 fr.).

The New Statesman and Nation, 28.11-19.12. — *Séries :* Livres de Noël (28.11-5.12). France (28.11-12.12). 28.11 : Notes et conférences. Salaires des mécaniciens. Piltdown. Discipline militaire. Marx en Illyrie. Poèmes de Rochester. 5.12 : Soudan. E. U. et Bermudes. Logement. Allemagne de l'Est. Pêche au hareng. Prêtres ouvriers. Attentats en Ecosse. Réflexions de Priestley. E. Lear. Les « recusants ». 12.12 : Evolution E. U. vis-à-vis de l'Europe? Guerre microbienne. Côte de l'Or. Moscou. E. U. et Amérique latine. L'affaire du Savoy. Pelote basque. Ustinov. Les ruines. 19.12 : Malaise industriel. La zone du Canal. Difficultés d'un gouvernement. Labeur éventuel. Indochine, par C. Bourdet. Le film et l'école. Claudel à la radio anglaise. Littérature du monde.

The Listener, 26.11-17.12. — *Séries :* Amérique latine (26.11-10.12).

Grandes conférences sur les sciences; Perspectives britanniques; Musique (26.11-17.12). Nature humaine et politique (3-17.12). 26.11 : Allemagne. Antilles. Commerce avec l'Asie du sud. Révolte dans les lettres américaines. Que lisent les enfants soviétiques? Expositions. 3.12 : McCarthy. Malaisie. Prêtres ouvriers. Tolstoï. Les Grecs en Occident. Klee. Livres de Noël. 10.12 : Kenya. OTAN. E. U. et Canada. La vertu aujourd'hui. Hôpitaux et négligence. Un traducteur de Rabelais. Peintres flamands. 17.12 : Initiative Eisenhower. Indochine. Marchés britanniques. Peinture indienne. Agriculture en G. B. Beerbehm Trec.

English, Autumn 53. — Les 2 Fescari. *L'Alchimiste* de Jonson. Trollope. Poèmes. Nombreux comptes rendus.

Britain To-Day, déc. 53. — Eloquence. Télévision. Noël. Trésors artistiques. Un historien de la musique. Films en relief. *Id.*, January 54 : Censeurs Les « public-schools ». Dylan Thomas. Cirques. 2 films. Salon de l'auto en G. B. Opéra à Londres. Le « Old Vic ».

History Today, déc. 53. — Le roi Jean et la Charte. République rhénane. De Pétersbourg à Leningrad. Hérauts et individu. Les Tromp. Un républicain sous la Régence.

Etudes anglaises, nov. 53. — Littérature australienne (A. N. Jeffares). La *Perle* (L. Le Crelle). La pensée de Marlowe dans *Tamburlaine* (J. Jacquot). Un poème inédit de Housman (W. White). Shaw et Mrs. Patrick Campbell (L. Eyrignoux).

Reçu. — *Sophia,* Autumn 53.

BRESIL

CENTENAIRES. — Après la découverte du Brésil, les Jésuites fondèrent au bord de la mer, à S. Vicente, un collège pour les enfants des Portugais et des Indiens; mais ce collège fut transporté ensuite sur les hautes terres du plateau, où le climat était plus agréable et où pouvaient pousser les plantes du Portugal. Ainsi naquit, d'un humble collège, le 25 janvier 1554, la ville qui devait devenir quatre cents ans plus tard la plus grande métropole industrielle de toute l'Amérique latine. On trouvera dans le livre de Pierre Monbeig, *La Croissance de la Ville de S. Paulo* (Institut de Géographie Alpine, Grenoble) l'histoire de cette ascension, depuis la petite bourgade des *bandeirantes*, chasseurs d'esclaves ou découvreurs d'or, jusqu'à la cité ceinturée d'usines et orgueilleuse de ses hardis gratte-ciel. Le livre a été écrit en 1949 et chaque nouvelle année depuis lors voit encore grandir la ville, se hausser ses maisons les unes au-dessus des autres, s'agiter dans le centre une population encore fiévreuse, affairée, se pressant vers les lieux de travail.

Sao Paulo célèbre donc en ce mois de janvier son quatrième Centenaire. Elle le fêtera en unissant dans une même célébration les descendants des premiers Portugais et les fils d'Italiens ou d'autres immigrants, car Sao Paulo sait prendre dans son amour ceux qui viennent attirés par le désir d'une vie meilleure et en faire rapidement des Paulistes, aussi fiers de leur ville que les membres des familles les plus traditionnelles. Les amis des arts

verront la seconde Biennale, organisée par M. Francisco Matarazzo; les commerçants se presseront à sa Foire; les savants fréquenteront les Congrès, internationaux ou nationaux, qui se continueront tout au long de l'année 1954, d'histoire, de géographie, de sociologie, de folklore, des américanistes, de psychiatrie, etc., tandis que les touristes attirés par les divertissements promèneront leurs rêveries parmi les arbres gonflés de grappes de fleurs, violettes ou jaunes d'or.

Mais ce centenaire ne doit pas nous faire oublier d'autres centenaires, ceux de l'année 1953. Et d'abord celui d'un Français, Auguste Saint-Hilaire, né à Orléans en 1779 et mort le 30 septembre 1853. Il était venu au Brésil dans la suite de l'Ambassadeur, duc de Luxembourg, auprès de S. M. D. Joao VI et il devait y rester de 1816 à 1822, promenant sa curiosité passionnée de Bahia à Rio Grande du Sud, de Rio de Janeiro à Goias. De ces voyages, il a tiré une série de livres qui sont considérés parmi les meilleurs de tous ceux qui ont été écrits sur le Brésil. Un autre centenaire, c'est celui de José do Patrocinio, né en 1853 d'une esclave noire et d'un prêtre. Le plus grand agitateur peut-être qu'ait connu le Brésil. Fondateur de journaux et orateur de grande classe, il a soulevé par la parole ou par la plume les masses en faveur de l'abolition de l'esclavage ou pour les premières batailles de la République. Il devait mourir pourtant, malgré la gloire, en 1905, ruiné, persécuté, dans un humble poste d'un de ces journaux qu'il avait jadis illustrés.

Ce n'est pas impunément que nous avons réuni ces trois centenaires dans une seule chronique. Ils sont en quelque sorte symboliques du Brésil. José do Patrocinio est représentatif de la collaboration entre les couleurs et de la démocratie raciale. Ce fils d'une esclave a combattu aux côtés de Joaquim Nabuco, une des figures les plus prestigieuses de l'aristocratie blanche, dans les même luttes et pour la même cause. Celle du passage du travail servile au travail libre. Saint-Hilaire nous rappelle que la France est intimement liée au Brésil et s'il représentait les idées réactionnaires de la Restauration, alors que la France s'était surtout fait connaître par ses idées révolutionnaires, du moins a-t-il mis ses connaissances techniques ou scientifiques au service de l'amitié brésilienne. Quant au quatrième centenaire de Sao Paulo, il nous rappelle que le Brésil est le pays des métamorphoses et des progrès foudroyants, et certes le Brésil a aussi ses nappes stagnantes, qui se sont arrêtées dans leur évolution, et qui forment comme des conservatoires de l'antique colonie. Le Brésil a ses villes mortes et ses déserts. Mais Sao Paulo, en plaçant son quatrième centenaire sous le double signe

de l'industrie et de la culture, montre le chemin et laisse entrevoir que si le XX^e^ siècle est celui de l'Amérique du Nord, le XXI^e^ pourrait bien être celui de l'Amérique Latine.

Roger Bastide.

Cangaçoires (Olympic, Rio). — Après un assez long silence, le grand écrivain du Nord-Est, José Lins de Regs (dont on vient de traduire en français le premier livre, *Monine de Engenhe*), publie *Cangaçoires*. Rien à voir avec le film que l'on représente actuellement à Paris. Il s'agit de la suite de *Pedra Bonita*, dont les principaux personnages se retrouvent ici. José Lins de Rego est essentiellement un conteur; aussi voyons-nous rarement les bandits du *sertão* à l'œuvre; nous ne connaissons leurs exploits qu'à travers les dires de la population effrayée, ou des chanteurs qui magnifient les héros de la vengeance. Cependant l'auteur n'a pas voulu transformer son roman en une simple litanie de récits, aussi émouvants soient-ils. Il a écrit un livre de psychologie, à la fois de psychologie individuelle et de psychologie collective. La vieille mère des bandits (Aparicie et Domicie) se tue, après une longue agonie morale et le nègre Vicente, blessé, se réfugie dans la maison de Bente : là, dans le calme et la solitude, il se voit brusquement hanté par toutes les figures des gens qu'il a tués. Ces deux agonies, celle de la mère dont le « sang » a été maudit et celle de Vicente poursuivi par le remords, forment les parties les plus belles du livre. Mais cette psychologie individuelle fait corps avec la psychologie collective, avec celle qui se dégage du *sertão* aux arbres épineux, à la terre calcinée par le soleil, avec celle qui ne trouve de solution que la folie ou l'évasion, l'évasion dans le meurtre, ou l'évasion dans le mysticisme. Un très beau livre, presque un « roman de gestes ».

Nous étions six. — Les Editions de la Paix viennent de traduire un roman de Léandre Dupré, « Nous étions six ». Il est évident que ceux qui cherchent dans la littérature brésilienne avant tout des sensations d'exotisme seront déçus par ce roman, qui pourrait aussi bien se passer en France qu'au Brésil : l'histoire d'une vieille femme qui se souvient de l'époque où elle vivait heureuse avec son mari et ses enfants; le mari est mort, le fils aîné aussi, les autres se sont mariés ou dispersés... Mais le Brésil n'est pas seulement la terre des bandits, des noirs fétichistes, ou des Indiens sauvages et un roman, comme celui de Léandre Dupré donne sans doute une image plus exacte du Brésil nouveau, sans pittoresque, mais non moins poétique. « Nous étions six » a eu un très gros succès au Brésil et touchera certainement aussi beaucoup de lecteurs en France.

Lettres inédites de G. Bernanos à Jorge de Lima (Rio, 1953). — Ce n'est pas sans émotion que je feuillette à nouveau ce livre. Jorge de Lima vient de mourir et cette correspondance est devenue aujourd'hui le plus pathétique des dialogues des Morts. D'un côté « le scandale de la vérité » et de l'autre, avec Jorge de Lima, « le scandale de la poésie ». C'est dire l'intérêt de ces lettres, qui nous permettent de mieux comprendre l'écrivain français : « On s'imagine que j'aime la solitude pour elle-même, par orgueil, misanthropie, déception — que sais-je?... Grâce à Dieu, je ne suis pas assez dévot pour mépriser les hommes et prétendre faire mon salut tout seul. J'appartiens bien, de toute mon âme, au douloureux troupeau des hommes. » Que l'on me permette de citer également ces quelques lignes, qui éclairent si bien *Monsieur Ouine* : « Les bombes détruisent et passent, mais le monde soi-disant chrétien se servira pour sa reconstitution de l'économie dirigée, de la faim dirigée et d'autres malheurs dirigés et insidieux, moins explosifs que les bombes mais aussi bien plus dévastateurs et démolisseurs. Il y a une dévastation des consciences plus déplorable que la dévastation des corps... Il y a la corruption dirigée de la chrétienté qui se présente diaboliquement camouflée par d'autres problèmes. »

Poésies. — José Escobar Faria échappe heureusement dans ses *Poemas e Elegias* (Martins S. Paulo) aux pièges du sentimentalisme, par une certaine dureté des vers. Les larmes, à peine jaillies des paupières, se convertissent en

gel. Lelio de Oliveira a fait de grands progrès depuis son précédent recueil. *Fabrica de Tamaras* chante une solitude salée par les vents océaniques parmi les dunes et la plage vide.

La plupart des vers de Meacyr F. de Oliveira (*Itinerario de uma tarde*, Lagerblad, Karlshamm) ont été écrits en Europe et particulièrement à Paris. L'auteur hésite entre la poésie de participation et la poésie folklorique, comme entre la grande strophe « moderniste » aux vers syncopés et la poésie plus simple, plus directe.

J. Francisco Ferreira, dans *Limite de Amargo* (Hyperion, Porto Alegre) se laisse trop entraîner par la violence des mots et le jeu gratuit des images. Ce qui fait que son expérience de « l'amertume » nous paraît plus artificielle que réelle. L'image aussi peut devenir une rhétorique.

Essais. — Themistocles Linhares nous donne dans son *Introducãe ae mundo do Romance* une excellente étude qui est à la fois une analyse de l'esthétique du roman et une histoire du genre romanesque, sans séparer d'ailleurs ces deux points de vue, les problèmes esthétiques se dégageant au fur et à mesure que le genre évolue. L'idée générale qui se dégage du livre, c'est celle de la liaison entre le roman et la classe bourgeoise; Caillois avait déjà soutenu cette thèse, mais alors que ce dernier concluait par la mort du roman, Th. Linhares ne croit pas que la désagrégation de la bourgeoisie entraîne la disparition du genre, d'abord à cause de la montée de la classe laborieuse et ensuite à cause de la découverte du « roman expérimental » anglais, français ou nord-américain.

Lourival Gomes Machado vient de publier aux éditions du Ministère de l'Education à Rio deux livres très différents, mais aussi intéressants l'un que l'autre, *O Tratado de Direito Natural de Tomas Antônio Gonzaga*, qui nous montre un effort curieux pour dissocier l'absolutisme de l'illuminisme au XVIIIe siècle et un essai sur le *Baroque* particulièrement pénétrant. Dans le domaine de l'art, signalons aussi le *Serail* de Bardi, illustré de nombreuses reproductions de peinture ou de dessins, qui fera mieux aimer de l'étranger ce grand peintre brésilien.

Recommandons à ceux qui s'intéressent à l'indianisme la *Polemica sôbre A Confederação des Tamoios* de José Aderalde Castre (Faculté de Philosophie de S. Paulo) et qui contient, avec un bon commentaire, les articles critiques écrits par José de Alencar, Araujo Porto Alegre, D. Pedro II, etc., sur le poème de Gonçalves de Magalhaes. L'indianisme au Brésil représente ce qu'a été le romantisme en Europe, un essai de retour aux sources nationales (contre le Portugal). Mais l'indianisme de Gonçalves de Magalhaes nous paraît bien terne aujourd'hui, plus près de l'Arcadie du XVIIIe siècle que du romantisme. La partie la plus intéressante du livre, c'est l'effort tenté par José de Alencar pour dégager ce que devrait être le véritable indianisme, utilisant les éléments magiques ou mystiques de la civilisation amérindienne, ainsi que la sexualité du blanc en face des femmes de couleur. Mais il nous faudra attendre 1930 pour que ce programme soit réalisé. Alencar y a échoué autant que Gonçalves de Magalhaes.

Deux bons livres sur le folklore : *Cavalo de Pau* (Pongetti; Rio) de M. Rodrigues de Melo, essai de folklore subjectif, vu par le dedans et non plus par le dehors, évocation de la vie des enfants du Nord-Est, de leurs jeux et de leurs superstitions. Et *Violas e Repentes* de F. Coutinho filhe (Recife). On trouvera dans ce dernier livre, non seulement des fragments précieux de biographies des grands chanteurs populaires du *sertãe*, mais encore une bonne analyse formelle des divers genres utilisés par la poésie populaire et de leur évolution. Par exemple le *noirão* a compris successivement 6, puis 5 et aujourd'hui de 7 à 12 vers; la distribution des rimes a également changé; et comme les vers sont chantés à la fois par deux chanteurs dans un défi improvisé, le premier chante les 2 premiers vers et fournit une rime à son concurrent qui improvise le 3e et 4e vers, donnant alors une nouvelle rime que le premier chanteur doit reprendre dans les 3 vers terminaux.

Catherine du Brésil. — Olga Obry avait publié en portugais, durant la guerre, cette savoureuse reconstitution historique sur les premiers temps de la colonie portugaise. Le texte original français apparaît maintenant aux Nouvelles Editions Latines. Le livre n'est pas seulement un agréable roman, mais il contient des documents historiques sur le séjour de la jeune Indienne Catherine en France.

A Europa que eu vi (Martins, S. Paulo). — Julio de Mesquita filhe est un grand journaliste certes, mais c'est aussi un sociologue de valeur et les impressions qu'il a rapportées d'un récent voyage en Europe devraient être méditées par tous les Français. Julio de Mesquita est un fidèle ami de la France; il évoque dans des pages émues la France de sa jeunesse ou de ses premiers voyages. Cette France-là est morte. En libéral, il s'inquiète devant la France nouvelle, trop étatisée, qui naît; en latin, il s'inquiète devant l'inconnue — Allemagne. Et c'est avec une sympathie angoissée qu'il se penche sur l'Europe nouvelle qui naît lentement du chaos. Des réflexions aiguës dans des pages denses et bien écrites.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

MORT ET RESURRECTION D'UNE ACADEMIE. — L'académie des Sciences morales et politiques ne comptait pas au nombre des académies de l'ancien régime qui ont revécu sous une forme nouvelle peu de temps après leur suppression, grâce à la loi du 25 octobre 1795 constitutive de l'Institut de France. Elle est née seulement à cette date et forma la deuxième classe de l'Institut, la première étant celle des Sciences physiques, et la troisième celle de la Littérature et des Beaux-Arts. Elle était divisée en six sections de six membres chacune : Analyse des sensations et des idées, Morale, Science sociale et Législation, Economie politique, Histoire, Géographie, et fut supprimée au bout de sept années d'existence par un arrêté des Consuls du 23 janvier 1803, non comme inutile mais comme nuisible. On estimait en effet (et cet *on* était le Premier consul) que ses trente-six membres travaillaient et surtout parlaient avec trop de passion. Elle connut ainsi que l'excès en tout est un défaut, — et elle se l'est rappelé — car elle fut rétablie le 26 octobre 1832 comme cinquième académie de l'Institut, à côté des anciennes académies qui avaient repris leurs noms. Guizot, à qui elle devait cette réparation, lui marqua sa faveur en venant occuper un fauteuil de la section d'histoire qu'il conserva pendant quarante-deux ans.

Son président pour 1953, M. Georges Ripert, juriste de renommée internationale (avant de céder son fauteuil à M. Moreau-Néret, poète, économiste, financier et directeur général du Crédit Lyonnais) a profité de la séance solennelle et du cent cinquantième anniversaire de la suppression temporaire de sa compagnie, pour évoquer ce fait capital mais peu connu de son existence, et pour en donner une explication objective et nuancée. « Heureuses », a-t-il dit, avec cet humour souriant et léger qui lui est particulier, « heureuses les institutions qui peuvent célébrer le centenaire de leur disparition! La nôtre, après trois dizaines d'années, est sortie du tombeau plus brillante et plus belle, sous

le nom d'académie. Elle a le droit de croire à son immortalité. Elle peut, en tout cas, rappeler sans amertume le cent cinquantième anniversaire de sa mort. »

De fait, M. Ripert n'a pas cru devoir s'indigner de l'attentat commis par les autorités consulaires contre ses lointains prédécesseurs. On a bien prétendu officiellement que la classe des Sciences morales et politiques avait été sacrifiée par Bonaparte pour son attachement à la liberté politique, et qu'elle avait péri à cause de ses mérites mêmes; et Jules Simon a écrit : « La philosophie a péri, comme c'était son droit, avec la liberté et pour elle. » C'est un point que M. Ripert s'est plu à examiner de près, non sans considérations ironiques.

Il a établi d'abord que les choses s'étaient passées sans épisodes dramatiques. Les membres de la classe des Sciences morales et politiques loin d'être déportés, comme il aurait pu leur arriver sous le Directoire, ou bannis comme il advint à quelques-uns sous la Restauration, furent seulement dispersés dans les autres classes de l'Institut. Les géographes, par exemple, se réfugièrent dans la classe des Sciences et s'y trouvèrent si bien qu'on ne put les en faire sortir plus tard; les autres dans la classe de Littérature et Beaux-Arts où l'on vint les rechercher vingt-neuf ans après. Il en restait encore dix, comme pour attester la longévité académique devenue traditionnelle et proverbiale. De ces prétendus résistants au régime consulaire, Pastoret, déporté sous le Directoire, devint comte en 1808, ambassadeur de l'Empire à Berg, grand officier de la Légion d'honneur, et fut exclu par la Restauration. Merlin, conventionnel régicide, devint en 1805 le comte Merlin de Douai, grand officier de la Légion d'honneur, ministre de la Justice, procureur général à la Cour de Cassation, avant d'être banni par la Restauration pendant quinze ans. Le sort de Sieyès et de Talleyrand est suffisamment connu pour qu'on ne s'y attarde pas. Lebrun, fait prince, était devenu archi-trésorier de l'Empire; Garat, comte; l'ex-abbé Grégoire, sénateur et comte en 1808; Cambacérès, ancien président de la Convention et du Comité de Salut public, prince et duc de Parme, président du Conseil des Cinq Cents, consul, président du Sénat impérial et archi-chancelier de l'Empire.

Il est permis de douter après cela que les membres de la classe des Sciences morales et politiques aient vraiment lutté à leurs risques et périls pour la liberté contre un tyran en puissance. Mais pourquoi étaient-ils devenus suspects à leur confrère de l'Institut, Bonaparte? Deux d'entre eux n'ttaient-ils pas consuls comme lui, et plusieurs autres ses amis? Daunou ne travaillait-il

pas à la constitution de l'an VIII et Cabanis n'avait-il pas rédigé au nom du Corps législatif la proclamation officielle : « Il est temps que la grande nation ait un gouvernement digne d'elle »? C'est que, pour Bonaparte devenu consul à vie, ils demeuraient les admirateurs d'une Révolution qui, après la destruction de certains abus, n'avait rien su créer et conduit la France au désordre et à la ruine. C'est un dur réaliste que les rêveurs agacent. Il les traite, dans le privé, de « déraisonneurs intarissables », de « ramassis d'athées bons à jeter au feu ». Il dit encore : « Ils sont douze ou quinze, et ils se croient un parti. » Les philosophes se déclarent idéologues, et Bonaparte proclame son « aversion qui va jusqu'à l'horreur pour cette classe d'idéologues ».

Ceux-ci ont une pensée commune : l'inutilité et même la nocivité de la religion. Idéalistes, ils rêvent du progrès indéfini de l'homme, avec Condorcet; des bienfaits illimités de la science avec Cabanis; de l'enseignement moral des générations nouvelles avec Daunou; des meilleurs principes du gouvernement avec Destutt de Tracy. Bonaparte n'est pas croyant, mais il ne pense pas qu'un peuple puisse vivre sans croyances et sans culte. Il veut la paix religieuse et puisque la France est chrétienne depuis des siècles, lui chef de l'Etat se dira chrétien, et quiconque s'attaquera à la religion sera son adversaire. Il n'est d'ailleurs pas le partisan de la religion unique, puisqu'il a fait donner un statut au culte protestant après avoir régularisé la réouverture des églises et pourvu d'emplois les prêtres réfractaires aussi bien que les autres.

Telle est pour M. Ripert la raison profonde qui a motivé en 1803 la suppression de la classe des Sciences morales et politiques, refuge des idéologues éliminés du Tribunat, qui ont traité le Premier consul d'*idéophobe*. Celui-ci a eu un véritable accès de fureur. Il s'est écrié : « Les métaphysiciens sont mes bêtes noires, ces pauvres savants ne se comprennent pas eux-mêmes... On ne peut pas gouverner avec ces gens-là. » Au fond, il est plus dépité que furieux, et la preuve c'est qu'après les avoir dispersés, il leur offre de hauts postes, les couvre de titres et de bénéfices.

Quoi qu'il en soit, on peut estimer avec M. Ripert que s'il y eut d'une part crainte du pouvoir absolu, et de l'autre croyance au danger de la persistance d'une idéologie révolutionnaire funeste pour la restauration de la France, il est regrettable que l'étude des Sciences morales et politiques ait été supprimée en 1803. La puissance affermie de Bonaparte, a-t-il dit pour conclure, avait tout à gagner à tolérer la discussion et pour un souverain rien n'est si utile qu'une opposition intelligente.

Concluons à notre tour en regrettant que les gouvernements de la France n'aient plus à prendre ombrage des délibérations de l'élite qui siège à l'Académie des Sciences morales et politiques.

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE... ET BACCALAUREAT. — L'enquête internationale dont je parlais dans une précédente chronique (1) confirme que la France est l'un des très rares pays où la philosophie soit enseignée dans le *Secondaire* et fasse l'objet d'épreuves obligatoires — écrites ou orales — au Baccalauréat.

Cette particularité, cette tradition est assez grosse de conséquences. D'abord, « le recrutement nécessaire de professeurs compétents et, par suite, la transformation de l'enseignement philosophique en carrière (...). De ce fait, et à proportion des besoins, le nombre des étudiants d'université que la vocation ou simplement le désir d'une profession orientent vers l'enseignement de la philosophie, donc vers la philosophie, est certainement bien plus élevé que partout ailleurs (2) ».

Imaginez un instant que la philosophie ne figure plus — certains esprits subversifs l'ont proposé — que dans le *Supérieur*. Toute la face du monde — du monde philosophique français — en serait changée. Inutile d'expliquer tout au long pourquoi.

Or, personne ne saurait admettre, en son âme et conscience, que les élèves soient simplement le moyen ou le prétexte, et non la *fin* de ce dispositif.

Sans doute, M. l'Inspecteur général Georges Canguilhem a bien raison d'écrire que cet enseignement est « propre à développer les facultés de réflexion des jeunes gens, à les mettre en disposition de juger plus tard par eux-mêmes, de s'intégrer mieux à la société de leur temps et à l'humanité. »

Malheureusement, ces jeunes gens — et les plus sérieux d'entre eux sont bien excusables d'en prendre souci — ont à subir un *examen* qui sanctionne cet enseignement. Ils disposent tout juste de ce que l'on appelle une « *année* » (vingt semaines de

(1) *L'enseignement de la philosophie.* Enquête internationale. Un vol. de 245 pp. in-8°; Unesco, Paris 1953.
(2) *Op. cit.* Rapport de Georges Canguilhem sur l'enseignement de la philos. en France, p. 111.

moins que l'année légale!) durant laquelle d'autres matières, non négligeables — physique, chimie, sciences naturelles, mathématiques et cosmographie, histoire, géographie — requièrent leur attention et leurs efforts. Pour plus d'un, le succès à cet examen, et même dès la première session, et si possible avec mention, est d'une importance qui n'a rien à voir avec la gloriole, mais qui a son incidence sur l'accès aux études supérieures. Va-t-on mépriser ou ridiculiser cette très normale ambition?

Or, si, dans *aucune* des disciplines, il n'y a discordance entre l'enseignement reçu et les épreuves du baccalauréat, la philosophie, au contraire, semble s'accommoder très mal du souci de l'examen. Est-ce moi qui dis cela? Non. Mais les principaux intéressés. Et pas seulement aujourd'hui, comme nous l'allons voir plus loin.

Nous lisons, dans les conclusions de l'enquête de l'UNESCO (p. 208) : « Dans certains pays, il semble que la hantise du succès aux examens constitue un sérieux obstacle à la pratique de la réflexion libre et à la recherche de la culture désintéressée »... La France ne fait-elle point partie de ces « certains pays »?... Remplacez « hantise » par « légitime souci », et nous serons d'accord sur l'espèce d'incompatibilité entre la « réflexion libre » et la préparation du baccalauréat...

Le 28 novembre 1917 — il y a donc trente-six ans, jour pour jour, au moment où j'écris ces lignes — la *Société française de philosophie* écoutait, commentait et discutait le rapport d'Alfred Binet, promoteur d'une vaste *enquête* — déjà! — *sur l'enseignement de la philosophie en France.* Léon Brunschvicg, entre autres choses, demanda quelle était l'opinion des nombreux professeurs (consultés), en ce qui concernait le baccalauréat.

— Ils s'en plaignent sans cesse, confia l'enquêteur. Et c'est, en sourdine, un gémissement continuel contre le baccalauréat qui traverse leurs réponses...

Environ la même époque, le bon Camille Hémon, alors au Lycée de Nantes, écrivait, non sans mélancolie : « Le professeur qui veut *vraiment* faire de la philosophie, et non pas de la préparation à un examen, s'expose à de graves mécomptes. »... Il entendait, par ces derniers mots — car c'était un cœur sensible — le chagrin de voir échouer trop d'élèves.

Et si nous remontons encore dans le passé lointain, n'est-il pas vrai que, en 1862-1863, un professeur débutant au Lycée de Toulouse, et qui devait, dès l'année suivante, devenir un maître prestigieux à l'Ecole Normale Supérieure, se voyait reprocher timidement, mais avec une pointe d'aigreur, par son chef d'établissement, un insuccès massif au baccalauréat?...

Les doléances, les « gémissements » dont parlait Alfred Binet, nous en trouvons un prolongement actuel dans la *Revue de l'Enseignement philosophique* (3) et dans certains numéros des excellents *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré* (4). Colloques, réponses écrites à des enquêtes, projets, protestations y abondent.

...Je relisais, ces jours-ci, dans la *Revue philosophique* de janvier 1895 : « L'enseignement philosophique traverse une crise grave. » Nous pouvons penser, sans avoir envie d'en sourire, que la « traversée » est bien longue! Et nous n'en discernons pas bien la fin...

La cause majeure, sinon la cause unique de cette situation trouble, c'est — s'il faut parler net — celle que nous venons d'indiquer : l'existence d'épreuves obligatoires, sanctionnant un enseignement qui supporte mal la préparation à ces épreuves.

Une solution héroïque serait de *libérer* un tel enseignement de toute sanction. Pourquoi pas? Mais, dira-t-on, les élèves ne le prendront plus au sérieux! Ce n'est pas sûr. Et pas *tous*... Admettons quand même l'objection. Cherchons autre chose. Changer les programmes? — On y travaille, et très sérieusement. Car, chacun s'en rend compte, la situation présente offre des contradictions voisines de l'incohérence. En effet, alors que subsiste toujours officiellement la formule sacramentelle : « L'ordre adopté (...) n'enchaîne pas la liberté du professeur; il suffit que les questions indiquées au programme *obligatoire* soient *toutes traitées* » (5), des voix autorisées nous assurent que ce programme n'a pas tellement d'importance, qu'il ne faut pas le prendre au pied de la lettre, etc... Naguère, une circulaire ministérielle disait : « Aux épreuves écrites comme aux épreuves orales, le hasard et la grande variété des questions posées sont tels que l'élève consciencieux veut avoir étudié tout le détail du programme. Le professeur n'échappe pas à cette nécessité, *sachant bien que s'il se borne à considérer le programme pour ce qu'il est, c'est-à-dire un ensemble d'indications, il expose ses élèves à l'échec.* » J'ai souligné, dans ce texte, le passage capital, et je demande que l'on veuille longuement s'attarder à en méditer la signification. J'en rapprocherai ce propos, adressé à l'une des revues dont j'ai fait mention, par un professeur que je ne nommerai pas, n'ayant ici aucune intention polé-

(3) *Revue de l'Enseignement philos.* (Bulletin de l'Assoc. des Profess. de philos. de l'Enseign. public, dont le Secrét.-Trésorier est M. Costilhes, 2, rue de Porto-Riche, Paris XIV^e.

(4) *Cahiers pédagog. pour l'Enseign. du Second degré,* publiés avec le concours du C. N. R. S. Publication mensuelle. Voir spécialement numéros de mai et de juin 1953. 160, rue Pierre Corneille. Lyon.

(5) C'est moi qui souligne deux mots (importants).

mique : « J'ai obtenu un succès de facile scandale, le jour où j'ai déclaré à mes élèves que le baccalauréat était le cadet de mes soucis. » Que si je rapporte ces paroles, ce n'est point pour en blâmer l'auteur. (Il faudrait savoir, en effet, sur quel ton, et dans quelle intention cela fut dit.) En tout cas, la formule, sous son apparence cruelle, est très *représentative* d'une disposition qui se dévoile parfois moins nettement...

Si les professeurs ne sont pas responsables de cette position fausse, accordez-moi que les jeune gens le sont encore moins, eux pour qui l'examen ne saurait être « le cadet de leurs soucis »!... Que doivent-ils faire? S'instruire *seuls* des divers points non traités en classe?... Alors, à quoi riment ces condamnations si fréquentes — et si injustes — à l'encontre des manuels (6)?...

La circulaire dont j'ai fait mention plus haut ajoutait : « Le diplôme doit attester, non point que le candidat connaît toutes les parties du programme, mais qu'il est capable, même sur une question qu'il n'a pas directement étudiée, de faire preuve d'intelligence et de méthode. »

Cela, on peut le supposer — et encore! — lorsqu'il s'agit d'une dissertation. En est-il de même *à l'oral?* L'examinateur — aussi bienveillant, aussi tolérant qu'on le puisse souhaiter — admettra-t-il sans broncher qu'à une question (tirée du programme et posée dans les termes mêmes du programme), le candidat réponde : « Nous n'avons pas *vu* cela en classe »? Soit dit en passant, plusieurs collègues s'en plaignent (revues citées). Et, en effet, ce genre de « réponses » devient de plus en plus fréquent, depuis quelques années. Remarque identique pour les trois « matières à option» : certains n'en ont *vu* que deux; d'autres une seule. Devons-nous croire ces jeunes gens sur parole? On en arrive à souhaiter que le livret scolaire atteste l'exactitude de ces suppressions. Mais tout professeur, *en tant qu'examinateur,* trouverait-il cela de son goût? Surtout si lui-même a obligé ses propres élèves à tout *voir,* — fût-ce hors de la classe...

Pour égayer d'une anecdote ces doléances, (et je vous jure sur Dieu que je ne l'ai pas inventée!) il y a quatre ans, un candidat présentait, pour unique matière à option, *le pari de Pascal.* Bon! Il parla d'abondance. Je m'étonnai d'abord, à part moi, de ce que je pris pour un préambule, mais ne voulus point interrompre. J'entendis défiler des noms, des dates, des adresses... En 1631, le président Pascal se retira à Paris, emmenant avec lui sa

(6) Notre excellent collègue R. Daude (Lycée Buffon, Paris) n'agit-il pas sagement et humainement en renvoyant ses élèves au Manuel pour les questions qu'il n'a pas loisir de traiter en classe, et s'assurant ensuite que ces questions ont été *vues* et comprises?

famille, etc... Je vous fais grâce du reste, qui témoignait d'une curieuse érudition... Parbleu! Je devinai soudain : le Prof' avait dû dire à ses élèves : « Vous étudierez vous-même le pari de Pascal. »... Et le pauvre enfant avait potassé de façon attendrissante et très consciencieuse... ce qu'était *Paris* au temps où y vécut ce génie, quelles sortes de gens il y connut... Que sais-je encore...

Le livret scolaire était honorable, la note d'écrit satisfaisante... Alors, méprisez-moi si vous voulez : je n'eus pas même le courage de détromper le gamin sur le sens de son « option ». Et il fut reçu (sans mention)...

Mais revenons à des propos plus austères... Ou plutôt, nous y reviendrons en avril, dans une ultime chronique consacrée à l'enseignement de la philosophie... Peut-être, d'ici là, y aura-t-il eu du changement dans le secteur, à la faveur des vastes réformes en cours...

Achille Ouy.

Blaise Pascal, par *Léon Brunschvicg*. — Avertissement de Geneviève Lewis. Ouvrage publié avec le concours du C. N. R. S. Un vol. de VII-250 p. grand in-8° (Libr. philos. J. Vrin), Paris 1953. — Comme le dit très justement Geneviève Lewis, le nom de Léon Brunschvicg reste attaché à celui de Pascal. On se réfère très généralement à l'ordre qu'il a proposé pour classer les *Pensées*. Avec la collaboration d'E. Boutroux, puis de F. Gazier, sa part fut capitale dans l'édition en quatorze volumes des *Œuvres complètes*. Et, pour ne parler que de la petite édition des *Pensées et Opuscules* (Hachette), quels services celle-ci aura rendus et rendra toujours! Ses notes et notices éclairent le texte, de toutes manières, avec un soin et un scrupule inégalables. — Le complément naturel de ces éditions, ce sont les diverses études consacrées par Léon Brunschvicg à Pascal. Etudes épuisées en même temps que dispersées, et que l'on trouvera enfin réunies dans le volume publié aujourd'hui chez J. Vrin.

Après un exposé d'ensemble sur Pascal, Léon Brunschvicg présente l'homme à partir de ses activités successives (années de formation, premiers travaux, etc.); puis, c'est le délicat et profond *Dialogue pascalien;* enfin, cinq chapitres sur *le génie de Pascal*, groupant des études sur Pascal savant, polémiste, apologiste.

Geneviève Lewis, qui apporta tous ses soins — particulièrement compétents — à la publication de ce précieux recueil, ajoute, dans l'*Avertissement*, l'indication précise de tous autres ouvrages de Léon Brunschvicg où Pascal est étudié. Elle achève en faisant remarquer combien est admirable la vive pénétration de la pensée pascalienne par notre bon maître, qui disait n'avoir pas une idée commune avec Pascal. C'est bien vrai. Mais il y avait, chez Léon Brunschvicg, — nous le sentions sans cesse, en l'écoutant, nous le sentons toujours en le relisant, — une aptitude géniale à *tout* comprendre. Ce qui suppose, quand on y réfléchit bien, une grande modestie : faire momentanément abstraction de ses idées, de ses opinions, de ses préférences, pour *assimiler* vraiment l'auteur que l'on étudie... Et puis, — Jean Hyppolite l'a noté (dans sa préface à *la philosophie de Léon Brunschvicg*, l'excellent ouvrage de Marcel Deschoux, aux Presses Universitaires) — il y avait, chez Léon Brunschvicg, un sens profond des valeurs religieuses, qu'il ne séparait pas des valeurs intellectuelles. Seulement, il redoutait par-dessus tout la confusion du pur et de l'impur, de l'esprit et de la lettre...

Essais sur la méthode en Esthétique, par *Raymond Bayer*, Professeur à la Sorbonne. Un vol. de 195 pp. in-8°. Bibl. d'Esthétique. Flammarion, Paris 1953. Prix : 425 fr. — Si les activités de

M. Raymond Bayer ne se limitent point à la seule Esthétique, du moins est-il l'un des plus éminents représentants de l'Esthétique contemporaine. Et cela, depuis ses deux livres qui, comme l'on dit, font époque : *l'Esthétique de la Grâce*, et *Léonard de Vinci* (1934). Les *Essais* qui viennent de paraître comportent trois parties : d'abord, une importante étude (d'environ cent pages) sur *l'Esthétique d'Henri Bergson* (étude naguère publiée, en 1941, dans la « Revue philosophique »); puis (pp. 107 à 154) le texte de la très belle leçon d'ouverture du Cours public à la Sorbonne (8-15 déc. 1944), intitulée : *De la méthode en Esthétique*. Enfin (pp. 157-191), apportant une suite logique au précédent écrit, voici : *Esthétique et objectivité* (d'abord donné en article dans la « Rev. Internat. de philosophie », janv. 1949). — Huit petits chapitres extrêmement denses et « vivants », où la finesse de l'analyse ne nuit en rien à la vigueur constructive de l'ensemble.

Contribution à l'Esthétique, par *Henri Lefebvre*, un vol. de 160 pp. in-16 carré, de la Collect. Problèmes. Editions sociales. Paris 1953. Prix : 250 fr. — Le but de ce petit livre, nous dit en substance l'auteur, est d'amorcer une réflexion sur le réalisme socialiste pris comme *fait*, comme tendance qui s'impose. Le nouveau réalisme oblige à une réflexion sur les principes. Il modifie les idées fondamentales sur l'art, en les enrichissant, en les transformant. Il éclaire rétrospectivement le passé et bouleverse les anciens problèmes d'esthétique et l'histoire de l'art. Il y a une théorie de l'art, qui est celle du matérialisme dialectique. Non pas, certes, qu'il existe un « art marxiste », mais bien une *théorie marxiste de l'art*.

L'ouvrage que nous offre aujourd'hui Henri Lefebvre reprend les articles parus dans la revue *Arts de France* (1948-1949), en tenant compte des remarques suscitées par les articles. Il est destiné, à son tour, à provoquer des discussions dont tiendra compte un *Traité d'esthétique* qui viendra à son heure.

Sans prétendre établir de préférences entre les diverses parties du livre, nous signalons le chapitre II comme tout à fait essentiel.

Esthétique (Musique, Peinture, Poésie, Science) par *Pius Servien*, de l'Acad. des Sciences de Roumanie. Un vol. de 220 pp. in-8°, de la Bibl. scientif. Payot, Paris 1953 Prix : 700 fr. — Il suffirait d'annoncer : vient de paraître un nouvel ouvrage de Pius Servien. Ce nom est, depuis longtemps, assez illustre pour se passer de commentaires. Léon-Paul Fargue lui donnait lien de parenté avec Léonard de Vinci; Paul Valéry lui consacra une belle étude (*Le cas Servien*) dans laquelle il disait notamment : « Il n'y a que contrastes et pas du tout incompatibilité entre l'être infiniment sensible qui peut tirer de soi de pareils vers, et l'être infiniment intelligent qui peut, de sa même substance, tirer les précisions les plus importantes. »...

L'ouvrage que nous venons de lire, et dont certaines parties furent exposées par l'auteur à la Sorbonne et au Collège de France, ne comporte pas moins de vingt et un chapitres, aussi puissants que variés. Pius Servien a jugé superflu de résumer ses précédentes études, désormais classiques, destinées à fonder une esthétique scientifique. Il a préféré apporter des vues nouvelles. Il s'agissait surtout, dans son intention, de faire bien comprendre l'esprit même de l'esthétique « servienne », de montrer que le peintre, le poète, le musicien peuvent ajouter quelques lumières de *science* aux lumières propres que la nature leur a offertes d'emblée, et qui leur permettent d'être des « voyants ». Mais, réciproquement, au savant même, sont proposées quelques lumières qui viennent de l'art, de la beauté...

Histoire de la philosophie russe (Tome I) par *Basile Zenkovsky*. Traduit du russe par Constantin Andronikof. Un vol. de 522 pp. in-8° carré. Collect. Biblioth. des Idées, Gallimard, Paris, 1953. Prix : 1.100 fr. — Basile Zenkovsky, né en 1881, sorti de la Faculté des Lettres et de la Faculté des Sciences de Kief en 1909, obtint en 1915 son doctorat de philosophie. Sa grande thèse (*le Problème de la causalité psychologique*) lui valut d'être nommé professeur de philosophie à l'Université de Kief. Chassé de Russie par la Révolution, il enseigna à l'Université de Belgrade. Depuis 1927, enfin, il occupe la chaire de philosophie à l'Institut de Théologie Orthodoxe (Paris) dont il est devenu le Doyen en 1944...

Le tome I de son *Histoire de la philosophie russe* nous conduit depuis le début du XVIII[e] siècle (si nous considérons la philosophie

proprement dite, car une trentaine de pages sont consacrées à des origines lointaines, plutôt théologiques) — jusqu'aux environs de 1870. Le tome II, qui sera certainement attendu avec intérêt, abordera la période des grandes synthèses religieuses et sociologiques, « l'ère des systèmes », comme dit l'auteur. Ce qui nous est exposé, pour le moment, non seulement nous instruit sur bon nombre d'auteurs russes dont la plupart d'entre nous ignorions même le nom, — mais encore nous prépare à mieux comprendre l'évolution générale jusqu'à nos jours, des divers courants de la pensée russe.

Le premier souci de Basile Zenkovsky est d'affirmer qu'il y a, bien réellement, une philosophie russe. Sans quoi, il faudrait, comme l'ont fait certains, parler plutôt d'une philosophie « en Russie ». Son plaidoyer, à cet égard, ne manque pas de force. Est-il légitime, demande-t-il en substance, de refuser la qualité de philosophes aux penseurs qui ne partent pas d'une théorie de la connaissance? Non. Ce n'est pas obligatoirement la discipline centrale. Prenons des exemples : refuserions-nous à Kierkegaard le nom de philosophe? Considérerions-nous Nietzsche comme un publiciste?... La connaissance n'est qu'une partie de notre action dans le monde. S'il nous fallait donner quelque caractéristique générale de la pensée russe, nous signalerions essentiellement l'*anthropocentrisme*. Elle est surtout préoccupée, en effet, par le thème de l'Homme, de ses destinées, de ses voies, du sens et des fins de l'Histoire. Partout, prévaut une perspective morale, s'étendant naturellement au problème social... La philosophie russe a subi des influences étrangères. Parbleu, oui. Mais les « influences » n'impliquent pas, chez qui les reçoit, l'absence de personnalité. Il n'y eut jamais de génération spontanée pour les plus grandes doctrines... Si l'évolution du génie russe ne l'a jamais conduit à s'isoler, à s'enfermer en lui-même, il est possible, toutefois, de parler, comme le fait Basile Zenkovsky, de « l'unité dialectique et historique de la pensée philosophique russe »...

Descartes' philosophical writings selected and translated; et New Studies in the philosophy of Descartes. Descartes as pioneer, par *Norman Kemp Smith*, prof. honor. de Logique et Métaph. à l'Université d'Edimbourg. Deux vol. reliés toile, respectivement de VII-316 pp. et XII-369 pp. grd. in-8°. Macmillan, London 1952. — Il serait à peine exagéré de dire que le professeur Kemp Smith a consacré sa vie à l'étude de Descartes. Son premier ouvrage sur notre grand philosophe (*Studies in Cartesian Philos*) a paru en 1902... Cette profonde intimité avec la pensée cartésienne se révèle d'abord dans les traductions. Ce n'est certes pas la première fois que des œuvres de Descartes paraissent en langue anglaise. Le professeur Kemp Smith rend hommage à ses devanciers. Il regrette toutefois que ceux-ci aient eu tendance, parfois, à interpréter plus qu'à vraiment traduire. Quant à lui, c'est très visible, il s'attache à respecter jusqu'en ses moindres nuances la pensée de Descartes. Il rend sensible jusqu'à l'archaïsme du style. Tous les mots ou membres de phrases dont la traduction pourrait susciter la moindre discussion sont reproduits en pied de page dans le texte original. On trouve, dans ce volume, tous les textes essentiels : *Regulae, Disc. de la Méthode, Dioptrique, Méditations, Traité des passions de l'âme*, et quelques *lettres choisies*...

Les mêmes qualités de scrupule et d'objectivité se rencontrent dans les *News Studies*. Les traductions précédemment citées devaient, à l'origine, en constituer un simple appendice. Ce n'est, en aucune façon, un ouvrage de vulgarisation, mais un livre destiné aux spécialistes, enrichi de nombreuses notes, références bibliographiques, citations d'ouvrages (peu courants)... Ayant analysé les grands problèmes traités par Descartes, l'auteur s'efforce de dégager certaines perspectives qui s'esquissaient dans les dernières années d'une trop courte vie. L'un des plus beaux passages du livre de M. Kemp Smith est celui où il nous montre Descartes regrettant l'insuffisance des moyens techniques d'exploration de la nature, et rêvant à la création d'une vaste école des Arts et Métiers, où la technique fournirait à la science des instruments si nécessaires (microscope, etc...). Au total, exposé très riche et très attachant...

Etudes de Psychologie médicale, par *Jean Delay*, Prof. à la Fac. de Médecine de Paris, Directeur à l'Institut de Psychologie. Préface de René Leriche, Membre de l'Institut, Prof. Honor. au Collège de France. Un vol. de VIII-260 pp. grd in-8°. Presses Universitaires de France, Paris 1953. Prix : 800 fr. — *Vraiment*, comme le dit l'émi-

nent préfacier, *la substance de ces études nous apporte enrichissement.* Mais nous ajouterons que cet enrichissement n'est pas au seul bénéfice du monde médical : parmi les dix chapitres qui composent cet ouvrage, il n'y en a pas un seul qui ne puisse intéresser et *instruire* tout vrai psychologue. L'œuvre de Henri Claude; les sensibilités cérébrales et les agnosies; le diencéphale et les régulations psychologiques; le jacksonisme et l'œuvre de Th. Ribot; introduction à la psychométrie clinique; vers une caractérologie médicale; chocs et réactions d'alarme; aspects de la psycho-chirurgie; sur les médicaments psychologiques; base expérimentale de la médecine psychosomatique... Telles sont ici les matières étudiées par un maître incontesté de la psychiatrie contemporaine, qui joint à son immense valeur scientifique et médicale un sûr talent d'écrivain.

« Ces pages se lisent sans effort et dans la joie de comprendre. Abordant des sujets difficiles (...), Jean Delay le fait de façon toujours intelligible aux non-initiés, avec une limpidité d'écriture qui est la plus grande vertu de ceux qui ont charge d'enseigner. Il doit en être remercié. » ...Chacun souscrira aux éloges de René Leriche, et y ajoutera sa propre gratitude.

Les conduites d'échec (Essai sur l'anthropologie contemporaine), par *Yvon Belaval.* Un vol. de 285 pp. in-8° couronne. Collect. « Les Essais ». Gallimard, Paris 1953. Prix : 575 fr. — Dans la philosophie classique, l'échec était définissable par rapport à un objectif bien déterminé : tâche ou projet explicite. L'esprit d'analyse décomposait la conscience en *idées* dont l'ensemble était supposé cohérent. A chaque *idée* se rapportait une conduite possible ou réelle; et réciproquement. L'échec était erreur, ou accident, ou maladresse.

Diverses influences doctrinales ont changé peu à peu la perspective. Si bien que, dans l'anthropologie contemporaine, à la faveur des spéculations sur *l'inconscient,* voici que nul échec n'est plus considéré comme fortuit. Un *moi* profond organise nos échecs à notre insu. Cette conception d'abord limitée au domaine psychiatrique n'a pas tardé à gagner du terrain, jusqu'à devenir une doctrine sur l'Homme. Yvon Belaval a consacré une étude — modestement présentée comme un *Essai* — aux exagérations de la psychologie abyssale. Deux parties : l'une consacrée, avec un soin scrupuleux, à « la genèse d'une notion », l'autre aux « éléments de critique ». Une bonne bibliographie suit la conclusion. L'ensemble tend à une réhabilitation du *sujet* humain. Un bon livre, d'une écriture serrée, appuyé sur une information immense. Et solidement construit.

De la fidélité, par *Maurice Nédoncelle.* Un vol. de 206 pp. in-8°. Collect. Philos. de l'Esprit, dirigée par L. Lavelle et R. Le Senne. Edit. Montaigne. Aubier, Paris 1953. Prix : 480 fr — Ces pages, nous dit l'auteur, « ne sont ni une analyse complète de la fidélité, ni un recueil de recettes pour résoudre les cas de conscience embarrassants ». ...On y trouve, en revanche, une description phénoménologique et un témoignage de lucidité morale. Nous sommes prévenus, dès l'Avant-Propos, qu'en cherchant à quelles conditions une fidélité intégrale est possible, Maurice Nédoncelle a suspendu cette fidélité à un ordre transcendant, mais sans prétendre démontrer l'existence de cet ordre. Ayant suivi ailleurs (« à mes risques et périls », ajoute-t-il) un chemin vers l'absolu — il s'agit de l'ouvrage célèbre sur *la réciprocité des consciences* — « je n'ai pas cru nécessaire de recommencer ici la même tentative. »... De la conclusion, je me permets de détacher un court passage. Il me paraît éclairer d'un jour particulier le sens même de l'œuvre : « Il nous a semblé que la fidélité transcende non seulement les horizons de la conscience empirique, mais aussi ceux d'une monade idéalement fermée sur elle-même. La foi que la méthode réflexive nous a conduits à adopter est dirigée vers autrui, en qui nous trouvons une sorte de grâce pour nous accomplir et avec lequel nous avons une réciprocité de destin. Pour finir, c'est à un Dieu que nous avons suspendu la fidélité, car il est seul capable de soutenir la prétention de nos vœux et d'épanouir le réseau de nos personnes. »...

La foi des athées. Introduction à une vue chrétienne de l'Histoire, par *Paul Rostenne.* Un vol. de IV-246 pp. in-16 de la Collect. « Présences » (sous la direction de Daniel-Rops). Plon, Paris, 1953. Prix : 450 fr. — Paul Rostenne est un jeune écrivain belge, professeur, critique, essayiste, connu déjà par ses articles de la *Revue Nouvelle* et par un premier livre, sur

« *Graham Greene, témoin des temps tragiques* »... L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui comporte une suite de propos sans titres dont l'éloquence, nous le sentons bien, est faite de conviction chrétienne. Plus encore qu'aux chrétiens, dit-il, ce livre s'adresse aux athées de bonne foi et de bonne volonté. Et il prend comme *cas* exemplaire celui d'Albert Camus, à qui, d'ailleurs, l'ouvrage est dédié.

A notre humble avis, si les objurgations pressantes et parfois émouvantes de Paul Rostenne peuvent avoir de l'efficace, ce serait surtout auprès des chrétiens tièdes, auxquels il dit leur fait, en passant, et auxquels il s'efforce, en terminant, d'insuffler quelque ardeur. « Que l'honnêteté et la rigueur d'un Camus », s'écrie-t-il, « nous fassent honte des demi-mesures, n'est-ce pas assez pour que nous accueillions son message comme une grâce? »... Ayons bon espoir. « Il ne faut pas que les ténèbres du Vendredi Saint nous fassent oublier la proche aurore pascale. Dieu est mort pour ressusciter. »...

Précis de Philosophie. Classe de Sciences Expérimentales. Par *Armand Cuvillier*. Un vol. illustré de 466 pp. in-8° carré. Armand Colin, Paris 1953. — Je suis très en retard pour parler de cet excellent *Précis*, destiné à la classe de Sciences expérimentales. C'est le premier, et à ma connaissance le *seul*, qui réponde vraiment au programme (si particulier) de cette classe. Car je compte pour rien le *Cahier d'Etudes philosophiques* que j'ai moi-même publié (chez Mellottée) il y a une dizaine d'années, simple fascicule de 60 feuillets, destiné surtout, dans mon intention, d'abord à mes propres élèves, puis aussi à ces candidats — plus nombreux qu'on ne le croit — qui sont obligés d'étudier seuls...

Je crus remarquer, depuis, que beaucoup d'éditeurs hésitaient à faire les frais d'un livre *spécial* pour une classe dont on leur laissait craindre la suppression, ou tout au moins dont le programme était appelé à subir des modifications...

Mais les années passaient, le *statu quo* se prolongeait... Et les élèves n'avaient toujours pas, à leur disposition, un bon instrument de travail. Voici donc, depuis la rentrée d'octobre 1953, une lacune comblée. Et bien comblée. L'ordre suivi par Armand Cuvillier n'est pas celui du programme. Mais cela n'a rien de gênant, puisque toutes les rubriques nécessaires sont remplies et que l'index analytique permet de trouver instantanément ce que l'on cherche. Il est superflu d'ajouter que ce *Précis* témoigne, comme les précédents, non seulement d'une haute compétence, mais d'un sens pédagogique exceptionnel, dont le secret est de penser toujours à ceux pour qui l'on écrit...

Psychologie du Rêve, par *Robert Bossard*, Docteur ès Lettres. Traduit de l'allemand par L. Lamorlette, agrégé de sciences naturelles, Inspecteur d'Acad. h^re. Avec une préface de Paul Chauchard, Dir. d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes. Un vol. de 280 pp. grd in-8°, de la Bibl. scientif. Payot, Paris 1953. Prix : 900 fr. —. On ne saurait mieux résumer l'esprit et l'intérêt de cet ouvrage qu'en citant quelques passages de la préface du Professeur Paul Chauchard : « Connaître la psychologie dont est capable le cerveau endormi, expliquer le *moi* du rêve est une nécessité très actuelle. Nous devons être reconnaissants à M. Lamorlette d'avoir excellemment traduit l'ouvrage de Robert Bossard qui nous apporte une documentation remarquable (...). Psychologue de Zurich, il était spécialement bien placé pour recueillir l'enseignement physiologique de Hess, le grand spécialiste du centre du sommeil (...) et pour se mettre, d'autre part, à l'école de Jung, qui a apporté des vues nouvelles et fécondes en psychanalyse. Après le rappel des notions indispensables de physiologie du sommeil, il développe les particularités de la conscience du rêve, en s'aidant de nombreux exemples classiques ou nouveaux, remontant d'un point de vue historique jusqu'aux interprétations des primitifs ou de l'antiquité grecque, insistant plus spécialement sur les résultats des techniques psychanalytiques, avec une pertinente critique des idées de Freud et en insistant sur la possibilité d'utiliser les rêves pour le développement des tendances constructives de l'individu. »...

Sept chapitres, suivis d'une assez riche bibliographie...

La théorie matérialiste de la connaissance, par *Roger Garaudy*, professeur agrégé de philosophie, docteur ès Lettres. Un vol. de 390 pp. grd in-8° de la Bibl. de philos. contempor. Section logique et philos. des sciences, dirigée par Gaston Bachelard. Presses Universitaires de France, Paris 1953. Prix : 1.000 fr. — Le problème de

toute philosophie est celui de son commencement. Par où commencer? Par les choses, ou par la conscience que nous en avons? L'esprit est-il premier par rapport à la nature? Ou bien la nature est-elle l'élément primordial dont la pensée sera la floraison suprême, au terme d'un long développement?

Ainsi débute l'ouvrage de Roger Garaudy, ouvrage qui est, sauf erreur, sa thèse principale de doctorat. Le dilemme posé par l'auteur me paraît inéluctable. Aucune subtilité ne saurait dispenser de *choisir*, soit explicitement, soit implicitement. Il y a toujours, il y a encore — et pour longtemps, je le crois — deux cortèges, je dirais presque, révérence parler, deux embranchements. Mais les variétés sont innombrables, ici comme là. Roger Garaudy a choisi, quant à lui, le matérialisme issu de Karl Marx et de Frédéric Engels. Et les ouvrages fondamentaux cités dans sa bibliographie sont ceux, précisément, de ces chefs de file, auxquels viennent s'ajouter Lénine et Staline. J'ignore, et regrette de l'ignorer, si la « soutenance » comporta d'âpres discussions. Le jury, en tout cas, estima, de toute évidence, que la thèse témoignait de qualités réelles, puisque, finalement, il conféra le titre de Docteur (avec, j'aime à le supposer, mention très honorable) à Roger Garaudy, agrégé de philosophie, au surplus essayiste et romancier réputé. Il faudrait une place dont je ne dispose pas pour résumer cet important ouvrage. Je me contenterai donc de dire que, quelle que soit l'opinion que l'on professe, il n'est jamais indifférent de lire un ouvrage bien fait : tant pour l'exposé d'une *théorie* que pour les critiques contre les thèses adverses... Sans compter que, sur le plan scientifique, il y a ici plusieurs chapitres d'un puissant intérêt.

L'enseignement des sciences sociales en France. Un vol. de 168 pp. in-8°. Publications Unesco. Paris, 1953. Prix : 300 fr. — L'Unesco a organisé, entre autres enquêtes internationales, une enquête sur l'état présent et les besoins de l'enseignement des sciences sociales. Il a paru intéressant de publier quelques-uns des rapports nationaux, rédigés à cette occasion par des spécialistes réputés. La série est inaugurée par le rapport concernant la France. Le professeur Gabriel Le Bras en a écrit la claire, intéressante et spirituelle préface... Nous trouvons successivement, dans le recueil, les chapitres que voici : Organisation de l'Enseignement supérieur en France et enseignement des sciences sociales (J. Chapsal); enseignement de l'Economie politique (E. James); de la science politique (J. Chapsal); de la sociologie, de la psychologie sociale et de l'anthropologie sociale (Edg. Morin); des relations internationales (J. J. Chevallier); du Droit (A. Tunc, H. Batiffol, H. Motulsky). Nous pouvons prévoir, avec l'éminent préfacier, « les services qu'un volume comme celui-ci rendra aux professeurs et aux étudiants étrangers, d'une part, un peu hésitants sur les routes de leur résidence temporaire, et, d'autre part, à tous les Français, à tous les hommes que préoccupe la vie intellectuelle. »...

L'Originalité des cultures. Son rôle dans la compréhension internationale. Un vol. de la collect. « Unité et diversité culturelles », 410 pp. in-8°. (Unesco, 19, av. Kléber, XVI°), Paris, 1953. Prix : 550 fr. — Quatorze auteurs de différentes nationalités, tous d'une compétence indiscutée, ont apporté leur contribution à cet important recueil. Chine, Japon, Etats-Unis, Espagne, Mexique, Amérique latine, Afrique noire sont les pays étudiés par cette pléiade d'historiens, ethnologues, humanistes et philosophes... Le volume contient en outre un Essai de M. Richard McKeon. Nous tenons à dire, malgré le peu de lignes consacrées ici (faute de place) à cet ouvrage collectif, que son intérêt est de tout premier ordre.

Villes et Campagnes. Civilisation urbaine et civilisation rurale, en France. Recueil publié sous la direction et avec une Introduction de *Georges Friedmann*, Profess. au Conservat. nat. des Arts et Métiers, Direct. d'études à l'Ecole des Hautes Etudes. Un vol. de 480 pp. grd in-8°, avec Index, 6 illustrations hors texte, nombreux schémas et graphiques. Armand Colin, Paris, 1953. Prix : 1.200 fr. — Le Centre d'Etudes sociologiques, fondation du C.N.R.S., organise tous les deux ans une « semaine sociologique ». La seconde de ces manifestations s'est tenue à Paris, en mars 1951. Le volume que nous venons de lire offre le compte rendu des 12 séances consacrées respectivement à : Histoire, Géographie, Economie; classes urbaines et classes rurales; origines rurales du prolétariat des grandes villes; banlieues; rythmes urbains annuels; civilisation et ur-

banisation; la pratique religieuse; structures familiales; évolution du genre de vie; conditionnement psycho-sociologique; langage citadin et langage rural... Nombreux participants (près d'une soixantaine) de haute notoriété, venus des horizons scientifiques les plus divers... Un pareil livre nous donne tout autre chose que les annales d'une sorte de « congrès ». Il présente le modèle d'un parfait « travail d'équipes ».

Ouvrages reçus : *Valeur de la liberté. Causes et fins*, par *Pietro Andreoli*. Une plaquette de 30 pp. in-8° carré. Editions « Regain », Monte-Carlo, 1953. Prix : 250 fr.

Diogène. Rev. trimestr. publiée sous les auspices du Conseil internat. de la philos. et des sciences humaines. Avec l'aide de l'Unesco. N° 4 (oct.) 1953 (environ 150 pp. grd in-8°). Gallimard, Paris. Prix : 200 fr. — Noté au sommaire : Dante et son temps (G.-A. Borgese); la formation de la Cité grecque (F. Schachermeyr); l'Esthétique et l'Histoire (Gaëtan Picon); la passion des dieux dans la religion méditerranéenne (Momolina Marconi); Rituel humain et communication animale (J. B. S. Haldane); problèmes actuels de l'histoire de l'Art (André Chastel); problèmes actuels de l'histoire de l'Art (André Chastel); après la disgrâce de Lyssenko (Stéfan Kolar); lettre du Rédact. en chef sur le rôle de « Diogène » et les conditions d'un humanisme rénové (Roger Caillois)...

Bulletin international des sciences sociales. Rev. trimestr. Vol. V, N° 3 (1953), 210 pp. grd in-8°, publicat. Unesco, Paris. Prix du n° : 300 fr. Abt : 1.000 fr. par an. — Importante Introduction, par M. George Gallup, sur une méthode dont il est l'illustre initiateur. Puis, une étude intitulée « les enquêtes sur l'opinion publique et la prévision du comportement » (P. B. Shoatsley et H. Hyman); les enquêtes par échantillonnage et l'action administrative (L. Moss); contrib. des techniques de recherche sur l'opinion publique à l'anthropologie sociale (J. Stoezel); services rendus à l'industrie et au commerce (B. Balstad); Bibliogr. des travaux relatifs à l'opinion publique, période 1945-1953 (J. Goldsen et J. Dubosc)... Compte rendu détaillé des conférences de 1951 et 1952 de l'Assoc. mondiale pour l'étude de l'opin. publique. Renseignements divers sur les activités des principaux centres. Exposé des conclusions d'une enquête relative à la conception que les habitants de neuf pays se font de leur nation et des autres nations. Trois expériences de diffusion de la Déclarat. univers. des Droits de l'Homme (Cambridge, Grenoble et Upsal)...

Science et Société. Impact. Vol. IV, n° 3 (Automne 1953), Unesco, Paris. Prix : 125 fr. (abt annuel : 450 fr.). — Trois importantes études : Réflexions sur la valeur humaine de la Science (par Pierre Auger, anc. Dir. de l'Ens. supér., Profess à la Sorbonne); la détection scientif. du crime (Charles Sannié, Dir. Serv. Identité judic., Prof. hre à la Fac. de Médec. et à la Sorbonne, Prof. au Muséum); tendances nouvelles dans la sociologie de l'invention : le Know-how détrône le brevet (J. Bergier, Acad. des sciences de New-York), etc...

La Pensée. Rev. du Rationalisme moderne (Arts, Sciences, Philos.), paraît tous les 2 mois (64, bd Aug.-Blanqui, XIIIe). Nouvelle série, n° 50 (sept.-oct. 1953), 160 pp. grd in-8° carré, prix : 150 fr. Et n° 51 (nov. 53) 208 pp. Prix : 200 fr. — Dans le n° 50, noté particulièrement au sommaire : Nicolas Copernic, géant de la pensée moderne (Paul Labérenne); la révolution copernicienne (E. S. Schatzman); sociologie et mythes sociaux aux Etats-Unis (R. Francis); que penser du folklore? (P. Brochon); l'indéterminisme en physique (Eug. Cotton), etc... Quant au n° 51, il est entièrement consacré au colloque universitaire des 24-25 mai 1953 (pour le 70e anniversaire de la mort de K. Marx). Il donne *in extenso* les diverses communications ou interventions, selon les rubriques suivantes : Economie marxiste et libération de l'homme; le marxisme comme science et comme philosophie; l'objectivité des lois naturelles; le marxisme et l'hist. de France; l'éducation polytechnique chez Marx et ses continuateurs; documents annexes. — Parmi les nombreuses personnalités qui ont fourni des exposés ou sont intervenus au cours des séances, citons : Marcel Prenant, P. Vilar, J. Pronteau, Guy Besse, René Maublanc, Henri Lefebvre, R. Verdenal, G. Cogniot, Jean Bruhat, Henri Wallon, Mmes Fernande Seclet-Riou, et Luce Langevin, etc... Les diverses conclusions furent prononcées par Roger Garaudy et G. Cogniot.

Culture humaine (Biblio-Club). Rev. mensuelle d'éducation géné-

rale. N° de nov. 1953. Prix : 165 fr. (Edit. Oliven, Paris). Noté spécialement, au sommaire : Avant l'ère de la machine (A Vexliard); les « esprits vitaux » (Dr Dugast-Rouillé); Impression des Etats-Unis (Victor Lapie); la philosophie contemporaine (Jean Guéritte); la lutte contre le bruit (interview de Ph. Carlier), etc... N° 10 (déc. 53). Maints bons articles d'éducation générale, parmi lesquels nous signalons spécialement ceux d'Emile Moussat, sur quelques points de linguistique, et d'Alexandre Vexliard sur la question sociale hier et aujourd'hui. Le Dr Lacroix consacre une notice nécrologique à notre ami regretté : Frédéric Saisset.

VARIETES

RICHESSE SEMANTIQUE ET CONFUSION D'IDEES. — Dans un ouvrage publié il y a quelques années, j'ai parlé, à propos du pouvoir de suggestion ou d'incantation des mots en général, de la « charge lyrique » de certains mots, comparée à la charge dynamique ou « opératoire » d'autres mots, généralement des verbes. Puis Servien, dans sa dichotomie précise du langage en langage des sciences et langage lyrique (en phrases appartenant à l'un ou à l'autre des deux domaines rigoureusement définis par lui) avait déjà noté que non seulement des phrases, mais des mots pouvaient posséder une charge lyrique soit inhérente, soit « de position », position dans un vers par exemple. L'allemand, langue encore jeune et relativement peu encombrée de radicaux grecs ou latins, présente une grande proportion de mots à « charge lyrique » intrinsèque encore fraîche, pour ainsi dire radio-active, comme *Traum*, *Wonne*, *Sechnsucht*, *Wahn*, *Zauber*, *Drang*, etc.; le mot *Sterben* même, signifiant mourir, possède, à côté de l'évocation macabre, une charge lyrique incontestable. *Tod*, la mort, par contre, se cantonne exclusivement dans un réalisme sinistre.

Le timbre des voyelles et le « galbe » des consonnes sont les éléments matériels de la charge lyrique et de l'incantation, mais d'autres facteurs, associations d'idées ou métaphores subjectives, entrent aussi en jeu. Si l'allemand est riche en mots à charge lyrique directe, le français est par contre riche en timbres musicaux; on peut donc dire comparativement que si la langue allemande est plus lyrique que la langue française, cette dernière est plus musicale. Ceci pour la « texture » des mots (1).

L'autre élément de la substance verbale, la structure ou char-

(1) M. Thierry Maulnier (*Introduction à la Poésie française*) a remarqué que l'infériorité poétique (du point de vue de l'*aura* lyrique) des mots français n'est qu'apparente :

« La poésie qui est en d'autres pays le premier, le plus spontané des arts, et pour ainsi dire leur commun commencement, en est en France le sommet, la clé, la réussite la plus raffinée et parfois la plus inabordable. »

pente, est fourni par les consonnes; ce sont celles-ci qui donnent aux mots, aux verbes spécialement, leur charge dynamique ou opératoire, comme dans les verbes français fendre, trancher, déchirer, vibrer, onduler, les verbes anglais *to stab* (percer ou poignarder), *to grumble* (grogner au figuré), *to roar* (rugir) et les verbes allemands *zerreisen* (déchirer), *stechen* (percer), *spalten* (fendre), etc. Parfois la consonne opératoire fondamentale suggérant certaine opération est la même dans ces trois langues, parfois elle est différente, mais la suggestion dynamique, par onomatopée ou association d'idées, est la même.

Mais ce n'est pas de suggestion incantatoire ou opératoire que je désire m'occuper ici, ni des multiples nuances exprimées par les charges lyriques de certains mots allemands (2), mais d'une autre qualité ou particularité de la langue allemande dans un domaine tout différent. Il s'agit de termes relevant de la logique, de la dialectique et de la philosophie, faisant tous partie de la philosophie *lato sensu* et du langage des sciences de Pius Servien, et de la richesse inattendue de la langue allemande en ces trois domaines tangents. Il suffit d'essayer de traduire un traité allemand de philosophie pour se heurter à ce qui à première vue se présente comme lourdeur du style et surabondance d'épithètes parfois impossibles à traduire sans périphrases; malgré les apparences, elles ne font pas réellement double emploi, mais représentent des nuances correspondant à ces idées ou à des fragments d'idée distincts. La clarté en souffre, surtout si l'on compare les phrases employant ces termes à celles d'un traité français de logique ou de philosophie; la lecture du texte allemand est souvent pénible, et la traduction encore une fois impossible sans l'emploi de périphrases contraires à la sobriété française. Ceci n'est pas une critique, puisqu'on se rend compte après coup que les nuances logiques ou psychologiques introduites par ces termes existent dans notre entendement; l'exercice consistant à les préciser offre un certain intérêt. Toute une branche de la Sémantique, apportée aux Etats-Unis par les membres immigrés de la célèbre Ecole de Vienne (celle de Carnap et de Wittgenstein) et développée depuis d'une façon indépendante par un groupe important de philosophes, de logiciens et de linguistes américains, s'occupe des nuances logiques entre des idées et des mots apparentés, et spécialement, pour citer le sous-titre d'un ouvrage né de ses travaux, de ce qu'elle appelle « The meaning of meaning », expression assez difficile à traduire :

(2) Comme *Schimmern*, briller avec iridescence, *schwül* (émettre une chaleur oppressive et légèrement grisante), *schwelgen* (jouir sensuellement d'un plaisir à base de volupté physique ou spirituelle), la fameuse *Gemüthlichkeit*, la non moins fameuse *Stimmung*.

« le vrai sens de la signification », des signes ou des mots. Le premier explorateur de cette science, ou du moins celui qui en proclama le premier l'opportunité, fut Confucius, dans sa fameuse réponse à la question du Prince de Li :

« Que feriez-vous en premier lieu si on vous chargeait d'administrer un état? »

Le sage répondit :

« Ce serait certainement de corriger le langage. »

Et il développa sa pensée comme suit :

« Si le langage est incorrect, ce qui est exprimé n'est pas ce qu'on a voulu signifier; si ce qui est exprimée n'est pas ce qu'on a voulu signifier, ce qui devrait être fait n'est pas fait; si ceci n'est pas fait, la morale et les arts tombent en décadence; si la morale et les arts tombent en décadence, la justice ne sera pas rendue; si la justice n'est pas rendue, le peuple vivra dans une extrême confusion. C'est pourquoi il ne faut pas d'arbitraire dans ce qui est exprimé. Ceci est plus important que tout. »

Plus près de nous, dans le livre de Lewis Carroll qui fait suite à « Alice in Wonderland », le cavalier morose échappé d'un jeu d'échecs donne à Alice une excellente leçon de sémantique développant par l'absurde l'idée du sage Chinois. Dans ce passage, trop long pour être cité ici, il fait des distinctions subtiles entre le titre d'une chanson, le nom du titre de la chanson, la façon dont on appelle ce titre et le vrai nom de la chanson.

Plus près de nous encore, un philosophe allemand, ou plutôt autrichien, habitant Vienne avant l'Anschluss, expliqua même toute la tragédie allemande, le désastre allemand, à commencer par la domination hitlérienne, par le danger résultant de la richesse, du foisonnement de la langue allemande, outil magnifique pour le cerveau lucide d'un Goethe, instrument néfaste pour les esprits doués de tendance à la confusion. Pour résumer son œuvre capitale (*Die Dritte Walpurgisnacht*) je ne puis faire mieux que de citer quelques phrases parues dans un article de fond du Supplément Littéraire du « Times » du 8 mai 1953 consacré à Karl Krauss, philosophe, linguiste et poète :

« La langue allemande », a écrit Krauss, « est la plus profonde de toutes, mais les paroles allemandes sont les plus superficielles ». Sa pensée fut un voyage dans un paysage de mots. Aucune autre langue occidentale ne permet des aventures à cette échelle, car toutes les autres ont été explorées plus à fond, classifiées et mises en ordre. Ce qui dans l'anglais moderne peut être une simple lutte avec les mots est en allemand une vaste conflagration, avec de plus glorieuses victoires, mais des désastres plus gigantesques...

Tandis que l'écrivain ou l'orateur anglais est dans son entreprise verbale protégé par le tact et la sagesse des conventions linguistiques, l'écrivain allemand par contre risque d'être révélé comme un simple d'esprit ou un fripon dans le timbre ou le rythme de sa première phrase. »

Ce ne sont pas les dangers qu'offre la richesse de la langue allemande que je veux évoquer ici; je désire m'occuper plutôt des avantages que cette richesse offre pour les recherches de sémantique comparée, aussi jeter quelque lumière sur les nuances logiques ou psychologiques subtiles qu'elle peut suggérer.

Un exemple classique est celui de l'existence de deux mots différents pour exprimer les deux sens du mot français *conscience*. Nous avons *Gewissen*, la conscience proprement dite, conscience éthique, du bien et du mal par exemple, et *Bewustsein*, conscience, le substantif de l'adjectif *conscient*, conscience d'exister ou même d'être conscient. (En anglais les deux significations existent aussi avec les mots *conscience et awareness*; *consciousness* existe aussi dans le second sens, et *conscientiousness* est une nuance du premier).

Je dois ici citer deux mots qui jouent un rôle de premier plan dans la philosophie biologique allemande; ils sont presque intraduisibles et expriment des nuances à la fois efficaces et vagues qui en font en quelque sorte les résumés symboliques des théories biologiques qui les emploient. Le premier, *Gestalt*, a été adopté dans toutes les langues à cause de la fluidité même du concept qu'il essaye d'évoquer; c'est une variante de l'idée de Forme (le mot *Form* existe du reste aussi en allemand, ainsi que *Gestaltung* (3) qui est plutôt formation), mais en y ajoutant une vertu métaphysique qui lui permet par cela même de devenir la base d'une théorie anti-vitaliste subtile de l'évolution morphologique...

Son compagnon *Gefüge*, un peu plus précis, qui n'a pas encore passé dans le vocabulaire international, signifie un « assemblage dirigé, ajusté » (4) (une constellation en quelque sorte, mais pas nécessairement d'étoiles), et dans ce sens il est employé continuellement, sans explication du reste, par les biologues allemands « holistes » (partisans de la doctrine du Général Smuts dans laquelle *le tout* en tant que tout, dans un organisme par exemple, a une vertu spéciale qui n'est pas seulement celle de ses parties).

Suivent des exemples embrassant des séries de termes exprimant

(3) Aussi *Bildung*, qui signifie tantôt Formation, tantôt Culture, Education. Aussi *Gebilde*, forme visible, image.

(4) *Gefüge* est parent du *Gebilde* de la note précédente, en supprimant l'idée de structure *visible*, et en ajoutant celle de l'assemblage bien ajusté.

la même idée ou des idées apparentées, certains intraduisibles en français sans périphrases.

Sache, chose, affaire
Ding, chose,
Tat, acte
Tatsache, fait
Betätigung, activité
Handlung, action (manipulation au figuré).
aussi :
Behandlung, traitement
Leistung, performance
Sachlichkeit, réalité ou réalisme « factuel ».
Sachverhalt, Contenu « factuel »
Inhalt, Contenu en général
Umstand, circonstance
Vorgang, phénomène dynamique, processus
Prozess, processus
Verfahren, expérience dirigée, processus dirigé
Erfahrung, expérience
Ergebnis, donnée résultant d'une action ou d'un processus, résultat.
Ereignis, Evénement (plutôt imprévu)
Geschehnis, Evénement (plutôt prévu)
Verstand, Compréhension
Kenntnis, Connaissance
Erkenntnis, résultat d'avoir pris connaissance
Erfassen, Saisir (au propre et au figuré)
Eindruck, impression.
Begreifen, Saisir (au figuré) concevoir
Einsicht, perception, pénétration par la perception
Wahrnehmung, réalisation (mentale)
Begriff, concept.
Entstehen, Etre produit, surgir
Werden, Devenir
Geschehen, devenir dans le sens d'arriver (pour un événement). émerger.
Herstellen, produire
Schaffen, produire ou créer
Fortpflanzen, propager
Erzeugen, produire ou procréer, engendrer
Zeugen, procréer (aussi témoigner)
Gebären, donner naissance à
Empfangen, concevoir (littéralement : recevoir).

Les « Idées-Forces »
Gewalt, puissance agissante
Macht, puissance
Kraft, puissance, ou force
Walten, agir puissamment, en dominant.

Ici une série de mots relatifs aux forces instinctives et qui montrent par leur variété et leur force, parfois par leur « charge lyrique », le rôle important de ces forces dans la psychologie germanique. En fait, nous passons ici de la logique à la psychologie, de la Sémantique à l'Ethnologie.

Drang, « compulsion » ou élan interne presque irrésistible
(*Sturm and Drang*)
Trieb, Instinct, poussée instinctive
Begehr, envie violente
Begierde, Id., appétit au figuré
Habgier, Id, appétit « goulu » au figuré
Wunsch, désir
Lust, Désir ou plaisir, libido
Lüstern, Libidineux
Zwang, pression externe, nécessité.
Streben, tendre fortement vers.
Trachten (même sens, moins dynamique et plus conscient)
Sich Sehnen désirer avec nostalgie (d'où *Sehnsucht*, nostalgie).

Pour rester dans le domaine de la linguistique, il est évident que la facilité avec laquelle des mots peuvent être créés par simple juxtaposition ou conjugaison, ou plus facilement encore par addition des préfixes *An*, *Ab*, *Er*, *Ge*, *Be* (*Denken Erdenken*, *Gedenken*, *Bau*, *Anbau*, *Abbau*, *Regung*, *Erregung*, *Anregung*, etc.) est évidemment un facteur de la richesse sémantique de la langue, mais aussi une des causes de la confusion mentale mise en lumière par Karl Krauss, lorsque la multiplication des étiquettes est plus rapide que celle des idées, et que l'écrivain ou l'orateur a à sa disposition plus de mots que de concepts.

Sans compter la facilité avec laquelle certains mots à charge lyrique intrinsèque débordent par delà leur sens logique pour fournir des slogans ou des clichés.

Pour finir, nous pouvons, contrairement à la surabondance de nuances dont je viens de donner des exemples, trouver des cas, assez rares du reste, de pauvreté sémantique, dans lesquels un seul mot correspond à deux choses ou images différentes, comme dans : *Reiz* qui peut signifier soit une irritation physique ou psychique, soit le *charme*, l'action de l'être « charmant », *reizend*. Ce n'est pas du reste une simple métaphore mais une allusion à un fait psychologique, à une composante possible du charme.

Un autre exemple où l'image manque certainement de charme quoiqu'elle puisse « irriter » l'Esthétique, est l'emploi du mot *Bein* pour signifier indifférememnt l'os (un os d'homme ou d'animal), une jambe humaine, ou la patte d'un insecte.

Matila Ghyka.

LA VIE D'ECOLIER DE VICTOR HUGO A MADRID. — L'écrivain espagnol Juan Jose Morato m'avait jadis remis des notes qu'il avait prises au sujet de la scolarité à Madrid des fils du général Hugo. Il m'avait laissé le soin de faire connaître, lorsque je jugerais le moment opportun, le résultat de ses recherches. Bien que l'an dernier le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo ait donné l'occasion de publier des informations et des souvenirs sur la vie du poète, et que des émissions radiophoniques et des expositions aient aussi contribué à satisfaire la curiosité du public, il n'est sans doute pas trop tard pour ajouter et rectifier quelques détails.

Outre la documentation de J. J. Morato, je ferai état de quelques renseignements que m'a fournis ultérieurement M. Pierre H. Chabot qui habite Madrid où son père, de nationalité belge, qui était

mon ami, s'était fixé après avoir dirigé à Bilbao une importante compagnie d'assurances.

C'est alors qu'il faisait des recherches sur la royauté éphémère de Joseph Bonaparte que J. J. Morato découvrit, dans un numéro d'octobre 1811 du *Diario* (journal) de Madrid, une annonce du collège royal de Saint-Antoine-Abbé (real colegio de San Antonio Abad). Cet établissement faisait connaître, pour l'année scolaire ayant commencé le 1er septembre 1811 et devant prendre fin le 30 juin 1812, l'emploi du temps, les noms des professeurs et ceux des élèves, parmi lesquels se trouvent ceux des trois fils du général Hugo (1). Ces informations sont suivies de deux avis : les leçons de français (Jean Julliot, professeur) et de musique se paient en supplément; les portes du collège sont ouvertes à toute personne « décente » désirant vérifier par elle-même la façon dont les professeurs donnent les leçons, les progrès que font les élèves et la manière dont ils sont traités dans les classes et hors de celles-ci.

Sans doute peut-on voir dans ce « communiqué » la trace des passions qui agitaient la population. Celle-ci, défavorable au « roi intrus », regardait d'un mauvais œil les professeurs « francisés ». On sait aussi que des bagarres éclataient fréquemment dans les établissements scolaires entre les élèves espagnols et les élèves français.

Dans la liste fournie pas le *Diario* de Madrid, on ne remarque pas de noms à consonance française, à part ceux des trois fils Hugo. Quant aux professeurs tous, sauf celui de français, sont espagnols.

De cette information il ressort que, contrairement à ce qu'avaient affirmé tous les biographes de Victor Hugo, celui-ci n'a pas suivi les classes du « Seminario de nobles » (2).

Il était d'ailleurs invraisemblable que le général Hugo eût fait choix de cet établissement aristocratique pour y mettre ses fils, et cela pour les deux raisons qu'en donne J. J. Morato, l'une matérielle, l'autre morale.

Le collège de San Antonio Abad était et est toujours situé au n° 69 de la Calle Hortaleza, qui fait angle avec la calle de la Reina, où, au n° 8, habitait le général Hugo, dont les trois fils faisaient ainsi leurs études à dix minutes à pied de la demeure de

(1) La liste des élèves a figuré, sous le n° 147, à l'exposition organisée à Madrid en novembre 1952 en l'honneur de Victor Hugo par l'Institut français en Espagne. Le catalogue m'en a été obligeamment communiqué par D. Mariano Rodriguez de Rivas, directeur du Musée romantique de Madrid.

(2) L'erreur mise à néant par la découverte de J. J. Morato fut néanmoins reproduite par M. Jean Couvreur dans le compte rendu, paru dans le *Monde* du 7 mai 1952 sous le titre « L'enfance et la jeunesse de Victor Hugo », de l'exposition qui s'était ouverte place des Vosges.

leurs parents, alors que le séminaire des nobles se trouvait à plus d'une heure de chemin (3). Bien que les élèves du collège de San Antonio Abad fussent internes, la considération de la distance n'était pas négligeable; mais il en est une autre, qui a plus de valeur encore.

Le général Hugo désirait naturellement acquérir des sympathies au nouveau régime. Il arrivait à Madrid avec une auréole de bravoure. Précédemment gouverneur de la province de Guadalajara, il avait, après vingt-neuf jours de poursuite, capturé un bandit français et avait été dans la lutte grièvement blessé. On le savait humain. Il lui fallait pacifier les esprits. Mettre ses enfants dans un collège réputé dans la bourgeoisie madrilène était un acte de sagesse, alors que la noblesse resterait à coup sûr irréductible (4).

Mais en même temps s'opérait en ce collège des changements notables.

Le vrai nom de l'établissement sous lequel il était connu était « Escuela Pia de San Antonio Abad ». Il fait partie d'un ensemble de bâtiments, où se trouve une église et la communauté des Pères « Escolapios ». Fondé en 1735 par les religieux de San José de Calasanz, cet ordre était destiné à enseigner dans les « Escuelas Pias » ou Ecoles pieuses. La moitié des élèves, ceux des familles fortunées, payaient des frais très élevés; pour l'autre moitié l'instruction était gratuite.

Le gouvernement de Joseph Bonaparte sécularisa l'école pieuse, qui prit le titre de collège royal; en outre des professeurs laïques et dévoués à la cause française y furent nommés. Seul le directeur resta un religieux.

Le trouble de cette époque, le manque de documents et l'absence de classement de ceux qui existent, n'ont pas jusqu'ici permis de savoir si Victor Hugo fut un brillant élève, et quelle opinion eurent de lui ses professeurs. Ce qui est certain, c'est que l'école était réputée pour la solidité des études latines.

Voici les classes dans lesquelles était inscrit l'élève Victor Hugo; car tous les élèves n'étudiaient pas toutes les matières, à part la lecture et l'écriture; les autres étaient facultatives. Parmi celles-ci,

(3) La rue de la Reine a plusieurs fois changé de nom. Elle s'est appelée depuis lors calle de Prim; la république l'a ensuite baptisée calle Gomez de Vaquero. Le n° 8, après la chute de Joseph Bonaparte, devint une pension de famille, la Fonda Genyeis où logea Rossini pendant son séjour à Madrid. La maison n'existe actuellement plus.

(4) Il est à remarquer que, dans la notice figurant à la page 17 du catalogue de l'exposition de Madrid, la confusion, provenant certainement de l'ancienne erreur commise, existe encore. Il y est bien dit que Victor Hugo entra à l'automne de 1811 comme interne au collège de San Antonio Abad, calle de Hortaleza, mais il est ajouté qu'il s'y trouvait en compagnie de jeunes aristocrates espagnols.

Victor, de même qu'Abel et qu'Eugène, étudiait le latin, le français et le dessin. En outre Victor était inscrit aux mathématiques, de même qu'Eugène; Abel suivait seul les cours de géométrie et de géographie. En 1811, Abel avait treize ans, Victor neuf.

Quant à l'emploi du temps, qui est donné par l'annonce du *Diario* de Madrid pour la période du 1er septembre au 30 avril (l'horaire varie au 1er mai à cause de la chaleur), on va voir combien peu de loisir il laisse aux malheureux enfants :

6 h. 1/2 réveil.

De 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2, messe et petit déjeuner (il n'est pas fait mention de la toilette, qui devait être sommaire).

De 7 h. 1/2 à 8 heures, on repasse la leçon.

De 8 heures à 10 heures mathématiques, alternant avec la lecture et l'écriture (donc deux heures sans interruption).

De 10 heures à 12 heures dessin, alternant avec l'étude de la leçon.

Enfin, de midi à une heure et demie, jeu et déjeuner.

L'après-midi commence à 1 h. 1/2 par un quart d'heure de jeu que suivent trois quarts d'heure d'étude.

De 2 h. 1/2 à 4 h. 1/2 : latin, alternant avec la lecture et l'écriture (donc encore deux heures d'affilée de travail).

De 4 h. 1/2 à 5 heures : géographie.

De 5 heures à 5 h. 1/2 : musique.

De 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2 : français.

De 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2 : jeu et goûter.

De 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2 : étude.

De 8 h. 1/2 à 9 heures récitation du rosaire, souper et coucher.

Si le surmenage est un mal récent, dû à l'accumulation de connaissances qui surchargent la mémoire au détriment trop souvent de la réflexion et du développement des facultés intellectuelles supérieures, il fallait que la bourgeoisie d'alors eût une robuste constitution et un bon équilibre général pour résister à une telle absence de dérivatifs et de mouvement.

Paul Hunziker.

UNE SOURCE POSSIBLE DE VICTOR HUGO (LES MISERABLES). — A notre connaissance, les diverses éditions des *Misérables*, même celle de Maurice Allem, ne signalent pas la source possible que nous voulons présenter. Resterait-il qu'une étude particulière, enfouie dans une revue et non recueillie, nous ait devancé et nous ait échappé?

Il s'agit du célèbre épisode initial, celui du forçat libéré,

Jean Valjean, reçu, réconforté et logé par Mgr Myriel, évêque de Digne. Au cours de la nuit, Jean Valjean se sauve en dérobant à son bienfaiteur les trois couverts d'argent qui avaient servi pour le repas du soir. Quand la gouvernante constate le vol, au matin, et s'en lamente, l'évêque lui répond :

— Madame Magloire, je détenais à tort, et depuis longtemps, cette argenterie. Elle était aux pauvres. Qu'était-ce que cet homme? Un pauvre, évidemment...

Les gendarmes ont rattrapé l'ancien forçat sur la grand'route et le ramènent à l'évêché, pour être confronté à Mgr Myriel, et confondu. L'évêque nie qu'il ait été volé; c'est lui-même qui a donné ces couverts à Jean Valjean; il reproche même à son hôte d'un soir de ne pas avoir emporté les chandeliers qu'il avait également reçus de lui, et dont il pourrait faire deux cents francs pour son viatique. Emouvant mensonge de la charité. Jeu d'antithèses d'une sorte bien romantique, qui semble imposer l'idée d'une création inspirée et exclure celle d'un emprunt.

Remontons aux alentours de l'an mille et à un autre dignitaire volé, religieux également, mais en même temps roi : Robert le Pieux (996-1031). On sait que ce fils d'Hugues Capet, encore que marié et deux fois marié — un roi ne pouvant rester dans le célibat — fut un véritable moine, d'une piété qui vaut celle de son descendant saint Louis. Il ne passait jamais un jour sans lire le psautier. Il composa beaucoup d'hymnes. Il venait régulièrement à l'église de Saint-Denis, y dirigeait le chœur à matines, à la messe, à vêpres, et chantait avec les moines. Il était d'une charité extrême; il nourrissait des troupes de mendiants, dont beaucoup n'étaient que des voleurs; et il pardonnait tout. Comme fera un évêque Myriel.

Arrivons au Jean Valjean. Un pauvre clerc, venu de Lorraine et nommé Oger, avait été présenté au roi Robert, qui le prit en grande amitié et l'associa à son collège des saints prêtres. C'était un fourbe. Certain jour, à la nuit tombante, le Roi, ayant soupé, se dirigea vers l'église selon sa coutume. Des clercs le précédaient, qui portaient des chandeliers de grande valeur. Parvenus au saint lieu, tous se prosternèrent et méditèrent. L'humble Roi vit alors Oger qui retirait la cire d'un chandelier, et qui cacha ce chandelier sous sa robe. Les autres ne virent rien; mais lorsqu'ils constatèrent la disparition du chandelier, ils en furent troublés et en parlèrent au Roi, qui répondit n'en rien savoir.

La chose en fût peut-être restée là si la Reine — la seconde femme du Roi, nommée Constance — n'eût appris aussi le vol. Elle jura qu'elle infligerait des peines aux gardiens du trésor,

jusqu'à leur crever les yeux, si le chandelier volé et le voleur ne se retrouvaient pas. En entendant ces paroles, le Roi, « qui avait le calme de la piété », appela en secret le voleur.

— Ami Oger, lui dit-il, il vaut mieux que tu quittes ce pays et que tu retournes dans le tien. Que le Seigneur t'accompagne!

Et il ajouta que *ce qu'il emportait* et qui lui appartenait, à lui Oger, lui suffirait dans son voyage. Oger tomba aux pieds du Roi, qui le releva, qui lui répéta son conseil de partir, et qui ajouta même plusieurs choses précieuses, outre le chandelier, à celles qu'Oger emportait, *afin qu'il ne manquât de rien en route.*

Quelques jours plus tard, le Roi, conversant avec les siens, dit à l'un de ses familiers, qui se nommait Theudon, à peu près ce que Mgr Myriel dira à sa gouvernante Mme Magloire :

— Ami Theudon, pourquoi te fatigues-tu encore à chercher ce chandelier? Dieu tout-puissant l'a donné à un de ses pauvres. Sache qu'il lui est plus nécessaire qu'à nous, à qui le Seigneur a donné toutes les richesses de la terre.

Si l'on dépouille l'épisode de quelques circonstances particulières à l'époque, au milieu, aux personnages, on tient une équation assez étroite entre le chandelier de Robert le Pieux volé par un clerc fourbe et les couverts de l'évêque Myriel volés par le forçat libéré, comme entre le don des précieux objets fait par l'un et fait par l'autre aux deux voleurs.

Nous devons la connaissance de cette histoire au moine bénédictin Helgaud, de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, ami personnel de Robert le Pieux, à qui il survécut plus de quinze ans. On peut la lire dans son *Epitome vitae Roberti regis*, que l'on s'accorde à trouver scrupuleuse. Comment Victor Hugo en aurait-il eu révélation? Le plus simplement du monde. Il ne pratiqua sans doute pas l'édition originale et latine de la *Vita*, parue en 1739 chez Duchesne; mais il avait certainement sous la main, en romantique avide des choses médiévales, le recueil de Guizot : *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publié en 1824. La *Vita Roberti regis*, du moine Helgaud, y figure au tome VI, en traduction française. Ou peut-être le poète a-t-il rencontré l'épisode dans le deuxième volume de l'*Histoire de France*, de Michelet, lequel l'y avait reproduit, parmi d'autres traits semblables.

Notons que, si Victor Hugo n'écrivit les *Misérables* qu'en 1860-1861 (mais la version initiale, *Les Misères*, date de 1845), il en avait conçu le projet dès 1832, où il traita avec un éditeur, et que la première partie de l'œuvre devait s'intituler *Le manuscrit de l'évêque.*

Gérard Gailly.

A PROPOS D'UN ANCIEN PLAGIAT D'EDMOND ABOUT. — Il y a près d'un siècle, Edmond About publiait dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1855, un roman *Tolla*, qui fut reconnu comme étant une adaptation ou un démarquage d'un roman italien intitulé *Vittoria Savorelli*. Les journalistes dès qu'ils eurent vent de l'accusation de plagiat s'empressèrent de grossir l'incident, disant même que le roman d'About n'était qu'une simple traduction de l'œuvre italienne.

Le romancier ne chercha pas à ruser et à nier; dans un article de la *Revue Contemporaine*, tome IX, numéro du 31 mai 1855, pp. 713-720, intitulé *L'histoire et le roman de Tolla*, il expliqua comment et avec quels matériaux il avait écrit *Tolla*. Mais la campagne était lancée et rien ne put l'arrêter. J. Klaczo écrivait dans la *Revue de Paris*, du 1er-15 juin 1855, un réquisitoire intitulé *La seconde édition d'un roman inédit, lettre à M. Edmond About, auteur de Tolla*. Le romancier riposta par une réclamation par ministère d'huissier adressé à Louis Ulbach, directeur de la *Revue de Paris*. A son tour, Paulin Limayrac dans la *Presse* du 18 juin 1855 annonçait bruyamment *Une question de probité littéraire : Vittoria Savorelli et Tolla*. Edmond About, en remettant à Buloz le manuscrit de son roman, avait inséré une note disant qu'il avait utilisé un volume de 316 pages, imprimé chez Béthune et Plon, publié par Daguin frères sous le titre *Vittoria Feraldi*, et il ajoutait : « le volume dont je me suis servi a été découvert à Paris par M. Leclère fils, commissionnaire en livres, boulevard Saint-Michel, en face du Château d'eau. » Mais Buloz avait supprimé cette note sur les épreuves.

Puis on oublia l'incident et, quand About publia une nouvelle édition de *Tolla*, il y ajouta une préface de six pages *au lecteur* pour expliquer l'origine du roman et montrer ce qu'il avait ajouté au récit italien — il n'avait conservé de l'original que quatre ou cinq lettres, qu'il avait traduites, en les abrégeant, soit environ quinze pages — et les quelques incidents qui font la trame du récit étaient de sa plume. « Si j'avais mis une préface à la première édition de ce petit livre, je me serais épargné bien des ennuis. »

Or, ce livre, *Vittoria Savorelli* n'est pas un roman, mais une histoire réelle qui contenait la correspondance originale de deux amants, Lillo et Tolla. Lillo était encore vivant, à l'époque où Edmond About écrivait, et appartenait à une famille princière du nord de l'Italie, et c'était pour se venger que la famille Savorelli avait publié les lettres des deux amants. Le livre, imprimé à Paris, pénétra en Italie, mais aussitôt le prince D..., qui ne joue

pas un beau rôle dans l'histoire, fit acheter et détruire l'édition entière pour faire le silence sur l'aventure.

Il semble que peu de bibliothèques italiennes aient conservé un exemplaire de ce récit. L'original italien, qui n'a pas de nom d'auteur, porte comme sous-titre *Istoria del secolo XIX*, d'où la difficulté de le découvrir dans les catalogues des bibliothèques.

Il semble avoir également échappé au *Répertoire des anonymes et pseudonymes italiens* de Gaetan Melzy et à son *Supplément* par Giambattista Passano.

Sainte-Beuve, en 1863, ayant l'intention d'écrire un article sur Edmond About, emprunta à la Bibliothèque Nationale l'œuvre du romancier, le 5 août 1863, ainsi que le récit de *Vittoria Savorelli*, exemplaire presque unique — qui, en raison de son sous-titre, a été classé à la section « Histoire d'Italie » sous la cote « Réserve K. 1168 ». L'article projeté de Sainte-Beuve ne fut pas écrit, parce qu'une polémique entre Edmond About et M. de Nieuwerkerque, surintendant des Beaux-Arts et ami de la princesse Mathilde, brouilla le romancier avec cette dernière.

D'une enquête qu'a bien voulu entreprendre pour nous M. Vittore Branca, chef de la division Arts et Lettres à l'Unesco, il résulte que l'auteur de ce roman serait l'abbé Antonio Coppi, 1783-1870, connu dans le monde savant comme le continuateur en Italie de l'œuvre monumentale de Muratori. Petit problème d'histoire littéraire qui ne trouve sa solution qu'au bout d'un siècle.

Jean Bonnerot.

GAZETTE

Mérimée à la Nationale. — *Mérimée était mort à Cannes le 23 septembre 1870. Sa maison de Paris se trouvait au coin de la rue du Bac et de la rue de Lille, près de la Caisse des Dépôts et Consignations : « elle brûla en même temps qu'elle »* (comme le dit en termes pudiques le catalogue de l'exposition, sous le n° 484) *« pendant la semaine sanglante de la Commune ». C'était le 23 mai 1871. De la bibliothèque de Mérimée il ne reste rien; de ses papiers non plus.*

« Cette exposition, écrit M. Julien Cain dans la préface du catalogue, était souhaitée par tous les historiens de notre littérature; mais personne ne s'en dissimulait la difficulté : les manuscrits, et surtout les ébauches, forment la base sûre de nos expositions littéraires; or la plupart des manuscrits de Mérimée ont disparu. » Il est vrai que les « mériméistes » se sont ingéniés à découvrir et à rassembler d'autres documents. Mais enfin l'œuvre proprement littéraire de Mérimée n'est pas ce qui tient le plus de place dans la galerie Mansart.

Est-ce un si grave défaut? On regrette, bien sûr, ces brouillons où vient de s'inscrire la pensée — qui font d'ordinaire un des attraits les plus vifs, un des enseignements les plus passionnants de ces mêmes vitrines. Mais la littérature a-t-elle tenu dans l'existence réelle de Mérimée autant de place que nous nous plaisons à l'imaginer? Et tout cet ensemble, avec ses lacunes, n'est-il pas, en définitive, plus exact historiquement que celui que l'on aurait composé si on avait eu le choix libre?

Historiquement... Aujourd'hui Clara Gazul et le nouvelliste sont pour nous plus actuels et plus présents que l'inspecteur des monuments historiques. Auprès d'eux celui-ci compte peu dans notre esprit; ses découvertes, son action, de première grandeur pourtant, sont entrées dans le patrimoine national, y sont assimilées, dépassées. Oui. Mais le Mérimée aujourd'hui vivant serait-il un autre homme que celui qui naquit il y a cent cinquante ans pour mourir en 1870, et n'a-t-il pas été nourri et porté par lui? Des manifestations comme celle-là ne sont pas faites pour nous confirmer dans

nos opinions présentes ou même dans nos jugements présents, pour nous offrir un miroir de nous-mêmes. Elles sont faites pour restituer une réalité qui s'efface. Elles font voir un homme sur le moment même où sa vertu singulière se dégage des circonstances communes et fortuites sur lesquelles elle s'appuie.

Il y a donc l'inspecteur des monuments historiques, ici représenté avec une juste ampleur. Il y a le familier de la cour impériale. Il y a celui, plus méconnu encore, qui se fait historien de la Russie, introducteur de Pouchkine, de Tourgueniev. Il y a, dans ce personnage officiel, un mauvais sujet irréductible. Il y a, dans ce mauvais sujet, un personnage officiel. Il y a un cynique. Il y a un tendre. Il y a un bonhomme étrangement complexe, et qui trouve le moyen, dans ses complexités et contradictions, de ne jamais donner l'impression d'un hypocrite... Et enfin, il y a le catalogue de l'exposition, un de ces admirables documents dont la Nationale a la tradition et qui demeurent dans les bibliothèques comme instruments de référence les plus précieux, les plus précis, les plus savants, les plus vivants dans leur objectivité. — H. G.

« Le patrimoine des écrivains ». — *On sait ce que les lettres doivent à Me Maurice Garçon. On sait ce que lui doivent aussi les hommes de lettres. Et, à ce point de vue, il nous semble que l'article qu'il a donné au* Monde *le 18 décembre sur « le patrimoine des écrivains » est appelé à avoir beaucoup de retentissement.*

L'occasion en est la succession d'un écrivain célèbre :

« Le ministre des finances aurait pour la perception du droit de mutation sur les œuvres littéraires réclamé une somme considérable de millions. Considérant l'ensemble de l'œuvre, le contrôleur a calculé la moyenne des droits d'auteur perçus pendant les trois dernières années qui ont précédé le décès de l'écrivain, puis, estimant que le chiffre ainsi obtenu représente le revenu d'un capital-œuvres, il a établi le montant de ce capital en fonction du prétendu revenu, et réclamé les droits de mutation comme s'il s'agissait d'une maison, de valeurs mobilières ou de tout autre bien. »

Le raisonnement du ministre des finances, poursuit Me Maurice Garçon, peut paraître logique et simple. Mais :

« On sait combien les mots propriété littéraire *constituent une formule impropre. Traditionnelle depuis la Révolution, qui a reconnu le droit de l'auteur sur les créations de son esprit, la formule a résisté à toutes les attaques, mais tout le monde est d'accord aujourd'hui pour considérer qu'elle ne correspond à rien de juridique. Un célèbre arrêt de la Cour de cassation a précisé : « Les droits d'auteur et le monopole qu'ils confèrent, désignés sous la dénomination de propriété littéraire, ne constituent pas à*

proprement parler une propriété; ils confèrent seulement aux personnes qui en sont investies le privilège exclusif d'une exploitation commerciale temporaire.»

« Il s'agit en réalité d'un droit incorporel qui ne peut rentrer ni dans la catégorie des droits personnels ni dans celle des droits réels. La notion de capital se trouve dès lors singulièrement compromise. Ajoutons que ce prétendu capital n'est que temporaire, puisqu'il est retiré aux héritiers après cinquante ans, et que son revenu est aléatoire, souvent saisonnier et quelquefois nul.»

Ajoutons avec Me Maurice Garçon que les tentatives qu'on a pu faire pour assimiler les droits des héritiers à des rentes viagères se soutiennent difficilement :

« En réalité le droit d'auteur s'apparente beaucoup à la rémunération d'un travail, c'est-à-dire à un salaire. On peut donc soutenir avec beaucoup de raison que pendant la vie de l'auteur le droit d'auteur n'est pas le revenu d'un capital, et que ce qui est recueilli par l'héritier ne peut pas plus être évalué en capital qu'on ne pourrait pour la veuve capitaliser le traitement du fonctionnaire qui assurera le montant de la pension.»

Plusieurs législations étrangères, en Belgique et en U. R. S. S. notamment, considèrent en fait le droit d'auteur comme la rémunération d'un travail.

« Si sortant de ces principes juridiques qui nous paraissent très sérieux on examine les situations de fait, on est obligé de constater que tout autre raisonnement conduit à des conclusions injustes. L'estimation telle que la fait l'administration du prétendu capital littéraire est si arbitrairement contraire à la réalité qu'il suffit d'énoncer quelques exemples pour en montrer l'iniquité. On se rappelle le succès des pièces de Bataille, d'Hervieu ou de Lavedan. Si l'on avait calculé la valeur du capital représenté par leurs pièces en se basant sur les droits perçus pendant les trois dernières années qui ont précédé leur mort il eût vraisemblablement été fort élevé. C'est pourtant un capital dont il faudrait constater qu'il est à peu près complètement improductif. Les héritiers auraient payé cher des droits de mutation pour recevoir un bien sans valeur, et leur prétendue rente viagère serait réduite à zéro. Est-il juste de taxer comme un capital en fonction d'un revenu qu'on ne touchera pas ou comme une rente viagère en fonction de l'espérance vaine d'un revenu illusoire? Il en est de même pour toutes les œuvres qui peuvent rapporter beaucoup du vivant de l'auteur à raison de leur actualité : les revues de Rip ou celles des music-halls par exemple.

Beaucoup d'écrivains, de romanciers, d'historiens, de poètes touchent les droits sur le premier tirage de leur ouvrage. S'ils meurent, calculera-t-on la valeur de l'œuvre sur ce qu'ils auront perçu, sans prendre garde que les ouvrages n'auront pas de seconde

édition, la première pouvant être longue à s'épuiser? De même dans les droits d'auteur d'une année précédant le décès on pourra trouver la rémunération de l'adaptation cinématographique d'un roman et d'une pièce payée une fois pour toutes. Peut-on dire qu'elle est l'intérêt d'un capital qui ne fournira plus jamais de revenu? »

On devra, si l'on s'intéresse à ces questions, se reporter au texte intégral de Me Maurice Garçon, tel qu'il a paru dans le Monde : *nous n'en avons cité que quelques extraits. En voici la conclusion :*

« *Pour toutes ces raisons, de droit et de fait, il semble que la théorie de l'administration demande à être revue et contestée. Nous croyons savoir que les sociétés d'auteurs ne s'en désintéressent pas.* »

Villiers de l'Isle-Adam et les « idées reçues » de la critique. — *Me serait-il permis d'ajouter un tout petit post-scriptum à la correspondance sur Villiers de l'Isle-Adam?*

C'est pour assurer M. Bornecque qu'il est franchement impossible de regarder le catholicisme de Villiers comme une idée reçue de la critique. Bien sûr, on n'ignore pas que Gustave Guiches, en 1889, *rappelait aux lecteurs du* Figaro *qu'* « *un des sentiments les plus profondément ancrés dans l'âme de Villiers était le sentiment religieux* » ; *mais sentiment religieux n'est pas catholicisme. D'ailleurs on se rappelle qu'Henri Roujon, quelques jours plus tard, trouvait* « *qu'en affectant une foi de séminariste (Villiers) se délectait à blasphémer* », *jugement dont Remy de Gourmont, l'année suivante, se fit l'écho. Et alors que Pontavice de Heussey déclarait, sans réserves, que Villiers* « *fut toute sa vie un catholique apostolique et romain, convaincu, ardent* », *Remy de Gourmont affirmait, en* 1896, *que Villiers fut converti à la fin de sa vie,* « *en pensée seulement* ». *Neuf ans plus tard, Louis Tiercelin rapportait l'avis de Le Menant que la conversion de Villiers dut s'achever à Solesmes en* 1862 ; *et en* 1906 *Lenoir de Tournemine écrivait, non sans arrière-pensée, qu'* « *aux heures les plus critiques ou vraiment graves de sa difficile existence, on ne surprit jamais Mathias se dérobant à ses scrupules ou à ses devoirs de chrétien* ». *Léon Bloy, pourtant, au cours de la même année, ne se faisait pas scrupule de parler de l'âme de Villiers* « *sur laquelle il ne voyait pas ruisseler le Sang de Jésus-Christ* ».

Mais tout cela, objectera-t-on, est de la biographie, et c'est de la critique qu'il s'agit ici. Soit; mais en vérité, l'œuvre à part, c'est dans celle-là seule qu'on trouve les quelques témoignages, bien peu unanimes, qui laissent croire au catholicisme de notre auteur. Inutile, Monsieur le Rédacteur en chef, de taxer indûment votre amabilité en essayant de résumer les opinions d'ordre littéraire

émises par Théodore de Wyzewa, Henry Bordeaux, Gustave Kahn, Remy de Gourmont, Camille Mauclair, Henri Chapoutot, Edouard de Rougement, Victor-Emile Michelet, Fernand Clerget, Robert Palgen, C. J. C. Van der Meulen, Max Daireaux, Emile Drougard, André Lebois, à ne nommer que quelques-uns de ceux qui ont examiné cet aspect de la pensée de Villiers. Tous, sans exception, s'ils ne nient pas tout court à Villiers le droit de se dire catholique, ne l'acceptent comme tel qu'avec des réserves qui le rendraient inacceptable aux orthodoxes. Il ne s'est pas trouvé jusqu'ici un seul étudiant sérieux et compétent *de l'œuvre littéraire de Villiers pour démentir la conclusion formulée en* 1925 *par Van der Meulen :*

« (...) *les jugements émis par ceux qui défendent son orthodoxie, trahissent une connaissance fort incomplète soit de son œuvre, soit de la religion catholique elle-même* ». (L'Idéalisme de V. de l'I.-A., *p.* 198.)

Voilà en effet la voix de la critique à ce sujet, et c'est un aspect de cette tradition établie que résument — admirablement, d'ailleurs! — les observations de M. Bornecque. Mais on permettra à un « ennemi des idées reçues » de préférer les protestations de Villiers lui-même, et de reconnaître clairement les accents de la foi du charbonnier même à travers le symbolisme enchevêtré d'Axel *et de* La Torture par l'espérance. — W. M. BLOWS.

Enfin « Tête d'Or »! — *C'est le titre d'un écho du* Figaro littéraire *du* 16 *janvier. On avait déjà annoncé la nouvelle; le* Figaro littéraire *la confirme, avec plus de détails :*

« *Dans ses entretiens avec Jean Amrouche devant le micro, Paul Claudel déclarait :* « *Quand on voit ma première version de* Tête « d'Or, *on retrouve partout l'influence de Shakespeare, cette caractéristique de son répertoire d'images, son mouvement des procédés « de composition : tout cela est shakespearien, on le retrouve dans « ce drame de* Tête d'Or. »

« *Paul Claudel, on le voit, ne renie pas* Tête d'Or. *Pourtant, n'a-t-il pas longtemps refusé à Jean-Louis Barrault l'autorisation de le jouer, lui affirmant :* « Tête d'Or, *pour moi, est devenu illisible.* « *C'est du charabia incompréhensible qui ferait rire.* »

« *Comme Barrault était revenu à la charge par lettre, il lui répondait un peu plus tard :* « Tête d'Or *me donne un peu la chair « de poule.* »

« *Etait-ce un début de conversion? Il le semble, puisque Claudel vient enfin d'accorder à Jean-Louis Barrault l'autorisation si longtemps sollicitée.*

« *Il est vrai qu'il y a maintenant le Petit Théâtre. La réalisation d'un rêve en entraîne d'autres. Car c'est au Petit Théâtre que Claudel destine* Tête d'Or.

« *Nous le monterons la saison prochaine, dit Jean-Louis Barrault. Dans une présentation qui sera empruntée à la première et à la seconde version.* »

Sur Yves Bonnefoy. — *Les lecteurs du* Mercure *ont eu connaissance par de trop brefs extraits de l'important article que Maurice Saillet a consacré, dans* Les Lettres nouvelles *du 1er novembre (pages* 1166 *à* 1172), *au recueil d'Yves Bonnefoy,* Du mouvement et de l'immobilité de Douve. *Dans le* Mercure *même ils ont pu lire, le 1er décembre, la chronique de Raymond Schwab.*

*Parmi les autres articles qu'a suscités le livre, il faut retenir particulièrement — par ordre chronologique — celui de Maurice Nadeau dans l'*Observateur (10 *décembre), celui d'André Rousseaux dans le* Figaro littéraire (2 *janvier), celui enfin qu'a publié le* Journal de la Société des lecteurs, *daté de novembre et paru en janvier. En voici quelques extraits.*

De Maurice Nadeau :

« *On ne se rappellera peut-être plus qui a eu cette année le prix Goncourt, mais il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le premier recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy. Agé d'une trentaine d'années, il a fréquenté autrefois le groupe surréaliste, publiant quelques prospectus et plaquettes* (La Révolution la nuit, Traité du pianiste) *qui rendaient déjà un son insolite. On n'attendait pourtant pas cette admirable suite qui, d'emblée, communique le sentiment de la perfection poétique. Elle tend à montrer qu'un vrai poète naît grand, avec sa voix, ses images, son art poétique, sa vision du monde. Bonnefoy a longtemps travaillé ses gammes. Il a longtemps attendu de parler. Que désormais il fasse mieux ou moins bien, on n'oubliera plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée. Avec lui quelque chose finit : le règne surréaliste de l'image, la gratuité et l'hermétisme; quelque chose d'autre commence que nous ne connaissons pas encore.* (...) *Il faut remonter jusqu'à Rimbaud pour trouver cette alliance parfaite de la sensation ou de l'idée avec l'image, ce jaillissement un instant pétrifié, ces éclairs durables, cette impression poignante de beauté, ce caractère d'évidence.* (...) *La preuve est faite que nous en avons fini tant avec les logogriphes qu'avec les lâchers de papillons. Il faut marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy et le nouveau départ qu'il fait prendre à la poésie moderne.* »

D'André Rousseaux :

« *D'emblée ce livre d'un poète à peu près inconnu jusqu'aujourd'hui suscite des admirations qui ne s'engagent pas à moitié en sa faveur.* (...) *Le titre de son livre se moque bien de plaire : il annonce déjà un livre distant. Mais il annonce sur un ton altier, propre à éveiller la sympathie, pour peu que l'on ait le goût des*

nobles entreprises. Un mystère, soit : mais un mystère dont la formule initiale nous invite à entrer dans la grandeur. Au premier mot, on rompt avec le banal, et l'on sent bien que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'authentique élévation. Cet accent ne nous a pas trompés. En poésie comme en musique, il y a des attaques sonores qui ne permettent pas de méconnaître la valeur de la voix qui s'élève. Certaines pages de ce livre nous assaillent de cette beauté impérieuse, de cette qualité décisive, comme il nous arriva (la remarque est de M. Raymond Schwab) quand Patrice de La Tour du Pin nous donna La Quête de joie, *il y a vingt ans. On pourrait citer maints de ces vers, qui nous comblent de plénitude lyrique. (...) La poésie très dense d'Yves Bonnefoy ne laisse pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. Plus on la relit, plus on éprouve une richesse interne dont le rayonnement ne finit pas de se développer. Que la brièveté du volume ne nous fasse pas illusion, ni la concision de chacun des poèmes qui le composent : il y a là, dans un langage merveilleusement cristallisé, la méditation la plus grandiose qui puisse emplir un cœur humain. (...) Yves Bonnefoy n'est pas, répétons-le, un poète qui veut nous séduire. Mais chaque fois qu'on rouvre son livre pour y entrer davantage, on prend mieux la mesure de sa grandeur peu commune. Ce poète est armé, au fond, de la plus forte vérité qui se cache dans le mystère de l'homme : la vocation de faire face à la mort avec une âme victorieuse. »*

Du Journal de la Société des Lecteurs :

« *Il faut aujourd'hui saluer la naissance d'un poète. Non que l'œuvre d'Yves Bonnefoy soit jusqu'ici tout à fait inconnue. Nous sommes quelques-uns au moins à nous souvenir des deux ou trois livraisons de* La Révolution la nuit, *de son* Traité du pianiste, *à avoir remarqué en leur temps les textes qu'il publia dans le* Mercure de France *ou* Les Lettres Nouvelles. *Rien, pourtant, il faut l'avouer, ne laissait pressentir l'ampleur, la rareté, la rigueur et l'étrange pouvoir du livre qu'il vient de nous donner après l'avoir longtemps porté en silence :* Du mouvement et de l'immobilité de Douve.

Au Mercure de France. — *Le tome I des* Contes *d'Andersen a été mis en vente au Mercure de France le* 18 *décembre. Il avait été annoncé le* 11 *décembre à la* Bibliographie de la France.

Rappelons que cette traduction, due à P.-G. La Chesnais, est la seule complète qui existe en France.

★

Exégèse des lieux communs, *de Léon Bloy — titre qui manquait depuis une dizaine d'années, — vient d'être réédité au Mercure. Les*

deux volumes d'autrefois ont été réunis en un seul, bien entendu. Annoncé à la Bibliographie de la France *du 8 janvier, le volume a été mis en vente le* 24 *décembre.*

★

Le Molière homme de théâtre *de René Bray ,annoncé à la* Bibliographie de la France *le* 29 *décembre, est mis en vente officiellement le* 1er *février. Il a été tiré* 25 *exemplaires numérotés sur Rives.*

★

Le Mercure annonce une œuvre poétique de Pierre-Jean Jouve : Langue.

Le texte de Pierre-Jean Jouve qu'on a lu en tête de ce numéro fait partie d'un livre de prose qui paraîtra également au Mercure, sous le titre de En Miroir.

★

Tête d'Or, *de Paul Claudel, dont on annonce la prochaine création au Petit Théâtre de Jean-Louis Barrault, figure au tome Ier du Théâtre de Paul Claudel, publié aux Editions du Mercure de France.*

Ce premier volume comprend uniquement la première et la deuxième version de la pièce. Le tome II contient La Ville (*première et deuxième versions*), *le tome III* La Jeune Fille Violaine et l'Echange, *le tome IV* Le Repos du Septième Jour, l'Agamemnon d'Eschyle *et* Vers l'Exil.

Les quatre volumes sont vendus séparément, au prix de 300 *francs chacun.*

★

L'Association « Au service de la Pensée française » a décerné son prix annuel à M. Claude Aveline, pour son œuvre romanesque. Rappelons que le Mercure de France a publié son livre sur les lettres de la Religieuse portugaise : Et tout le reste n'est rien.

★

Henri Queffélec a récemment effectué, sous l'égide de l'Alliance française, une tournée de conférences en Afrique du Nord; quatre sujets ont été par lui traités : « Cinéma et littérature », « Deux îles bretonnes : Sein et Ouessant », « Plaidoyer pour un certain régionalisme littéraire », « l'Atlantique et la Méditerranée ».

Un lecteur pince-sans-rire nous demande si un livre, Le Plaisir et les Jeux, *qu'il voit annoncé sous la signature de Georges Duhamel, est un érotique ou un semi-érotique, à la manière d'Henri de Régnier, et, dans ce cas, s'il ne nous paraît pas scandaleux qu'un tel ouvrage soit signalé dans un catalogue de livres d'étrennes.*

Il s'agit, bien entendu, du charmant livre d'enfance Les Plaisirs et les Jeux, *dont une édition de demi-luxe a paru dans la collection « Leurs Chefs-d'œuvre » des Editions Terres Latines.*

Rappelons que Les Plaisirs et les Jeux — *qui existe en édition séparée ordinaire — a été repris, en édition de bibliothèque, dans le recueil* Les Livres du Bonheur, *publié au Mercure.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 0514
Dépôt légal : 1er trimestre 1954.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

MARCEL ROLAND

« L'auteur sent la terre en paysan, il l'aime en poète, la comprend en philosophe, et c'est en ces qualités diverses qu'il nous en parle ».

ANNIE BRIÈRE (Fiches bibliographique)

LES BOIS, LES CHAMPS ET LES JARDINS

(VUES SUR LE MONDE ANIMAL)

I.	VIE ET MORT DES INSECTES. . .	300 fr.
II.	LA FÉERIE DU MICROSCOPE. . .	300 fr.
III.	LA GRANDE LEÇON DES PETITES BÊTES.	300 fr.
IV.	MIMÉTISME ET INSTINCT DE DÉFENSE	300 fr.
V.	AMOUR, HARMONIE, BEAUTÉ. . .	300 fr.
VI.	QUELQUES BÊTES... ET MOI. . .	300 fr.
VII.	CHANTS D'OISEAUX ET MUSIQUES D'INSECTES.	300 fr.
VIII.	LES CONQUÉRANTS AILÉS. . . .	300 fr.
IX.	LES BÊTES NOUS PARLENT. . . .	300 fr.
X.	APPEL DU BERCAIL.	360 fr.

Un naturaliste à Paris sous Louis-Philippe, *Journal de voyage inédit d'Alfred Moquin-Tandon,* **1834. Introduction et notices par Marcel Roland. . . . . 300 fr.**

ENT DE PARAITRE

CHARLES MAURRAS

MAITRES ET TÉMOINS DE MA VIE D'ESPRIT

BARRÈS, MISTRAL, FRANCE, VERLAINE, MORÉAS

Un vol. 600 fr.

LES GRANDES BIOGRAPHIES

JULES BERTAUT

LE ROI JÉROME

Un vol. 600 fr.

ÉDOUARD PEISSON

IAN SEIFER DU « JORDAAN »

Un vol. 375 fr.

HENRIETTE CHARASSON

LE SACRIFICE DU SOIR

Poèmes — Un vol. 400 fr.

AU PORTULAN

RAYMOND ABELLIO

ASSOMPTION DE L'EUROPE

Un vol. 725 fr.

FLAMMARION

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

OUVRAGES DISPONIBLES DE

LAFCADIO HEARN

Au Japon spectral, in-16. . . . . **300** fr.

Esquisses japonaises, in-16. . . . . **300** fr.

Études bouddhistes et Rêveries exotiques, in-16. . . . **300** fr.

Fantaisies créoles, *suivies de* **Rêveries floridiennes,** in-16. . . . . **300** fr.

Feuilles éparses de Littératures étranges *(Feuilles éparses, Histoires redites d'après la littérature hindoue et bouddhiste, Les runes du Kalewala, Contes du pays musulman, Traditions redites d'après le Talmud),* in-16 . . . . . **300** fr.

Lettres japonaises (1890-1893), in-16. . . . . **300** fr.

Pèlerinages japonais, in-16 . . . . . **300** fr.

Le roman de la Voie lactée, in-16. . . . . **300** fr.

Trois fois bel conte, *avec le texte original en créole antillais, et une préface de Charles-Marie Garnier,* in-16. . **300** fr.

Un voyage d'Été aux Tropiques, in-16. . . . . **300** fr.

Voyage au Pays des Dieux, *Fêtes, temples et coutumes du Japon,* in-16. . . . . **300** fr.

Youma, *roman martiniquais,* in-16 . . . . . **300** fr.

Tous ces ouvrages ont été traduits par

Marc Logé

sauf *Trois fois bel conte,* traduit par **Serge Denis**

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

RAPPEL :

BAUDELAIRE

SSAI SUR L'INSPIRATION ET LA CRÉATION POÉTIQUES

par JEAN PRÉVOST

4 pages. . . . . 600 fr.

Sélectionné par

Le Pré-jury du Prix des Ambassadeurs
Le Comité franco-anglais de Sélection du Livre
Le Service des Échanges culturels
L'Association nationale du Livre français à l'Étranger
La Société des Lecteurs

Nous ne manquons pas d'introducteurs aux mystères de Bau-elaire, mais aucun de ces importants travaux ne pourra, esormais, dispenser de recourir au *Baudelaire* de Jean Prévost Robert Kemp, *Les Nouvelles littéraires*).

La composition la plus nette, une vaste information, la plus constante intelligence, pour aboutir à une vue du poète en grande partie nouvelle et juste (...). Livre admirablement informé et intelligent (Henri Rambaud, *Journal musical français*).

Livre puissant (...) va bien au delà de Baudelaire (Claude chois, *Les Lettres nouvelles*). — Exhaustif (E. Noulet, *Com-t*). — Le grand livre de notre temps sur Baudelaire (Henri artineau, *Le Divan*). — Un des plus remarquables travaux r la psychologie du poète (Claude Roy, *Libération*).

Un très beau livre (Emile Henriot, *Le Monde*). — Un des plus lucides hommages au magicien qui osait proclamer la « rationalité du génie » (René Lalou, *Hommes et Mondes*). — Un ouvrage excellent (...) un guide désormais indispensable (Robert Kanters, *Samedi Soir*).

Un des ouvrages les plus éclairants qui soient... (Jean Mar-nac, *Les Lettres françaises*). — Livre remarquable par sa rofonde honnêteté et sa virtuosité (J.-J. Marchand, *Le Ras-mblement*). — Un essai admirable (*Synthèses*). — L'une des us riches parmi les études consacrées à Baudelaire (*Bulletin itique du livre français*).

Dans la même collection :

EAN PRÉVOST : **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL** . . . . **480 fr.**
-F. ANGELLOZ : **GOETHE** . . . . . **360 fr.**
-F. ANGELLOZ : **RILKE.** . . . . . **540 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

RAPPEL

Henri QUEFFÉLEC

TEMPÊTE SUR DOUARNENEZ

***ROMAN* (480 fr.)**

Un authentique chef-d'œuvre (*Le Télégramme de Brest*). Emouvante histoire d'amour... puissant documentaire (*Nouvelles Littéraires*). D'une santé vigoureuse (*Dernières Nouvelles d'Alsace*). La poésie se joint à la vérité (*Education Nationale*). Langue vigoureuse et imagée (*Etudes*). Beau récit empoignant (*Ici Paris*). Tout est juste et vivant (*France-Dimanche*). Un ouvrage de grande classe (*Reflets*, Lyon). Une peinture vigoureuse et savante (*Liberté de Normandie*). La plus passionnante expression du salubre (*Ce Matin*). Beau roman, dense (*Modes de Paris*). Magnifiquement salubre (*La Croix*). Un des rares livres bretons qu'un breton puisse lire sans rougir (*Rivarol*). Style vert et vif (*Nord Industriel*). Comme nous voilà loin des titillements cérébraux qui occupent toute une littérature (*France-Asie*). Un âpre, net et généreux documentaire (*La Voix du Nord*). Le titre est sans duperie (*Ouest-France*). Pages inimitables sur les tempêtes de l'Océan (*Feuillets bibliographiques*, Belgique). Cette mer dont Queffélec a peint les fascinantes violences (*Les Œuvres Libres*). Ses tempêtes valent celles de Joseph Conrad (*Réalités*). Toujours Queffélec a le mot, le ton juste (*La Nouvelle République de Tours*). Un véritable chef-d'œuvre (*Maroc-Monde*). D'une grandeur fruste mais salubre (*Dépêche du Midi*). Un roman « vrai » (*Journal des Maires et des Conseils Municipaux*). Essai sociologique (*Nouvelles de Bretagne*). Document saisissant (*Mercure de France*). Evocation épique (*L'Ecole et la Vie*). Langue si pleine, si savoureuse, si belle (*Vie Intellectuelle*). Roman d'une âpre poésie (*Action Sociale des Forces Armées*). Documentaire extrêmement vivant, coloré (*Aux Ecoutes*). Goût de ce qui est droit, sain, humain (*Nord-Eclair*). Des personnages d'une franche saveur (*Le Populaire de l'Ouest*). Un maître-livre (*L'Equateur*). Chef-d'œuvre d'observation, de composition et de style (*La Bretagne à Paris*). Humble épopée gravée d'un burin sûr (*Dauphiné Libéré*). Le meilleur roman paru cette saison (*Massalia*). Œuvre saine et constructive... vigoureuse vérité... un romancier solide qui a compris que sa mission n'est pas de dissoudre mais d'édifier (*Notre Métier*). Un roman passionnant, bien charpenté (*L'Effort Algérien*). Ecrivain de grande classe (*Quarante-Quatre*, Agen). Authentique romancier (*Contacts*). Queffélec a gagné la partie (*Bulletin des Lettres*, Lyon).

DU MEME AUTEUR :

PAS TROP VITE, S. V. P. (*nouvelles*)..... 300 fr.
AU BOUT DU MONDE, *roman (Prix du Renouveau français)*..... 300 »
FRANÇOIS MALGORN, SEMINARISTE, *récits*..... 360 »

IERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

Henri QUEFFÉLEC

UN HOMME D'OUESSANT

ROMAN

n volume in-16 double-couronne de 216 pages. . . . . **360** fr.

Il a été tiré 50 *exemplaires sur vélin de Rives* . . . . . **900** fr.

On croit y être et on est pris. (Emile Henriot, *Le Monde.*)

Ce n'est pas le premier roman qu'ait inspiré Ouesnt (...) Pour la rudesse, le mystère, la poésie, celui Henri Queffélec l'emporte incontestablement. (André lly, *Le Figaro.*)

... Après les étincellements précieux ou les fièvres romantiques de la génération précédente, son écriture marque l'amour du romancier pour les choses simples et rudes, pour la vie quotidienne, pour le visage dénudé de l'homme. (Paul-André Lesort, *Combat.*)

Une sourde véhémence habite le roman. Les passions sont en même temps simples et furieuses. On voit monter brume, on entend la pluie tomber sur les maisons basses l'on sent frémir les maigres arbustes du creux de Lamoul. C'est un pays vraiment rude et solitaire qu'Henri ueffélec pousse au delà de son livre avec sa force, sa oésie, sa précision. (Kléber Haedens, *Paris-Presse.*)

« Un homme d'Ouessant » est un beau livre et, probablement, le beau sujet d'un prochain film. (Alain Palante, *La France catholique.*)

... L'écriture serrée soutient ce drame des forces païennes chrétiennes qui s'affrontent et qui doit remporter beauup de succès. (*Carrefour.*)

Le livre tout entier est excellent, mais il faut y signaler un des plus beaux récits de tempête de la littérature maritime — qui en compte pourtant plusieurs de premier ordre (...) Le meilleur de ses romans. (Claude Roy, *Libération.*)

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

YVES BONNEFOY

DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE

POÈMES

Édition originale numérotée. *Tirage limité à 20 exemplaires sur Rives* . . . . . **1.200 fr**
et à 500 exemplaires sur vélin de Pont-de-Claix . . . . . **480 fr**

Depuis *La Jeune Parque*, il n'est sans doute pas d'ouvrage de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mieux *fondée* que le livre d'Yves Bonnefoy...

... Vouloir qu'il n'y ait point de frontière entre le jour et la nuit, entre la vie et la mort, entre la présence et l'absence, voilà depuis toujours le seul pari digne du vrai poète. Or Yves Bonnefoy me paraît être le poète de ce temps le plus apte à perpétuer cet antique pari, à le tenir sans affectation ni bravade, c'est-à-dire dans une absolue soumission à l'esprit... (Maurice Saillet, *Les Lettres nouvelles.*)

Un son de voix qui n'a pas d'hésitation et ne saurait tromper, — quelqu'un, là, poussant la porte des apparences, est entré. J'ai peu de goût pour les pronostics de courses, et voudrais éviter les « Retenez bien ce nom » qui ont l'air de signifier « Rappelez-vous que c'est moi qui l'ai dit », mais comment dire qu'au premier rendez-vous d'Yves Bonnefoy une poésie neuve a promis ses fêtes?...

Le premier livre d'Yves Bonnefoy fait à son époque cette tranquille violence : l'apport d'une beauté intraitable et pourtant délectable. (Raymond Schwab, *Mercure de France.*)

Extrait du catalogue :

ALBERT HENRY : **LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY (360 fr.).**
HOLDERLIN : **HYMNES, ÉLÉGIES ET AUTRES POÈMES,** trad. Armel Guerne (360 fr.).
ALFRED JARRY : **LA REVANCHE DE LA NUIT (360 fr.). — L'AMOUR ABSOLU,** suivi de *L'autre Alceste* (360 fr.). — Préfaces de Maurice Saillet.
HENRI MICHAUX : **NOUVELLES DE L'ÉTRANGER (450 fr.).**
PERICLE PATOCCHI : **L'ENNUI DU BONHEUR (330 fr.).**
HENRI PICHETTE : **ROND-POINT (300 fr.). — LE POINT VÉLIQUE (360 fr.). — APOÈMES (150 fr.). — LES EPIPHANIES (450 fr.).**
PIERRE REVERDY : **MAIN-D'ŒUVRE (540 fr.). — LE LIVRE DE MON BORD (300 fr.).**
MAURICE SAILLET : **SAINT-JOHN PERSE (360 fr.).**

ıERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

ɔrmat 15 × 21 cm. — Beau papier — Couverture deux couleurs.
Exemplaires numérotés

Rudyard KIPLING

KIM

ı volume ..... **1.200 fr.**

DANS LA MÊME COLLECTION :

UDYARD KIPLING. — **Les Livres de la Jungle.**
1 volume ..... **1.200 fr.**
Le Livre de la Jungle et *Le second Livre de la Jungle* réunis en un volume.

. DUHAMEL. — **Récits des temps de Guerre.**
2 volumes. Ensemble..... **2.400 fr.**
Vie des martyrs. Civilisation. Lieu d'asile. Entretiens dans le tumulte. Les sept dernières plaies. Quatre ballades.

DUHAMEL. — **Vie et aventures de Salavin.**
2 volumes. Ensemble..... **2.400 fr.**
Confession de minuit. Nouvelle rencontre. Deux hommes. Journal de Salavin. Le Club des Lyonnais. Tel qu'en lui-même.

. DUHAMEL. — **Les livres du Bonheur.**
1 volume ..... **1.200 fr.**
Les plaisirs et les jeux. Les Érispaudants. Mon royaume. Fables de mon jardin. Le bestiaire et l'herbier.

RTHUR RIMBAUD. — **Œuvres.**
1 volume ..... **900 fr.**

HORS COLLECTION :

DUHAMEL. **Le Japon.** 18 × 54 cm. 60 photos hélio..... **750 fr.**

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

Vient de paraître :

CONTES D'ANDERSEN

Édition intégrale. Tome I^er

Traduction de P.-G. LA CHESNAIS

Un volume 14×22 cm de 312 pages, imprimé en Bodoni corps 10 sur un magnifique vélin blanc épais, broché, couverture deux couleurs.

Prix : **600 fr.**

★

La seule édition française des *Contes d'Andersen* qui donne, en quatre volumes, la collection complète de 156 contes.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

VIENT DE PARAITRE :

LÉON BLOY

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS

PREMIÈRE SÉRIE ET SECONDE SÉRIE
RÉUNIES EN UN VOLUME

Un volume in-16, de 400 pages, broché : **570** francs

J'espère beaucoup de ce livre qui est, indiscutablement, ce que j'ai fait de plus original.

LÉON BLOY.

DU MÊME AUTEUR :

LE DÉSESPÉRÉ	**480** fr.
LA FEMME PAUVRE	**360** fr.
LE SALUT PAR LES JUIFS	**300** fr.
LE MENDIANT INGRAT, 2 volumes. Chaque volume	**300** fr.
CELLE QUI PLEURE (N.-D. DE LA SALETTE)	**300** fr.
PAGES CHOISIES, par R. MARITAIN	**480** fr.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

VIENT DE PARAITRE :

RENÉ BRAY

Professeur à l'Université de Lausanne

MOLIÈRE

HOMME DE THÉATRE

Un volume in-16 double-couronne de 400 pages, broché. Prix. **660** francs

Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur Rives à **1.800** *francs*

Molière était un homme de théâtre et non pas un homme de lettres.

Pour la première fois, un critique s'attache à tirer toutes les conséquences de ce fait.

Il renouvelle ainsi profondément l'interprétation de notre plus grand dramaturge.

DANS LA MÊME COLLECTION :

JEAN PRÉVOST. — **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL.** **480** fr.

" Une date dans les annales du Stendhalisme. " (**Émile Henriot**)

JEAN PRÉVOST. — **BAUDELAIRE.** . . . . . **600** fr.

" Un guide désormais indispensable. " (**R. Kanters**, *Samedi-Soir*)

J.-F. ANGELLOZ. — **GOETHE.** . . . . . **360** fr.

" Un chef-d'œuvre, par la clarté, la pertinence, la densité de l'exposé. " (*La Tribune de Genève*)

J.-F. ANGELLOZ. — **RILKE.** . . . . . **540** fr.

" Nous disposons donc, désormais, d'un beau et bon livre français sur Rilke. " (**R. Kemp**, *Les Nouvelles Littéraires*)